BnF Gallica

L'Illustration : journal universel

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

I. L'Illustration : journal universel. 1891-01-24.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

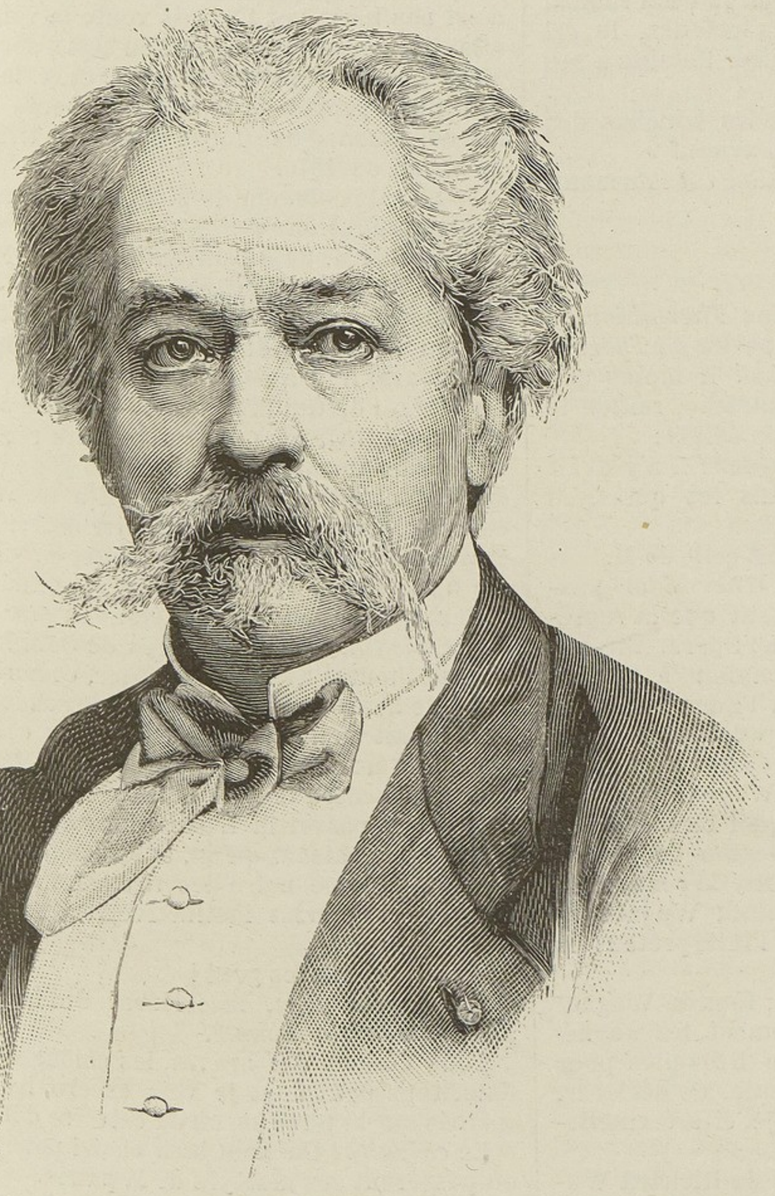
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter **utilisation.commerciale@bnf.fr**.

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 centimes. SAMEDI 24 JANVIER 1891 *49e Année. — No 2500*

Mme LA BARONNE LEGOUX

D'après une photographie de M. Benque.



AIMÉ MILLET

D'après une photographie de M. Carjat.

LÉO DELIBES

D'après une photographie de M. Benque.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

COURRIER DE PARIS

Théophile Gautier a dit de la Russie que c'est l'Orient gelé. Il eût dit, cet hiver, de Paris que c'est Athènes sous la gelée.

Je suis un flâneur et le froid m'agace. Il supprime pour moi (et pour tous les Parisiens qui errent, comme moi, par les rues) un des spectacles les plus amusants de notre vie de tous les jours : la vue des boutiques. Hélas ! il n'y a plus de boutiques ! Une buée opaque, des cristallisations s'étendant sur les vitres, empêchent de voir les étalages. Où sont les bronzes, les bijoux, les gravures, les aquarelles, les livres nouveaux, que je regardais tout en *badaudant* à travers les vitrines ! On ne voit plus que ces espèces d'arborescences, de fougères gelées, que le froid fait pousser sur les carreaux.

Les fiacres mêmes ont leurs vitres gelées en guise de stores. J'ai vu, samedi dernier, une noce se rendant à la mairie dans des landaus aux vitres plus blanches que la robe de la mariée. Ce n'est plus Paris, ce Paris glacé aux trottoirs ourlés de ruisseaux gelés, ce Paris où les voitures vont lentement comme si les cochers, très républicains, craignaient par-dessus tout de *couronner* leurs chevaux. Les bals, les théâtres, y sont devenus autant de pensums et chacun n'y a plus qu'une idée : se blottir au coin du feu, se chauffer les pieds et éviter l'onglée.

Ah ! ce mois de janvier 1891 ! Il a fallu, dans chaque journal, ouvrir une chronique spéciale sous la rubrique : *le Froid*. Et quelle lecture à donner le frisson que celle-là ! Du Nord au Midi il gèle, il vente, il neige. Ouragan à Toulon. Bourrasque de neige à Nîmes. La circulation des tramways interrompue à Lyon. En Algérie — dans la clémente Algérie ! — des tourmentes de neige. La Loire prise, le Rhône pris. Çà et là de pauvres diables mourant de froid. Un employé de l'octroi qu'on trouve près de Lyon, sur la route d'Heyrieux, mort gelé dans sa guérite. Et je ne sais que ce que les dépêches nous apprennent. Mais que de drames on ignore !

Or, à travers ces ouragans, ces tempêtes, cette neige et ce froid, voilà un officier russe, M. Alexandre Iwanowitch Winter, qui s'en vient à pied, de Pétersbourg à Paris, et brave à la fois et la fatigue et le froid et les reporters, qui lui ont demandé ses impressions de voyage. *Interview* assez difficile, M. Winter ne parlant que le russe et l'allemand. On a eu recours à divers interprètes.

Et alors, les questions, les points d'interrogation :

— Combien faisiez-vous, en moyenne, de kilomètres par jour ?

— Comment preniez-vous vos repas ?

— Avez-vous été souffrant en route ?

— Resterez-vous quelque temps à Paris ?

— Par quel chemin retournerez-vous à Saint-Pétersbourg ?

M. Winter a répondu à toutes les questions. Il a appris aux journalistes qu'il a usé, de Pétersbourg à Paris, une paire de bottes et deux paires de bottines, et que ses bottes l'ont gêné à cause des engelures causées par le froid.

L'histoire a tout aussitôt enregistré ces détails qui, en somme, donnent une assez triste idée de la cordonnerie russe.

On devient ainsi une *actualité* et un homme en vue. Mais, pour attirer l'attention de la presse, le mieux est encore de mourir. Le pauvre Léo Delibes n'avait pourtant pas besoin de ce tragique moyen pour être de ceux dont s'inquiétaient les contemporains et que n'oubliera pas la postérité. Ce fut un compositeur bien français, aimable, séduisant, avec l'imagination et la grâce. Il avait, jadis, amusé sa verve juvénile à d'exquises opérettes, d'un entrain tout particulier, comme les *Deux vieilles gardes* dont la polka fut si longtemps populaire. Depuis, tout en gardant la même alacrité en quelque sorte gauloise, il avait trouvé des mélodies originales et d'une science sans apprêt. Nos bons souvenirs d'opéra se lient aux airs de ballet de Delibes, aux soirs charmés de *Coppelia*, de *Sylvia*... Le *pizzicato* de *Sylvia*, l'a-t-on assez joué sur les pianos et nous a-t-il assez souvent séduits ! Que de chères images nous apparaissent, avec cette musique pour accompagnement !

Et *Lakmé !* Je revois cette frêle Van Zandt, et je l'entends chanter la plainte délicieuse :

> Tu m'as dit des mots de tendresse
> Que les Indiens ne savent pas !
> Tu m'as donné le plus doux rêve !

Eh ! oui, et c'est là ce qui fait du musicien un être à part. Il parle une langue qui est la langue universelle, une langue comprise partout, et qui, partant, donne la sensation du rêve qu'a poursuivi le maëstro.

Une main courant sur le piano évoque aussitôt la poésie disparue, la ramène parmi nous. Et c'était un poète, un raffiné, ce Parisien, qui semblait toujours rire, jetait sa gaieté à tous les vents, et devait si tristement mourir !

Grand, beau garçon, blond, solide et distingué à la fois, il fallait le voir, au Cercle, lorsqu'il conduisait un orchestre, les soirs de *revues* ou de représentations solennelles ! C'était un boute-en-train. Il avait la verve entraînante et fulminante. On l'aimait beaucoup.

Et maintenant il est sorti de Saint-Roch, avec son habit à palmes vertes de membre de l'Institut jeté sur le drap noir, parmi les fleurs...

— Savez-vous ce que c'est que cet habit ? me disait un des confrères de Delibes. C'est notre linceul, à nous ! Le linceul vert !

Au Cercle, justement, on a joué deux pièces nouvelles, la *Mi-Carême*, de Meilhac et Halévy, et une comédie de M. Rivollet, tandis qu'aux Folies-Bergère les *Incohérents* donnaient une revue, une pure revue aristophanesque, où figuraient, sous leur nom et leur figure, M. Sarcey, M. Bergerat, M. Zola et même M. Quesnay de Beaurepaire ! *Vive la liberté !* C'est le titre de la revue. On n'y a pas fait de politique, cette politique qui se fourre partout... Partout même où elle ne devrait pas se glisser. En voulez-vous un exemple ? M. Detaille expose, chez Goupil, un admirable tableau dont on parle beaucoup et qui, malheureusement, va partir pour l'Amérique, absolument comme la pharyngite de Mme Sarah Bernhardt. Ce tableau est un épisode de la campagne de 1806, une charge de cavalerie que l'auteur appelle : *Vive l'empereur !*

Sabre haut, emportés par le galop, les cavaliers de Detaille poussent hardiment leur cri de guerre. On songe, en les voyant, au mot de Napoléon sur le général de cavalerie par excellence, Lassalle : « Pour voir un beau soldat, il fallait regarder Lassalle un jour de bataille. »

Eh bien, savez-vous comment un journal radical traduit, pour ne pas déplaire à ses lecteurs, le cri de *Vive l'empereur !* que fait pousser Detaille à ses cavaliers de 1806 ?

« Ce tableau est vivant. Toutes les bouches des personnages semblent crier : « En avant ! »

Ce n'est rien, ce petit détail, mais c'est charmant. C'est tout l'esprit de la politique.

***

Il doit y avoir de la politique dans *Thermidor* ou du moins on en attend. Comment parler de *Thermidor* sans parler des thermidoriens ? A moins que M. Sardou ne veuille, par le contraste, railler le terrible froid qu'il fait et dire à nos édiles :

— C'était le bon temps, *Thermidor !* Il n'y avait pas alors besoin de *braseros* dans les quartiers pauvres !

Je doute que cette politique-là soit celle de M. Sardou. Mais il est bien certain que *Thermidor* passionne déjà l'opinion presque autant que la représentation annoncée de *Lohengrin* à l'Opéra. Aurons-nous ou n'aurons-nous pas *Lohengrin* à l'Opéra après n'avoir pu avoir Wagner à l'Eden ? Les uns disent oui, les autres non. Les wagnériens, eux, décrètent qu'on *doit* l'avoir, et ils disent avec juste raison que puisqu'on exécute du Wagner dans les concerts on ne voit pas bien pourquoi on n'en jouerait pas sur nos théâtres. La question de patriotisme se réduirait-elle à une question de costumes ? On serait bon Français en chantant du Wagner en habit noir, mauvais patriote en l'interprêtant en pourpoint Moyen-Age.

Et les wagnériens, qui, du reste, font de Wagner un Bouddha et l'adorent religieusement, les wagnériens, las de prendre le train de Bruxelles pour aller écouter *Siegfried* à la Monnaie, de déclarer, par la plume de l'un d'eux (que je cite textuellement) :

— La représentation des œuvres de Richard Wagner est non seulement *utile*, mais *nécessaire*.

On doit se le tenir pour dit et le programme de tel candidat à la direction de l'Opéra tient dans ces trois mots : *Jouer du Wagner !*

Va pour Wagner. On va le représenter ces jours-ci à Toulouse en Toulousain. On ne saurait manquer de le représenter bientôt à Paris — en Parisis. J'ai presque envie de demander à nos lecteurs et à nos lectrices s'ils sont ou ne sont pas d'avis qu'on joue *Lohengrin*. Ce serait un plébiscite dans le genre de celui du *Figaro* qui demande à ses abonnés, et surtout à ses abonnées, si M. Carnot doit ou ne doit pas gracier Mme de Jonquières.

Généralement, et dans une proportion énorme, les réponses ont été que Mme de Jonquières mérite la clémence du président de la République. Elle a visiblement gagné sa cause devant l'opinion, si elle l'a perdue devant la justice, cette femme qui a eu pour plaider en sa faveur une lettre touchante et tristement passionnée de son mari. Elle a aimé, elle a souffert. Elle a porté devant la foule, avec une dignité de grande dame, le poids de sa faute et le deuil de son honneur. Toute la pitié a été vers elle. Toute la colère s'est tournée vers son complice et M. Fouroux restera un type de don Juan *nouvelle couche* tout à fait caractéristique.

Je remarque — soyez heureuses, ô filles d'Eve ! — que les femmes font, en pareil cas, meilleure figure que les hommes. Voyez le procès Chambige. Voyez le meurtre de Mme Dida par ce jeune Russe affolé, dans un cabaret de Ville-d'Avray : la femme meurt, l'homme survit. « Est-ce qu'on se tue pour une femme ? » disait Fouroux. On va juger, en Russie, un lieutenant de hussards qui a tué une chanteuse, du consentement de la pauvre fille, et qui n'a pas su l'accompagner dans la mort. La main ne leur tremble pas pour le meurtre à ces amoureux de l'agonie, elle leur tremble pour le suicide Dans la partie d'amour qu'elles jouent, les femmes payent, les hommes trichent.

Mme de Jonquières semble, du reste, assez punie par la déchéance mondaine que le scandale lui inflige. Nous avons eu beau proclamer le très équitable principe de l'égalité devant la loi, il est bien certain pourtant que la même peine s'appliquant à des individus d'éducations différentes est plus ou moins cruelle selon le tempérament, les habitudes, la situation sociale des condamnés. Le régime de la prison est plus dur à une femme du monde qui tombe qu'à une fille qui se traîne. La fièvre morale est, pour une personne telle que Mme de Jonquières, aussi effrayante, plus douloureuse, qu'une peine matérielle.

Encore une fois, je demande à mes lectrices si elles sont de mon avis. Cette mode des plébiscites n'est pas inutile et j'aurais voulu la voir appliquer à la discussion qui a eu lieu cette semaine entre M. le général de Beauffremont et M. le général de Galliffet à propos de la fameuse charge de cavalerie qui couronna d'une façon épique la triste journée de Sedan en 1870.

Je ne sais comment la discussion est née, mais la question s'est vite posée :

— Est-ce M. de Beauffremont, est-ce M. de Galliffet, qui a conduit la charge ?

Là-dessus, polémiques, *entrevues*, notes officieuses ou bruits de duel, articles de journaux. Eh ! messieurs, il y a de la gloire pour tout le monde ! Le général de Galliffet a écrit — et l'on a vendu très cher cet autographe dans une vente récente — il a écrit dans un rapport le récit de cette charge épique, admirable, héroïque, et qui a trouvé, pour la célébrer, un peintre de premier ordre, un peintre entraînant, plein de mouvement et de vie, un peintre allemand, s'il vous plaît, Franz Adam.

Demandez aux anciens cavaliers, aux chasseurs, aux *Africains* qui étaient près de Galliffet lorsqu'il tira sa montre avant de charger, comme pour voir à quelle heure il allait mourir, demandez-leur si le héros était ou n'était pas en tête de cette chevauchée de la mort ! M. de Beauffremont réclame. Je vais mettre d'accord tout le monde. Lorsque le roi de Prusse vit passer la trombe humaine, hommes et chevaux ne faisant qu'un, et lorsqu'il la vit se briser sur la ligne noire des tirailleurs allemands, on sait le cri qui vint instinctivement sur ses lèvres de soldat :

— Ah ! les braves gens !

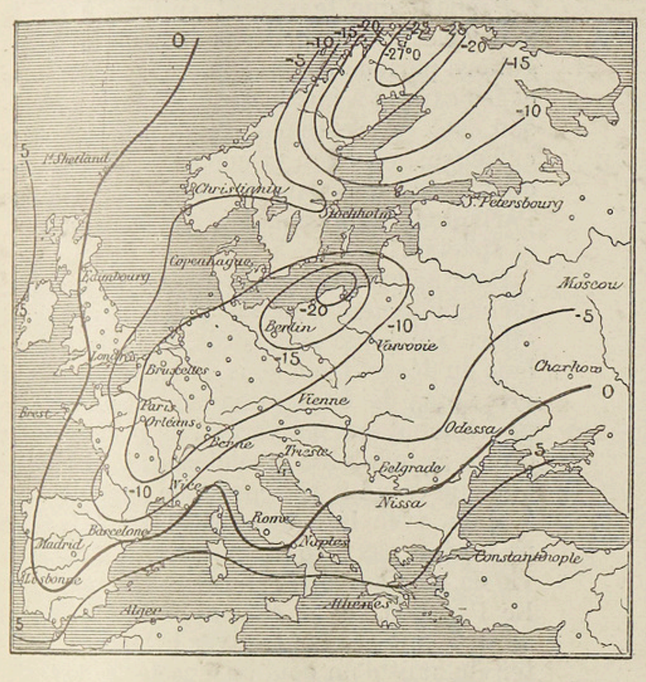
Les braves gens, messieurs ! Guillaume ne dit point : *le brave homme !*

Tous étaient des braves, les colonels et les soldats, tous ceux dont je vois encore les cadavres tombés sur la terre sèche du calvaire d'Illy.

Le *calvaire !* Un nom bien choisi pour la charge où passèrent ces martyrs de la patrie.

Rastignac.

LES CURIOSITÉS DU FROID



Carte thermométrique du 17 janvier 1891.

C'est sur des curiosités d'un ordre tout à fait scientifique que nous voulons aujourd'hui appeler l'attention de nos lecteurs, car autrement le titre de cet article pourrait paraître assez mal inspiré devant la persistance d'un froid rigoureux qui prend les proportions d'une calamité générale. Les pouvoirs publics s'en sont émus. On cherche de tous côtés à soulager d'effroyables misères, et d'un commun accord le gouvernement, les municipalités, la presse et les particuliers se sont trouvés spontanément réunis pour réparer, autant qu'il sera possible, les conséquences déjà si tragiques de ce long hiver, et pour préserver la grande armée des pauvres des souffrances dont les cruelles nuits de ce mois terrible nous menacent encore. Lundi dernier la Chambre a voté un premier crédit de deux millions pour venir en aide aux misères actuelles. Le conseil municipal de Paris a pris de son côté les mesures que l'on connaît. La philanthropie fait de toutes parts ses meilleurs efforts pour atténuer les rigueurs d'une nature bien impitoyable.

Au point de vue purement scientifique, l'étude de la distribution des températures met en évidence un fait extrêmement curieux et qui pourra étonner plus d'un lecteur.

Lorsque nous éprouvons en France des froids comme ceux qui sévissent sur nos contrées depuis le 26 novembre dernier, il est bien remarquable que la température ne va pas en s'abaissant du sud au nord à partir du centre de la France, mais au contraire en s'élevant, et qu'il y a dans nos régions, sur l'Europe, un minimum thermométrique autour duquel au nord, à l'ouest et au sud, les courbes isothermiques montrent un accroissement graduel de température.

Si l'on réunit par une même ligne les lieux qui ont la même température, ces lignes de 0°, 5°, 10°, plus ou moins espacées, ne vont pas de l'ouest à l'est, c'est-à-dire que la température ne va pas en diminuant du sud au nord: elles présentent, au contraire, les inflexions les plus curieuses et peuvent être verticales aussi bien qu'horizontales. Que l'on en juge, du reste, par la carte thermométrique du 17 janvier dernier, que nous avons reproduite en tête de cet exposé.

Considérez par exemple, sur cette carte, la ligne de 0° marquée d'un trait un peu plus fort que les autres, vous remarquerez que la ligne de 0° passe par Charkow en Russie, descend sur Odessa, traverse la Serbie au sud de Belgrade, atteint l'Adriatique jusqu'à Naples, remonte à Nice, redescend par la Méditerranée jusqu'à Barcelone, pour aller passer non loin de Lisbonne et remonter au Nord par Brest, Edimbourg, les îles Shetland et la mer du Nord. Il y avait donc, ce jour-là, *la même température à Naples qu'à Edimbourg et au nord de la Norwège.*

On remarque deux régions de minima, l'une de — 20° sur Dantzig, l'autre de — 27° sur Hammerfest.

Déjà nous avons signalé cette remarquable distribution des températures à propos du fameux minimum du grand hiver de 1879-1880. (Voyez notre ouvrage l'*Atmosphère*, p. 432). Nous en reproduisons plus loin, à la fin de cet article, la carte thermométrique, non moins curieuse que la précédente, et plus remarquable encore, les courbes étant formées à l'est et la température allant également en augmentant sous cette direction. On se souvient que le minimum était sur la France : — 25° à Paris, — 28° à Soissons, — 30° à Langres. Ces courbes isothermes sont fermées, et la température allait en s'élevant au nord comme au sud, à l'est comme à l'ouest. Nice était au même degré que Christiania.

Les deux cartes thermométriques que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs et qui représentent, non les isothermes de la température moyenne de chaque lieu, mais seulement celle des jours considérés, à 7 heures du matin, mettent en évidence les allures de ces courbes pendant les périodes de froid. Elles sont toujours à peu près les mêmes sur nos contrées, tous les hivers, pendant ces périodes.

Cette curieuse répartition des températures est évidemment due à l'influence de la mer et du gulf-stream. Sans la mer, la courbe de 0°, par exemple, se continuerait horizontalement, avec quelques sinuosités, vers l'ouest, au lieu de se replier presque à angle droit, et de remonter, comme elle le fait, vers le nord.

Ces minima thermométriques stationnaires sur l'Europe correspondent à des maxima barométriques persistants. Quand la pression barométrique reste approchée de 770mm, les froids ont une tendance à durer : c'est le régime qui domine depuis le 26 novembre dernier. Les hautes pressions, qui ont régné sur toute l'Europe à la fin de novembre, ont subsisté pendant les mois suivants ; il s'est établi ce que les météorologistes nomment un régime anticyclonique. Et nous n'en avons jamais vu un exemple plus remarquable ni plus persistant. Qu'est-ce que le régime cyclonique et qu'est-que le régime anticyclonique? Le premier est celui des dépressions barométriques qui amènent le mauvais temps, lorsque le baromètre descend au-dessous de 760mm, et généralement un vent de sud-ouest plus ou moins fort, tempêtes, orages, temps pluvieux, irrégulier, nuages bas, air humide. Pendant le régime anticyclonique au contraire, le baromètre est élevé, les vents du nord et de l'est dominent l'atmosphère, forment comme une couche plus lourde et plus épaisse, quoique plus transparente, qui reste longtemps en état d'équilibre. Les hautes pressions constituent un état plus stable que les basses pressions; le temps une fois établi se maintient, comme si l'atmosphère, si mobile qu'elle soit, refusait de se mouvoir autrement que très lentement. Quand le régime des hautes pressions régit l'hiver, il faut s'attendre à le voir durer; les cyclones venus de l'Atlantique sont comme refoulés par la masse froide qui pèse sur l'Europe. A peine peuvent-ils un instant la modifier partiellement. Le vent du nord-est domine, et si le ciel est pur, les rigueurs du froid s'accroissent encore.

La journée du 19 janvier a été l'une des plus froides de l'année pour l'ensemble de l'Europe. Si l'on examine la carte thermométrique, (qu'il serait superflu de reproduire ici : elle est l'exagération de celle du 17) on constate que la courbe de 0°, au lieu de passer en France comme d'habitude, traverse l'Italie et la Sardaigne pour atteindre l'Algérie à Oran et Nemours, puis traverse le Maroc, remonte le long de l'Atlantique à l'ouest du Portugal pour s'élever vers l'Angleterre, l'Ecosse et la mer du Nord. La courbe de — 5° passe à Marseille, au pied des Pyrénées, et remonte par Rochefort pour traverser la Manche entre Cherbourg et le Havre. C'est là une caractéristique d'un froid extrêmement rare.

Nous devons cependant remarquer que dans cette zône de froid qui enveloppe Florence, Nice, Toulon et l'Espagne, quelques petites oasis semblent des golfes printaniers encadrés dans la glace : telle par exemple la petite baie si privilégiée de Monaco, où le docteur Guérard vient d'installer un observatoire météorologique muni d'instruments d'une précision absolue, et où le 19 janvier au matin ses thermomètres marquaient 3° *au-dessus* de 0, tandis qu'à l'Observatoire de Nice la température était de 3° *au-dessous*. (L'observatoire de Nice est, il est vrai, sur la montagne et est un peu plus froid que la ville; mais de toute la Corniche, c'est la baie de Monaco qui est certainement la moins froide en hiver.) Ce jour-là le minimum des observations en correspondance avec le Bureau central météorologique était à Besançon : 16° 4 au-dessous de zéro. Il y avait alors à l'est de la France un pôle de froid analogue (quoique moins rigoureux) à celui que nous remarquons sur la carte du 19 décembre 1879.

Voici les minima les plus forts qui aient été observés pendant ces derniers jours. Nous regrettons d'offrir à nos lecteurs une collection de chiffres, qui est toujours un peu froide (sans jeu de mots), mais il n'y a rien d'aussi précis que les chiffres, pour constater l'état réel de la température.

Épinal.	le 19 janvier	— 26°.
Neuchâteau.	le 17 —	— 26°.
Vesoul.	le 17 —	— 25°.
Sainte-Menehould. . .	le 18 —	— 24°.

Saint-Etienne, Périgueux, Lons-le-Saunier, Montluçon, le 18, — 20°;

Troyes, Reims, Lyon, Nevers, Le Puy, Verdun, Vichy, Hambourg, le 18, — 18°;

Dijon, le 19, — 17°.

Des régions, plus aimées du soleil, ont été également très éprouvées :

Toulon le 19, — 8°;

Marseille, le 19, — 9°;

Perpignan, le 18, — 11°;

Cette, le 18, — 12°;

Sétif (Algérie), le 18, — 12°;

Padoue (Italie), le 17, — 13°;

Turin et Vittoria (Espagne), le 18, — 15°.

A Toulon, le vieux port a été bloqué un instant; dans l'arsenal de la marine, toutes les issues des darses communiquant avec la rade étaient barrées par des îlots de glace. Des chaloupes à vapeur sortant du port ont été obligées de redoubler de vitesse pour pouvoir manœuvrer. Les bassins de Castigneau et de Vauban étaient complètement gelés.

Marseille avait pris les allures d'une véritable Sibérie. Le canal de la Durance, qui alimente la ville, était pris sur tout son parcours; les étangs de Carante et de Berre étaient gelés : la glace avait 75 kilomètres de circuit.

A la Rochelle, le vieux port a été gelé en partie, ce qui n'était pas arrivé depuis soivante ans.

A Genève, le port est gelé, et la glace s'étend jusqu'à 200 mètres de distance; une foule énorme le traverse.

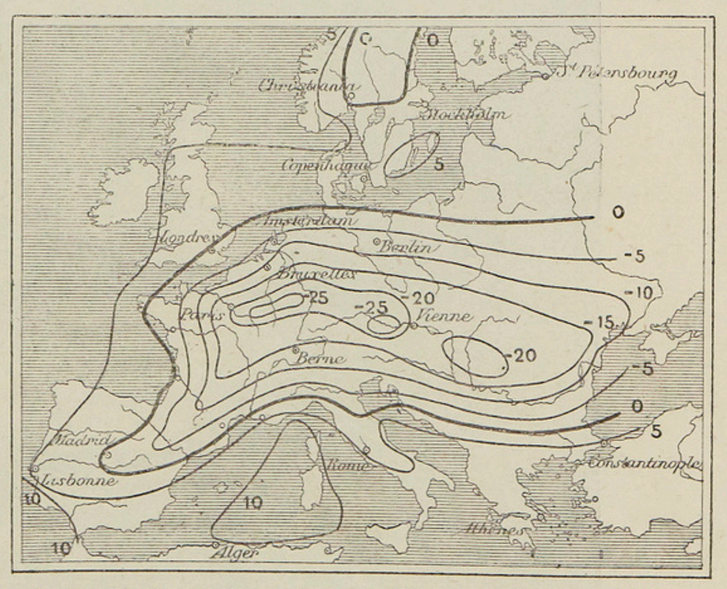
Lac de Constance : le lac est gelé aussi loin que porte la vue; les bateaux à vapeur sont bloqués par les glaces.

Ostende, Blankenberghe, Anvers : la mer est gelée et les bateaux ne peuvent plus entrer dans les ports.

Hambourg : l'amoncellement des glaces à l'embouchure de l'Elbe ferme l'entrée du port.

Nous signalons ces derniers faits en particulier, parce que la congélation de la mer est ce qu'il y a de plus rare au monde. Nous pourrions leur ajouter les rapports de Naples, de Rome, d'Espagne et d'Algérie, signalant partout la glace et la neige, ainsi que les énormes chutes de neige tombées depuis huit jours sur le centre et l'est de la France. Aux portes de Paris même, l'embâcle de la Seine, à Conflans, rappelle les fameuses banquises polaires que nous avons observées à Saumur en 1879. Rien n'a manqué au tableau de ce grand hiver. Plus de cinquante personnes sont mortes de froid en France seulement, sans compter les victimes indirectes. Les loups, les oies sauvages, les cygnes, sont arrivés au centre de la France. Tous ces faits présentent l'hiver actuel comme l'un des plus longs et des plus rudes qui aient existé. Il sera inscrit immédiatement après ceux de 1829-30 et de 1879-80. Encore ce dernier a-t-il été moins rigoureux à cause de son passage assez rapide.

CAMILLE FLAMMARION.



Carte thermométrique du grand froid du 19 décembre 1879.

A l'abri de la débâcle.

L'HIVER A PARIS

Pendant que le savant suit pas à pas la marche et les fluctuations diverses de la singulière période de froid que nous traversons et les expose à nos lecteurs, l'artiste, de son son côté, ne reste pas inactif. Que de scènes curieuses, en effet, et que de coins pittoresques à croquer pour le dessinateur dans ce Paris dont la physionomie est, en ce moment, si spéciale !

Pour ne prendre que le fleuve, par exemple, incomplètement gelé au début, il a d'abord offert, ainsi que ses bords, le tableau désolant du désert froid sous le ciel monotone et gris : plus de navigation sur l'eau, plus de mouvement sur les berges, un instant on eût cru la grande ville abandonnée à la suite de quelque catastrophe cosmique imprévue.

Mais, avec la continuité du froid, la Seine ne tardait pas à se prendre tout à fait, et la vie en même temps renaissait sur ses bords. Le Parisien est si curieux, et même le plus affairé sait si bien trouver le temps d'assister du haut d'un pont au spectacle d'une rivière immobilisée entre ses rives !

Et voilà que le paysage morne naguère s'anime et s'égaye, les épisodes amusants vont se dérouler.

C'est d'abord le plaisir de passer le fleuve sur la glace, afin de pouvoir dire plus tard, avec un légitime orgueil : « Vous rappelez-vous l'année où nous avons traversé la Seine à pied sec? »

A Bercy, d'un bord à l'autre, c'est un perpétuel va-et-vient : les gamins, comme toujours en nombre. Ils s'aventurent les premiers, craintifs d'abord — pensez donc, si la glace allait craquer ! — puis plus hardis, et leur exemple entraîne les autres.

Plus loin, comme sur les sommets des glaciers alpestres, un charriage à la corde à été organisé, tandis que, çà et là, des gens isolés patinent ou glissent.

Puis c'est un café installé au milieu même

L'HIVER DE 1891. — La Seine prise à Bercy.

du fleuve, et les consommateurs se pressent attirés par l'originalité et la rareté du cas ; il fait froid, d'ailleurs, et le vin réchauffe. La recette du glacier — on peut bien le nommer ainsi — sera bonne.

Mais, en prévision d'accident possible, la préfecture de police a fait afficher l'ordonnance interdisant « le passage et les glissades sur la Seine, la Marne et les canaux ». Des agents sont postés de distance en distance sur les berges, et la foule peu à peu regagne les quais.

Maintenant tout est désert et silencieux : l'autorité seule, toujours paternelle et vigilante, se profile, arpentant la berge de son pas méthodique. Tout à coup une forme se dessine sur la glace : est-ce un délinquant ? Non, c'est un chien. Perplexité des deux agents : l'arrêté du préfet interdisant, la circulation sur le fleuve est-il ou n'est-il pas fait pour lui ?

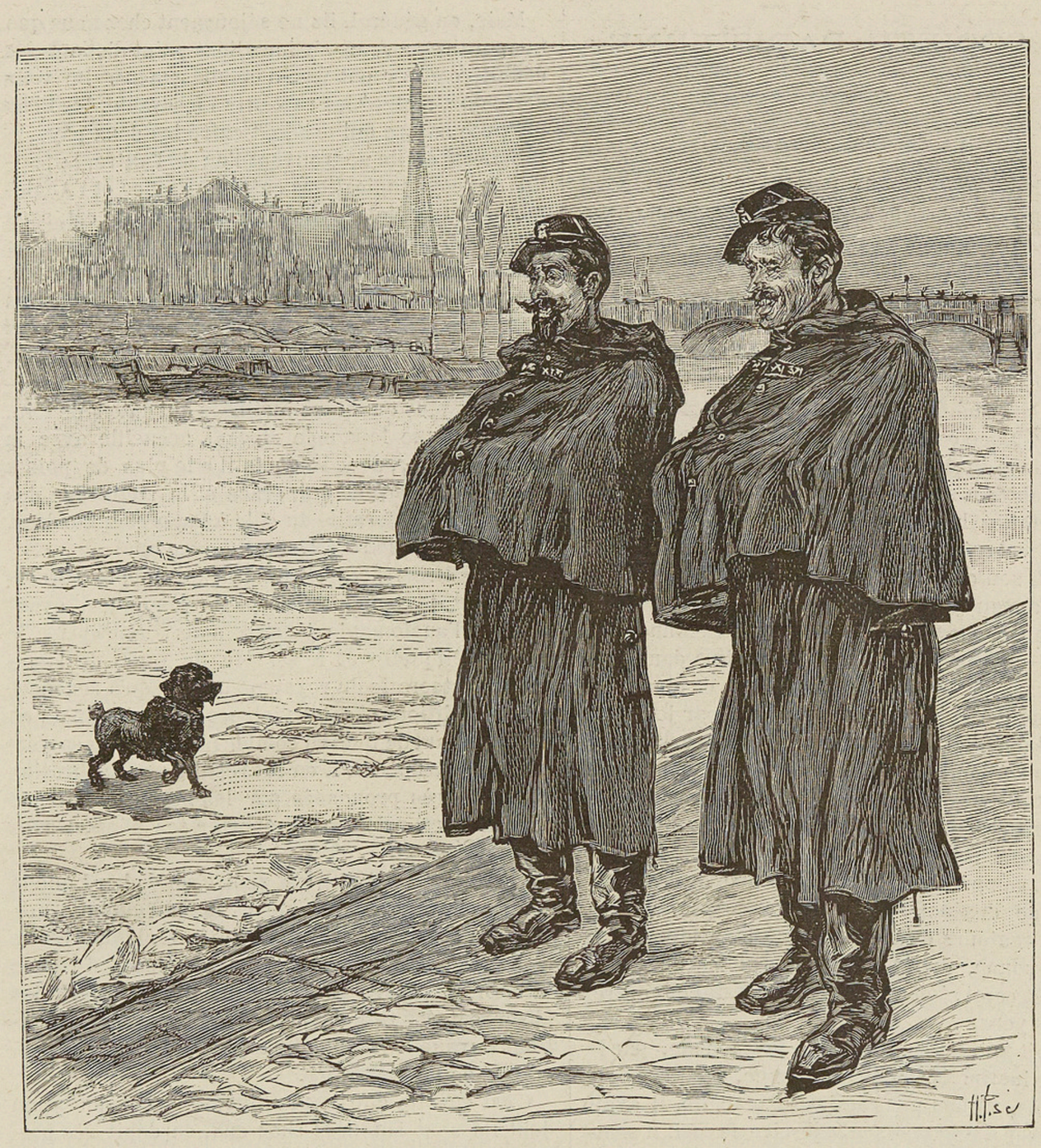
Bientôt l'accès de la berge elle-même est interdite. Mais cette défense n'est pas faite pour nous qui avons encore quelque chose à voir.

Voici, en effet, une famille de tondeurs de chiens qui de temps immémorial habite ce bachot de deux mètres de long surmonté d'une cahute de bois.

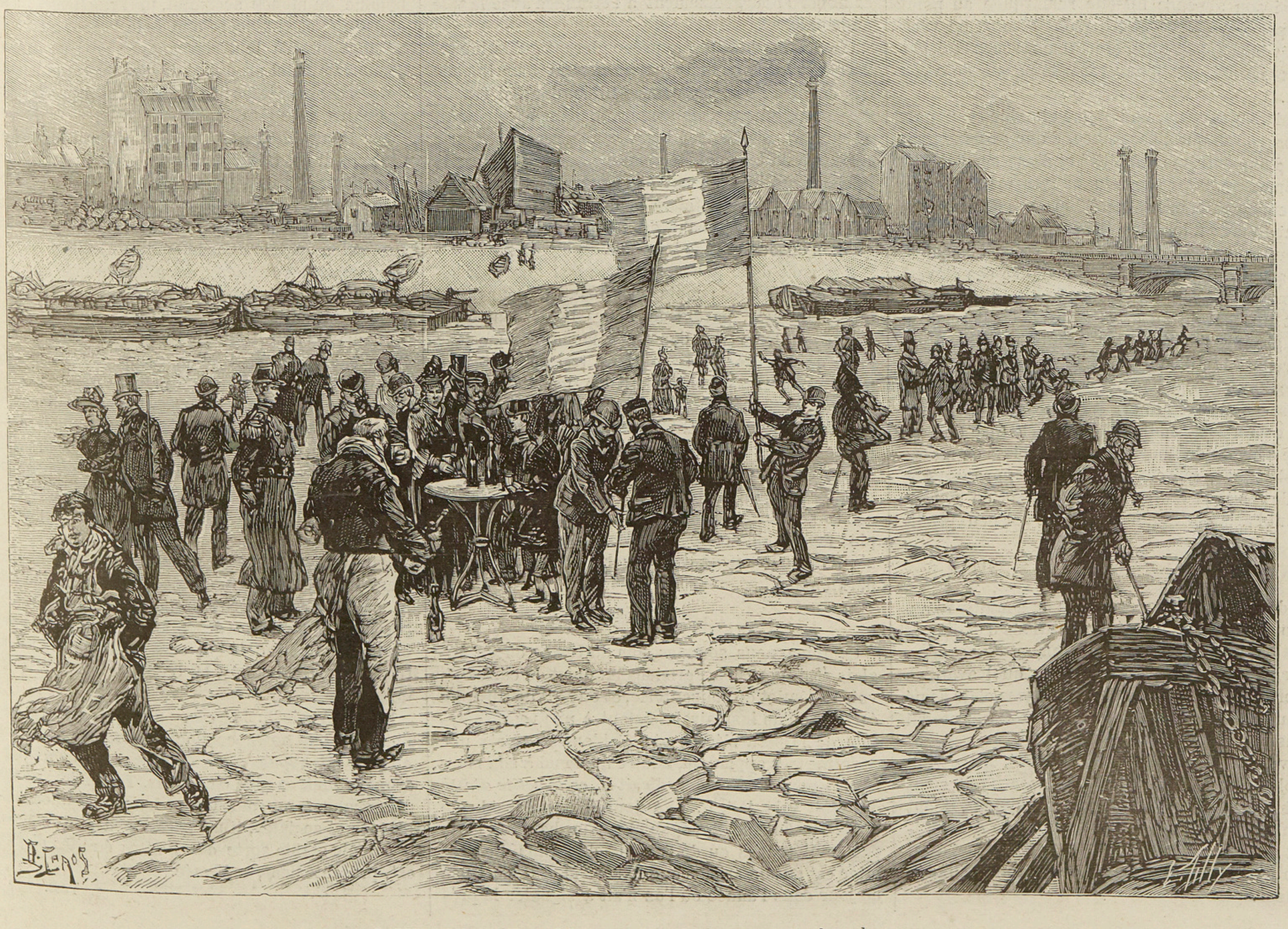
Dès le début, ces propriétaires d'un nouveau genre ont pris leurs précautions, ils ont tiré leur maison flottante sur la rive, où solidement amarrée elle n'aura rien à craindre ni du choc des glaçons ni du dégel.

Nous nous sommes attardé sur la Seine, qui a été le point le plus animé de Paris ces jours-ci, mais que d'autres spectacles aussi pittoresque la gelée ne nous a-t-elle pas offerts ! quand ce ne serait que certaines fontaines publiques, comme celles de la place de la Concorde par exemple, dont les sujets allégoriques disparaissaient sous la glace en couches accumulées, dessinant les architectures les plus bizarres et les plus inattendues.

HACKS.



Défense de traverser.



L'HIVER DE 1891. — La descente sur la glace.

LA SOCIÉTÉ PARISIENNE

LA COLONIE ANGLAISE

La colonie anglaise de Paris a fait récemment une grande perte en la personne de M. Mackenzie-Grieves, dont la mort a provoqué des regrets unanimes dans la haute société parisienne et a laissé un vide qu'il sera difficile de combler dans le monde du sport et de l'équitation.

M. Mackenzie-Grieves était une de ces personnalités parisiennes qui, par leur originalité, leur élégance, leur cachet particulier, leur notoriété, occupent une place considérable dans l'existence quotidienne de la capitale et semblent être devenus indispensables à son relief et à son éclat; premiers rôles, étoiles brillantes du théâtre mondain qui, bon gré malgré, accaparent l'attention, donnent au *high life* son caractère, sa physionomie et dictent les lois auxquelles il obéit.

Homme de cheval consommé et passionné, fin, hardi et superbe cavalier, passé maître dans l'art du dressage, M. Grieves, pendant plus de cinquante ans, a monté trois ou quatre chevaux par jour et a fait l'admiration de tous les promeneurs. On le voyait aux Champs-Elysées et au Bois le matin. On l'y revoyait encore l'après-midi et il n'est personne qui, en apercevant cet impeccable écuyer, élégamment sanglé dans une redingote tirée à quatre épingles, campé, avec autant de grâce, de désinvolture et de distinction que de correction, sur sa monture toujours docile et mise à la perfection, il n'est personne, dis-je, même parmi les profanes, qui ne fût captivé et qui ne le suivît involontairement des yeux.

On avait fini, à l'heure de la promenade, par le chercher instinctivement et lorsque, dans ces derniers mois, vaincu par l'âge et la maladie, il avait dû renoncer à regret à son exercice favori, il semblait aux habitués du Bois de Boulogne que quelque chose leur manquait et qu'un changement s'était opéré dans leurs habitudes.

Aussi son absence fut-elle remarquée au point d'occuper les salons et les clubs comme un véritable événement et fut-il sincèrement regretté par les plus indifférents bien avant de passer de vie à trépas.

C'était, au surplus, un homme aimable et un parfait *gentleman* que ce centaure, d'une exquise politesse, d'une extrême affabilité et d'une serviabilité peu commune. Très répandu et très prisé dans la bonne compagnie, il excellait à former des amazones, et les meilleures, les plus étincelantes de la haute *fashion* tenaient à honneur de suivre ses conseils, d'être accompagnées par lui, de se dire ses élèves. J'en pourrais citer ici plusieurs que tout Paris connaît et qui figurent au premier rang de l'escadron de nos grandes dames ayant acquis une incontestable réputation d'habileté dans le sport hippique.

Le Jockey-Club, dont M. Mackenzie-Grieves était membre depuis 1839 et qui lui avait confié, en qualité de commissaire-adjoint, la surveillance du terrain de courses de Longchamps, a assisté en masse à ses obsèques, qui ont pris par là les proportions d'une de ces imposantes manifestations de sympathie dont l'aristocratique assemblée est peu prodigue.

*
* *

Une des raisons pour lesquelles on a multiplié autour de son cercueil les démonstrations d'estime et d'affection, c'est que, indépendamment de ses qualités privées et des solides amitiés qu'il avait su se créer, il appartenait à ce groupe assez clair-semé d'Anglais qui ont fixé leur résidence à Paris et qui ont pris racine au milieu de nous.

Nos voisins d'Outre-Manche, en effet, nous visitent volontiers et fréquemment, passent facilement le détroit, viennent à Paris à chaque instant, y ont de nombreuses relations, souvent même des intérêts, et se plaisent infiniment, quoi qu'on en dise, dans notre atmosphère, plus libre et moins guindée que la leur.

Mais, en général, ils ne séjournent chez nous que temporairement, ne s'y installent point d'une façon définitive et n'y ont pas d'établissement. De telle sorte que, malgré les rapports incessants, les liens de toute nature qui existent entre les deux pays, la proximité où ils se trouvent l'un de l'autre, la facilité des communications entre la France et l'Angleterre, la colonie anglaise proprement dite est, sans contredit, moins nombreuse et moins importante que beaucoup d'autres, l'Américaine par exemple.

Et, pourtant, il est hors de doute que, de tous les étrangers qui honorent Paris de leur présence, les Anglais, en dépit des différences de tempérament, des incompatibilités d'humeur et de certaines préventions plus ou moins justifiées qui datent de loin, sont ceux que le monde élégant accueille avec le plus de faveur, avec lesquels il a le plus de points de ressemblance et qui, grâce à la similitude des usages, à l'uniformité du chic à Paris et à Londres, se confondent le plus aisément avec lui.

Il paraîtrait naturel que, ayant adopté successivement toutes les modes britanniques, ayant poussé l'anglomanie jusqu'à nous approprier le genre d'étiquette et le service de table de l'opulente aristocratie du royaume-uni, jusqu'à renoncer à nos traditions et faire violence à nos instincts en bouleversant de fond en comble les règles du savoir-vivre de nos pères, il en fût résulté une émigration anglaise très prononcée sur les bords de la Seine avec le parti-pris d'y transporter ses pénates sans esprit de retour.

Je crois que s'il n'en est rien, c'est d'abord que la vie de château confortable et magnifique que mènent les sujets de haut bord de S. M. l'impératrice des Indes, non moins que les immenses fortunes territoriales qu'ils possèdent pour la plupart, les absorbent, les retiennent et leur créent des occupations auxquelles ils n'ont pas plus l'envie que la possibilité de se soustraire.

C'est ensuite que le prestige et la considération dont ils sont entourés chez eux, en dépit des passions égalitaires qui déjà grondent sourdement autour de la Pairie, ont un invincible attrait et ne sont guère faits pour leur donner la tentation d'aller se confondre bourgeoisement à l'étranger avec la vile multitude.

C'est enfin que le rôle prépondérant qu'ils jouent dans la politique et le gouvernement leur impose des devoirs et des responsabilités, dont, il faut le dire à leur louange, ils sont profondément pénétrés, et leur interdit les trop longues absences.

Et puis la très courte distance qui les sépare de Paris et qui leur permet d'en goûter tous les plaisirs, lorsque la fantaisie leur en prend, sans en avoir les inconvénients, est un motif de plus pour qu'ils n'éprouvent pas le besoin de s'y établir.

Il y sont donc généralement, ainsi que je le disais, en touristes; mais en touristes, pour ainsi dire, habituels, partageant leurs loisirs entre les deux capitales, vivant dans notre monde comme dans celui de Londres, y ayant leur train d'existence, leurs obligations sociales, leurs intimités, leurs aises et ne faisant point bande à part. La preuve en est que le règlement de notre Jockey-Club renferme une disposition en vertu de laquelle les membres du Jockey-Club de Londres sont admis à fréquenter pendant un mois les salons de la rue Scribe sur la simple invitation du Président du cercle le plus fashionable et le plus fermé de Paris; ce qui n'a lieu pour aucun des autres étrangers résidant parmi nous.

*
* *

Combien nous sommes loin du temps où un Anglais était pour les Parisiens un objet de curiosité, voire un sujet de plaisanterie, et où Mme de Girardin écrivait qu'un insulaire assistant à une représentation de l'Opéra s'était mis froidement, après une cavatine très applaudie, à faire un nœud à son mouchoir « pour se rappeler, disait-il, *cette petite air-là* qui était très jolie!... » Aujourd'hui, un assidu de *Hyde Park* ne se distingue plus d'un habitant de la rue de Varennes ou de l'avenue de l'Alma. Le premier est aussi Parisien que le second et il n'est pas de jour dans l'année où l'on n'ait à signaler la présence à Paris de quelque célébrité d'au-delà du détroit.

Sans parler de Mgr le prince de Galles, qui vient plusieurs fois tous les ans — et souvent avec la princesse — nous rendre visite en simple particulier, se mêlant à la foule, allant dîner chez ses amis sans cérémonie, faisant sa partie de whist au club comme le commun des mortels, nous remarquons la duchesse de Manchester, une des grandes dames les plus en vue et les plus en vogue de la cour de Napoléon III, une des élégantes les plus recherchées des séries de Compiègne; lady de Grey, que nous avons primitivement connue et admirée sous le nom de lady Lonsdale et dont la majestueuse et rare beauté fait sensation partout où elle se montre; lord Salisbury, l'illustre premier ministre du cabinet de Saint-James actuel; sir Charles Dilke, qui fut, dans ses jours de splendeur et de puissance, l'allié et le commensal de Gambetta et dont il est permis de regretter la disgrâce politique, due à des circonstances qui n'avaient rien de commun avec les intérêts de l'Etat; le marquis de Harlington, un des hommes de gouvernement les plus éminents d'Angleterre; lord Randolph Churchill, politicien de grand avenir, dont les conceptions hardies et les tendances ultra-progressistes effarouchent, parfois, les conservateurs intransigeants de la Chambre des Lords et qui est l'ami intime d'un de nos plus jeunes et de nos plus remuants députés conservateurs : le marquis de Breteuil; lord Vernon, un autre intime de M. de Breteuil, dont, entre parenthèses, on annonce le prochain mariage avec une riche Américaine; lord Bosebersy, allié aux Rothschild, et qui a récemment perdu sa femme; lord Courtenay; lord Calthorpe; que sais-je encore?

*
* *

Quant aux Anglais de distinction qui ont élu domicile à Paris, j'aurai vite fait de les compter.

Je passe sous silence lord et lady Lytton, dont j'ai eu occasion de parler précédemment à propos du corps diplomatique, et j'arrive de suite à sir Henry Hoare, parisien de goûts et de caractère, un homme du monde accompli, universellement aimé et estimé, et si sincère ami de la France qu'il a été un jour jusqu'à le déclarer avec chaleur dans un discours officiel prononcé devant un grand nombre de ses compatriotes; ce qui n'est pas précisément ordinaire, tant s'en faut.

Sir Henry Hoare est un des piliers du Jockey-Club, où il est très connu, très populaire, et où il a conquis une situation hors de pair.

Une femme supérieure par l'esprit et par le cœur, le charme et l'amabilité incarnés, Mme Wimpfindge, a un salon anglais et cosmopolite où elle a groupé, avec un art merveilleux, de saillantes individualités dans toutes les branches et qui est un centre de causerie intelligente.

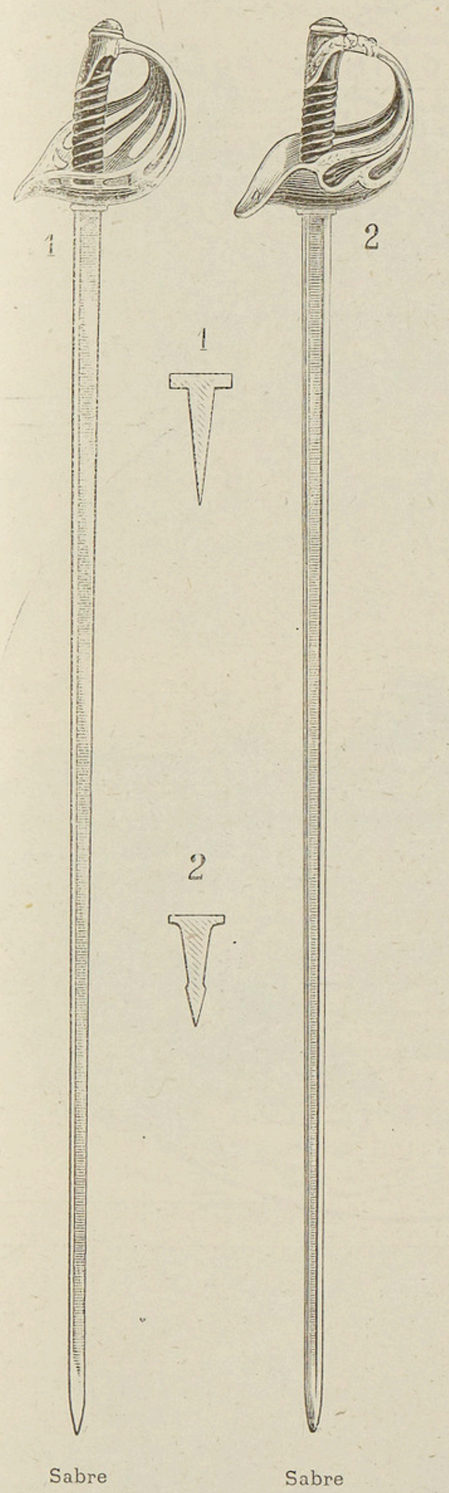
Et quand j'aurai nommé, après cela, sir Ed. Blount, l'honorable président de la Compagnie de l'Ouest, son fils, l'organisatenr infatigable de toutes les fêtes de charité, M. Austin Lee, le vicomte Molineux, le colonel Talbot, M. Hume, un joueur de billard incomparable, et enfin M. Standisch, presque Français par ses alliances et dont la gracieuse femme, née des Cars, est aussi séduisante que haut placée dans la société, je n'aurai plus rien à ajouter pour le présent.

Dans un passé encore récent, je rappellerai lady Mary Hamilton, qui fut princesse héritière de Monaco, et ses deux frères qui ne passèrent point inaperçus; la duchesse de Newcastle et lady Mary Craven, deux beautés qui eurent des succès retentissants; M. Sartoris, M. O'Connor et M. Vansittart.

Dans l'avenir?... Je ne sais si je me trompe, mais j'imagine que notre commerce mondain avec les Anglais est appelé à se développer et qu'ils viendront de plus en plus chez nous. Toutefois, à moins d'un changement radical dans leurs institutions politiques et sociales, il me paraît peu probable que la colonie stable sorte des limites étroites où elle est, présentement, enfermée.

TOM.

LES NOUVEAUX SABRES DE CAVALERIE



Sabre du commandant Dérué. Sabre de la section technique.

1. Coupe de la lame en fer à T du commandant Dérué.
2. Coupe de la lame à gouttière de la section technique.

Au cours des marches et des contre-marches exécutées dans l'Argonne par l'armée de Châlons, conséquences de l'indécision du généralissime, le 5e corps d'armée occupait le 27 août 1870 Buzancy pour soutenir l'offensive du 7e sur Vouziers. Le soir du 27 août, le général de Failly, commandant du 5e corps, recevait l'ordre d'arrêter son mouvement en avant vers le sud et de battre en retraite vers le nord-ouest, sur Châtillon. Avant de commencer ce nouveau mouvement, il prescrivit au commandant de sa division de cavalerie, le général de Brahaut, de pousser une reconnaissance, de culbuter la cavalerie ennemie et de chercher à lui faire quelques prisonniers pour obtenir des renseignements. Aussitôt l'ordre reçu, nos braves cavaliers s'élancèrent hors de Buzancy à la recherche de la cavalerie ennemie. Une demi-heure après, ils engageaient une vigoureuse action contre la division de la garde prussienne commandée par le général de Goltz. Le combat fut heureux pour nos armes. Nos cavaliers culbutèrent la garde prussienne et la rejetèrent sur l'infanterie et l'artillerie de soutien. Ne pouvant poursuivre leur succès, ils se replièrent sur Buzancy sans être inquiétés. En repassant sur le théâtre du combat, les acteurs purent constater les bons résultats de leurs coups de pointe : une quarantaine de cavaliers allemands jonchaient le sol. Nous n'avions perdu que trois cavaliers et encore par le feu. Beaucoup de dolmans endommagés, de coiffures enfoncées, de tresses coupées, de blessures légères, pas d'autres cavaliers hors de combat, tel était le bilan de cette belle chevauchée. Des combats plus importants que celui de Buzancy établissent qu'en faisant usage de la pointe nos cavaliers se sont toujours assuré la supériorité dans la lutte. Mais il n'en est peut-être pas de plus probant par la proportion des pertes éprouvées par les deux partis.

Au moment de choisir un nouveau modèle de sabre pour notre cavalerie, armée encore en grande partie avec le modèle de 1822, il était donc naturel que la direction de cavalerie s'inspirât des causes de nos succès. Il ne pouvait plus être question, après tant d'expériences si concluantes, d'adopter un autre modèle de sabre qu'un sabre droit favorable aux pointés. Ce sont, en effet, deux types de ce genre que le ministre de la guerre va mettre en essai dans quelques régiments de cavalerie.

L'un de ces sabres est présenté par la section technique de cavalerie. La lame, à trois gouttières, est droite; la poignée est une lourde coquille du modèle Préval. C'est donc un composé d'anciennes pièces d'armes.

L'autre sabre est présenté par le commandant Dérué, du 14e dragons, le sympathique sportsman sans lequel il n'y a pas, à Paris, de fête d'escrime. Son sabre est une innovation et sort de tous les types connus. La lame est un fer à T, sans gouttières, la poignée est de forme enveloppante.

Afin de présenter aux lecteurs de l'*Illustration* ces deux types d'armes, nous nous sommes procuré les deux modèles assez de temps pour en prendre des croquis d'une exactitude rigoureuse. La représentation qui en est faite en coupe et élévation nous dispense de toute description générale. Ce qu'il importe d'ailleurs le plus aux amateurs d'armes et de sport, c'est de connaître les raisons de fabrication des nouveaux sabres.

Le sabre de cavalerie, modèle 1822, par sa courbure, ne favorise pas les pointés, et son centre de gravité est trop éloigné de la garde pour permettre une escrime tant soit peu savante. Pour obvier à ce dernier inconvénient, on charge la garde au moyen de lamelles de plomb fixées à la poignée. C'est ainsi que les officiers et sous-officiers parviennent à s'armer moins mal que la troupe. Mais cet expédient augmente le poids de l'arme qui est déjà très grand. Cependant c'est aussi à un expédient semblable qu'a eu recours la section technique pour ramener le centre de gravité de son modèle à sept centimètres de la garde, en adoptant une coquille massive. Sans s'arrêter au poids de l'arme, elle a même renforcé la lame à son extrémité et y a creusé, pour compenser en partie cette augmentation de poids, une troisième gouttière. C'est ainsi que son modèle pèse 140 grammes de plus que le modèle de 1822. La troisième gouttière est la seule disposition qui différencie la lame nouvelle de l'ancienne lame des cent-gardes. Tel qu'il est, le sabre est incomparablement supérieur à celui en service.

Le sabre Dérué ne ressemble en rien aux types en usage. Ainsi que nous l'avons dit, la lame est un fer à T affuté. Le commandant Dérué estime que le procédé des gouttières a fait son temps, et, de l'avis des armuriers les plus compétents, il serait dans le vrai. En supprimant les gouttières et en diminuant l'épaisseur du dos de la lance, on obtient une lame plus résistante, d'un entretien plus facile, d'une trempe plus uniforme, et d'un poids moindre. Le commandant Dérué préfère aussi la garde enveloppante à la garde en coquille. C'est en tous cas bien plus élégant. Enfin le commandant Dérué demande que l'officier soit autrement armé que le simple cavalier. A l'officier, dit-il, une arme seulement destinée aux pointés. Il a fait un modèle d'officier qui est une élégante et merveilleuse épée de combat avec laquelle un maître ferait de bien bonne besogne dans une mêlée.

Dans le modèle de troupe comme dans le modèle d'officier, le centre de gravité de l'arme n'est plus qu'à cinq centimètres de la garde. Le poids du sabre Dérué est inférieur à celui du comité. Il se présente donc avec un ensemble de qualités qui le recommandent à l'attention de nos officiers.

E. Desrosiers.

QUESTIONNAIRE

N° 16. — Paris et Province.

Quels sont les Avantages et les Inconvénients de la Vie de Paris et de la Vie de province ?

(14 Juin 1890.)

RÉPONSES (suite)

Je considère toute relation nouvelle comme une chance de malheur ou de désagrément dans la vie. Les hommes sont méchants, les femmes aussi ; moins on en voit, plus on est tranquille. A Paris, on a la liberté de choisir ses amis, d'entretenir un commerce agréable avec son entourage, de négliger ses anciennes connaissances et d'en faire de nouvelles. La vie de province impose des relations et une sorte d'intimité forcée; la nécessité, l'isolement, l'habitude, rapprochent les caractères les plus opposés et les plus antipathiques. L'indépendance est défendue, la solitude impossible. Il faut recevoir des visites ou s'en aller; si on néglige ou si on oublie d'en rendre une, on a sur la planche un ennemi mortel, irréconciliable, qui travaille comme une taupe et finit par ameuter le pays contre vous. Il faut bien s'y résigner avec philosophie; et puis, en fin de compte, les visites font toujours plaisir: quand ce n'est pas en arrivant, c'est en partant. — Canard jaune.

Je n'entends autour de moi que des litanies contre Paris. Je crois que le Diable n'est pas si noir qu'on le peint, et j'ai demandé à une de nos amies ce qu'on faisait dans cet Enfer. Elle m'a répondu : — On ne dit pas ces choses-là à une jeune fille ; elle ne doit connaître la vie que sous ses couleurs bleues. roses, blanches comme sa robe virginale. — Mais, chère madame, j'aime autant regarder un drapeau tricolore. — Agnès.

L'Angleterre est une île, chaque maison est une île, chaque habitant est une île. C'est la Province, avec ses ménages de Robinsons, qui considèrent les Parisiens comme des cannibales et qui regardent avec effroi leurs pas sur le rivage. On vit comme le colimaçon dans sa coquille, la tortue dans sa carapace, le hérisson hérissonné de tous ses piquants, chez soi, entre soi, dans l'ombre. On sort rarement, on reçoit peu de visites, on ne se livre pas, on ne se fie à personne, et on tâche de savoir les affaires des autres en cachant les siennes. Et, pour achever la comparaison avec les Anglais, les provinciaux ont trouvé comme eux une excuse à l'hypocrisie : Elle a l'avantage de ne pas donner le mauvais exemple. — Bernard l'Ermite.

Au cercle, terrain neutre et banal, les rapports semblent empreints d'harmonie, presque de cordialité; mais, sous ces apparences flatteuses, on constate bientôt que l'hydre de la politique a fait des petits, et on peut sonder les abîmes de haine qui séparent les groupes provinciaux. — Whist.

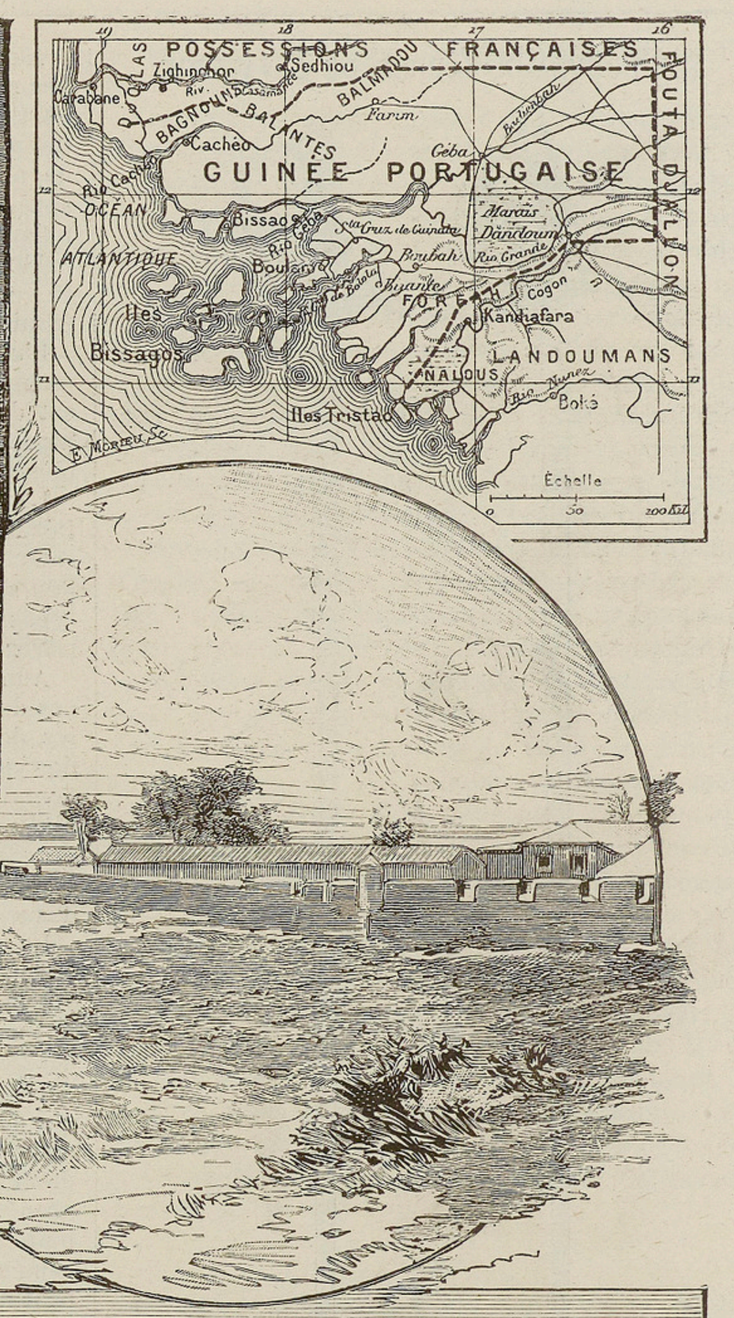
« Les provinciaux et les sots sont toujours prêts à se fâcher et à croire qu'on se moque d'eux, ou qu'on les méprise ; il ne faut jamais hasarder la plaisanterie, même la plus douce et la plus permise, qu'avec des gens polis ou qui ont de l'esprit. » Cette observation de La Bruyère résume la différence des mœurs de Paris et de la Province. Les provinciaux ne sont peut-être pas foncièrement méchants, mais ils deviennent féroces et vouent une effroyable haine à ceux qui blessent leur vanité. Or, c'est la vanité malade qui rend le Provincial ombrageux et susceptible; il se pique d'un rien ; il s'imagine toujours qu'on s'occupe de lui, qu'on le regarde, qu'on l'observe, qu'on veut l'humilier, se moquer de lui, le tourner en ridicule, et il craint le ridicule comme une tache qui ne s'efface pas. — Comic.

Le Provincial a une méfiance innée contre le Parisien et tout ce qui vient de Paris. Le genre simple est l'idéal du Parisien, le genre noble et compassé est celui du Provincial. S'il paraît timide, c'est qu'il est excessivement prétentieux ; il est affecté et plein de morgue, en raison directe de sa fortune, de sa position et de son peu d'esprit. — Grain de poivre.

Paris est le Salon de l'Europe, la seule ville où se trouve une société supérieure, choisie, indulgente. Assurément il y a une grande pénurie de sujets de conversation mondaine. Dans un salon, on ne sort pas de la banalité des choses générales et des nouvelles courantes, défloréés par les journaux. Une idée forte, une théorie de Darwin, par exemple, lancée au milieu du cercle, produirait l'effet d'une pierre lancée sur la surface unie d'un étang au milieu d'une bande de canards ; quant à Jean-Jacques Rousseau, Voltaire *and* Co, il est convenu qu'ils ne peuvent être lus que par des gens mal élevés. Un philosophe est un juge et un ennemi. Le talent, l'esprit, est ce qu'il y a de plus odieux à la médiocrité, et si cette supériorité n'engendre pas des haines atroces, c'est que ceux qu'elle divise évitent de se rencontrer. — La Mère Caspienne.

Rien ne peut donner une idée de la pauvreté, de la misère des conversations de province, reflet des petitesses et des mesquineries de la vie journalière. L'esprit parisien est une monnaie qui n'a pas cours dans les petites villes. Tout ce qui est lieu-commun à Paris fait les beaux jours des salons les mieux composés ; on y gâte les choses les plus spirituelles et les plus originales en les traduisant et en les rabâchant comme des anas. Mais on ne s'étonne plus que des gens raisonnables puissent s intéresser à des histoires insignifiantes et à des contes à dormir debout, quand on a sondé la profondeur de l'universel ennui de la Province. — La Muse du département.

(A suivre.) Charles Joliet.



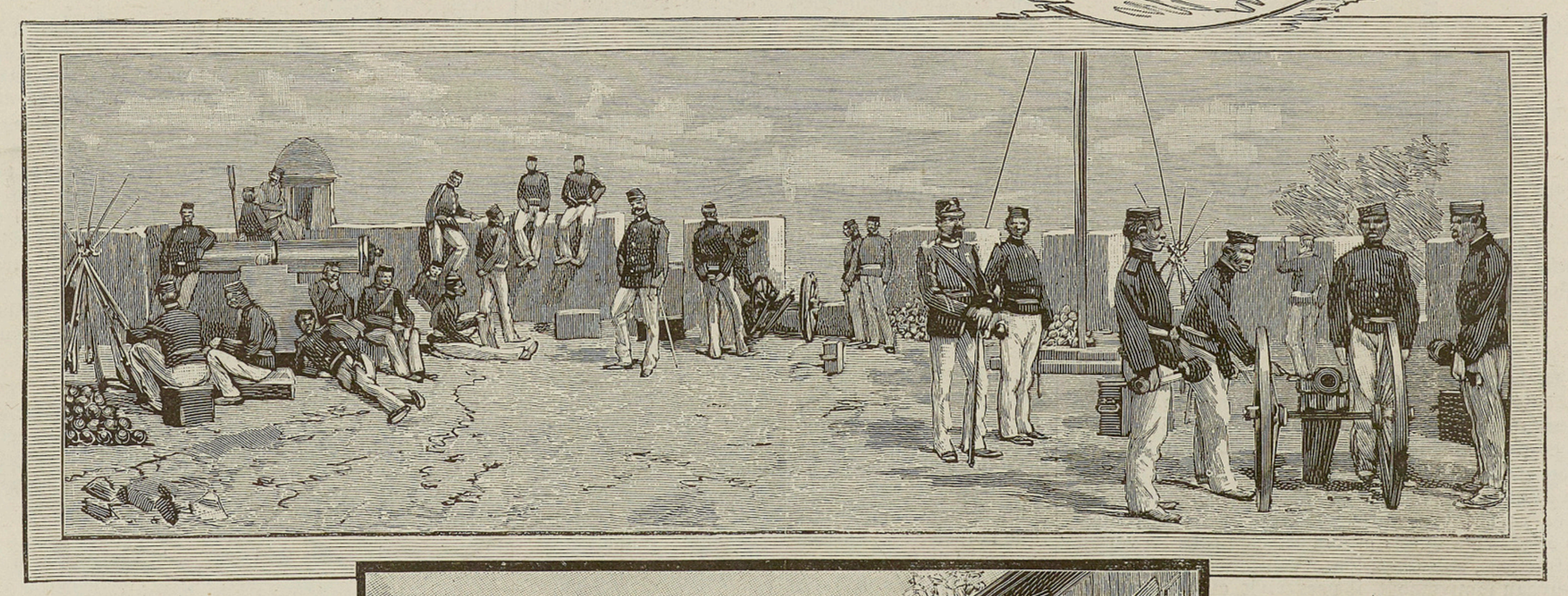
UN TOUR DANS LA GUINÉE PORTUGAISE

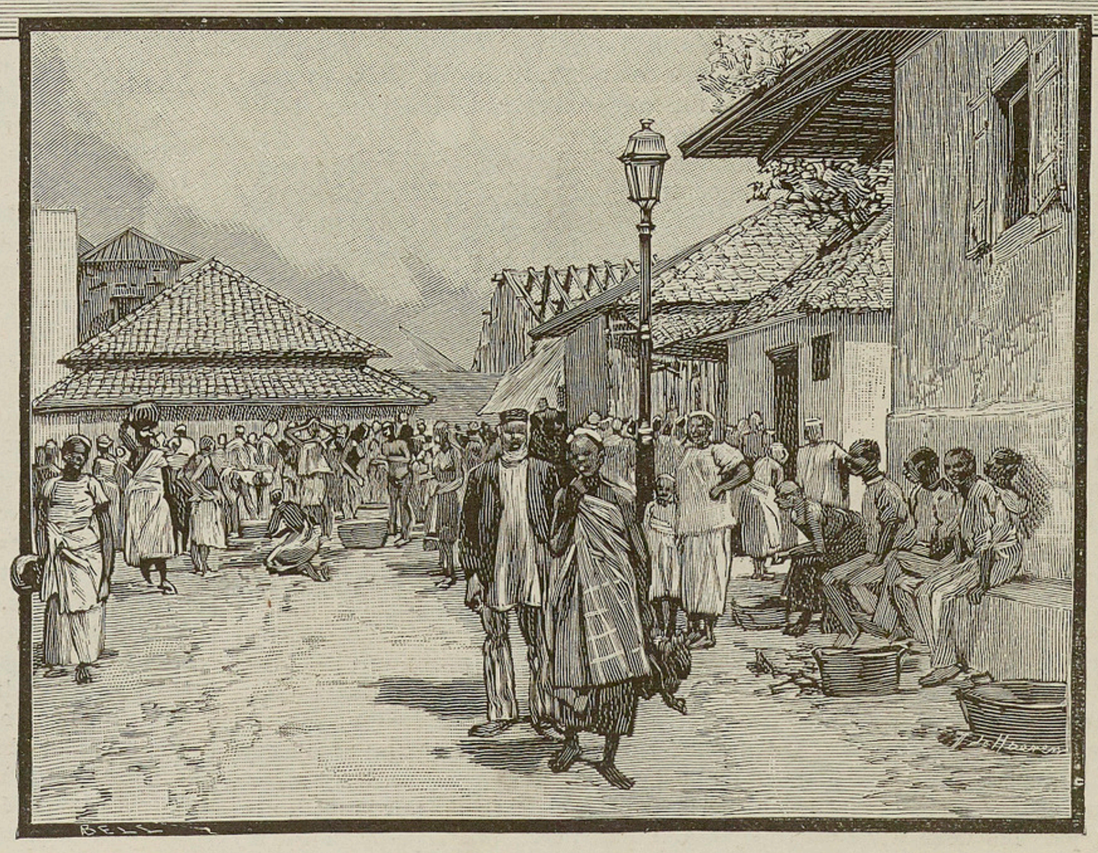
Une polémique récente à propos de concessions qui auraient été accordées par le roi de Portugal à des Français dans la Guinée portugaise a de nouveau attiré l'attention sur cette partie de l'Afrique. Les documents qui suivent et qui nous sont apportés par un de nos collaborateurs seront donc les bienvenus et donneront, en attendant une étude plus complète, une idée de ces régions, dont la mise en valeur n'est plus qu'une affaire de temps.

Après avoir exploré en détails la riche région de la Casamance qui fait partie de nos possessions du Sénégal, nous avions résolu, M. Ferrolliet, le comte Guy d'Avout et moi, de faire un tour en Guinée portugaise.

Partis de Carabane le 7 mai à 10 heures du matin, nous arrivions le 8 en vue de Cachéo.

Cette ville a perdu l'aspect spécial et tout à fait pittoresque qu'elle avait autrefois lorsqu'elle était le centre le plus important des Portugais et le seul établisssement qui ressemblât à une ville sur cette côte. Une demi-heure suffit à la parcourir en tous sens. A l'ouest s'élève un mauvais fort rectangulaire surmonté à chacun de ses angles par une petite tourelle minuscule, et armé de 12 canons vieux comme les siècles. Dans la cour, très vaste, trois ou quatre papayers semblables à des plumeaux donnent chacun, à midi, 5 pouces carrés d'ombre. Une vingtaine de cassadors et artilheros composent toute la garnison sous le commandement de deux Européens : un sous-lieutenant et un lieutenant qui remplit les fonctions d'administrateur. Tous se prêtèrent d'autant plus volontiers au désir que je manifestai de les photographier, que c'était pour eux l'occasion unique de se montrer dans un appareil militaire. Après s'être consulté longuement sur l'attitude guerrière dans laquelle il convenait de pas-





LA GUINÉE PORTUGAISE

1. Les ruines du palais de l'ancien gouverneur de Guinée, à Cachéo. — 2. Carte de la Guinée portugaise. — 3. Le fort de Cachéo. — 4. Chasseurs et artilleurs noirs composant la garnison de la citadelle. — 5. Le marché de Cachéo.

BISSAO. — Le marché.

ser à la postérité, on résolut de simuler une attaque. En conséquence, les chasseurs allèrent sous un grand arbre se grouper au port d'armes négligé, et les artilleurs alignèrent leurs pièces autour d'un bec de gaz. J'eus toutes les peines du monde à leur faire comprendre que la position était déplorable, et qu'en aucun cas des réverbères, plantés à trois mètres de la gueule d'un canon, ne pouvaient être pris pour un ennemi figuré.

En face de la porte du « Quartel », de l'autre côté du Largo don Luiz I, s'élève une maison qui eut ses jours de splendeur avec sa belle galerie vitrée aux boiseries blanches et or, dont il ne reste plus que des piliers en briques ruinés et des poutres menaçant la tête des promeneurs. C'est l'habitation de D. Eugenia Miranda de Guilherme de Carvalho Lopez, descendante d'une de ces illustres familles de Portugal, à noms interminables, qui vinrent s'établir à Cachéo, et, par des mariages avec les indigènes, donnèrent naissance à cette population de métis si nombreuse en Guinée. Plus loin une maison carrée porte le titre pompeux de Palais du Lieutenant-Administrateur. Derrière se dressent les ruines gracieuses de ce qui fut jadis le palais du gouverneur de Guinée. Ces fenêtres ogivales, ces restes d'une architecture qu'on s'étonne de rencontrer dans ces parages; ces arbres et ces plantes, poussant tristement dans les crevasses des murailles, offrent un coup d'œil pittoresque rappelant les ruines d'un vieux monastère du treizième siècle.

Jeunes Papels de l'intérieur en costumes de fête.

Marchandes d'eau sur la place du Marché, à Boulam.

Le grand mouvement de Cacheo se trouve sur la place du marché où les femmes Papels viennent de l'intérieur du pays vendre du bois, des biches, des légumes, des oranges, des bananes... etc. Ces femmes robustes, presque com-

Un griot jouant du balafon sur les bords du Rio Grande.

BOULAM. — Le port Beaver.

plètement nues, une main gaillardement campée sur la hanche, de l'autre soutenant d'énormes paniers pleins de leurs marchandises et qu'elles portent sur leur tête, partent la nuit de leur village, faisant de 40 à 50 kilomètres à travers la forêt, pour arriver à la ville dès le matin, et en repartir le soir. Elles recommencent ce trajet tous les deux jours. Les dames de la ville drapées avec une certaine élégance dans leurs pagnes au mille dessins et aux couleurs voyantes, couvertes de bijoux d'or et de corail, viennent faire leur emplètes, pendant que les flâneurs et les soldats contemplent ce spectacle qui constitue leur unique distraction.

Au centre de la ville, sur les bord du Rio Cacheo, est la factorerie de la maison Blanchard et C^ie^, dirigée par un Français, M. Emile Menut. Nous y trouvâmes une installation très confortable, un charmant accueil et des petits noirs, entre autres un fils de roi, admirablement dressés au service à l'européenne.

A l'est enfin on voit une église qui est un problème d'équilibre avec ses murs évasés qui laisseront un jour le toit s'aplatir sur les têtes des fidèles ébahis. Tout à côté se trouve la grande école tenue par les demoiselles da Costa, nièces du fameux Honorio Pereira Barretto, le premier gouverneur de Guinée. Ces dames font la classe ; aucune, d'ailleurs, ne sait ni lire, ni écrire, ni compter, alors elles se rattrapent sur la couture ; et quand on leur demande à quoi diable peut bien servir leur école, elles répondent avec le plus grand sérieux du monde : « que dans toute ville civilisée il en faut une, qu'il n'est d'ailleurs pas nécessaire d'y apprendre tant de choses. » Très bien, mesdemoiselles, vous ne tenez pas à faire des bachelières, c'est inutile à la société.

Si l'on veut se payer, comme on dit vulgairement, « une pinte de bon sang », il faut voir passer une procession. A Cachéo, toute cérémonie est une occasion de boire force eau-de-vie et vin de palme. Aussi organise-t-on des processions à propos de tout. Le cortège se forme à l'église et s'ébranle par la ville. On fait halte règlementaire chaque fois que l'on passe devant la maison d'un des chantres et celles des amis et connaissances ; on y trouve, préparé d'avance, de quoi faire de copieuses libations. Les chantres qui, hurlant à tue-tête, ont vite le gosier sec, boivent énormément ; le curé boit, tout le monde boit, on boit tout le temps : le soleil est si chaud !... Je laisse à penser la tenue des fidèles après une heure ou deux de ce genre de pérégrinations ! Le cortège, décrivant par les rues des courbes savantes, rentre à l'église dans un état de gaieté difficile à dépeindre, et qui serait on ne peut plus comique s'il n'était si mal édifiant.

*
* *

Je complète ce court aperçu sur la curieuse ville de Cachéo en rappelant qu'autrefois il y existait une société de bravi, que l'on rencontrait la nuit dans les rues. Chacun d'eux, la poitrine couverte d'un plastron de cuir percé de trous où l'on plaçait des pistolets comme dans des meurtrières, armé de poignards, d'un bouclier, d'une rapière, d'une carabine, d'une fourche pour lui servir d'appui, ayant sur les épaules un long manteau noir, et sur le nez une vaste paire de lunettes, ressemblait fort à Tartarin s'ébranlant pour aller chasser le grand lion du désert.

Quant à la garnison, il ne fallait pas compter sur elle, ses rondes de nuit étaient presque aussi redoutées que la rencontre des bandits. Que voulez-vous ? ces bons soldats jugeaient utile d'ajouter quelques petits suppléments à l'insuffisance de leur solde. Actuellement la ville est calme à l'intérieur, mais on n'en peut sortir qu'en s'exposant à de véritables dangers, les Papels étant toujours disposés à vous envoyer un coup de fusil. Pour se prémunir contre les attaques de ces indigènes, on a entouré la ville d'une palissade haute et solide, dont les pieux sont, il est vrai, par endroits, suffisamment espacés pour livrer passage à un bœuf, voire même à un troupeau de moutons. Il y a bien par-ci par-là un vieux canon sur un bastion en ruines, mais c'est toute une affaire de mettre quelque chose dedans, et puis le courage manque pour faire fonctionner ces pièces qui d'ailleurs ne fonctionnent plus.

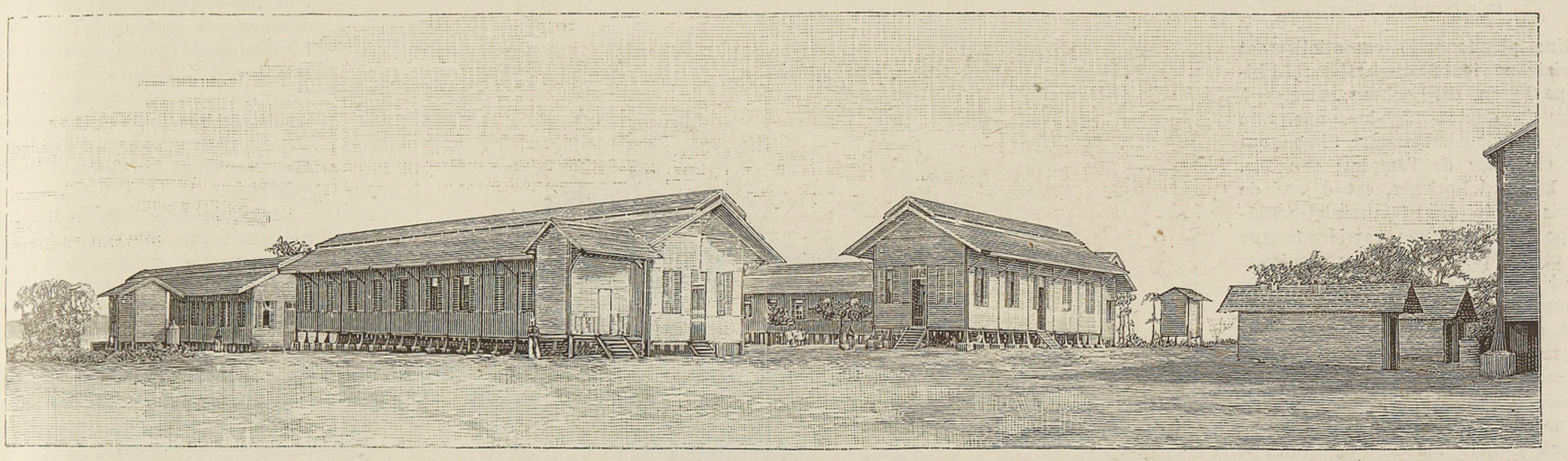
Nous mîmes 43 heures pour nous rendre à Bissao, nos diables de marins noirs ayant éprouvé le besoin, après nous avoir fait échouer deux fois sur les bancs, de démantibuler notre gouvernail.

*
* *

Située sur une grande et belle île au débouché de deux rivières, le Rio Geba et le Kroubal, Bissao déroule le long de la rade son long ruban de maisons construites à l'européenne et recouvertes en tuiles. Sur leurs couleurs chaudes se détache le vert foncé des arbres qui bordent le rivage. A droite, à 250 mètres de la plage, sur une petite élévation, se dressent les constructions du fort qui domine la ville en lui donnant l'aspect d'une place forte. Il a la forme d'un carré bastionné de 200 mètres environ de côté. Le mur de revêtement qui a 10 mètres de hauteur au-dessus du fossé offre une facilité exceptionnelle pour l'escalade, grâce à son inclinaison et à son mauvais état. Je me suis amusé en plaçant mes pieds dans des trous qui furent autrefois des briques à y faire une ascension, avec autant de facilité qu'on monte un escalier, sous la gueule de plusieurs pièces de 12, honteuses de leur totale inutilité.

Dans l'intérieur du fort se trouvent les casernes et l'église, au milieu de bouquets de benténiers gigantesques et séculaires, qui, vus de la rade, font à la ville un arrière-plan de verdure de toute beauté. En 1846, après une attaque du fort par les Papels, on a construit une muraille qui, partant du bastion S.-O. et allant jusqu'à l'Aiguade où elle est flanquée d'une petite tour, enveloppe la ville tout entière. A côté de l'Aiguade, contre la porte de la ville, sur la place du village Papel, se tient le marché à l'ombre de grands fromagers. Il est très animé par la présence des Bijougos, des Manjaques et des Balantes, qui viennent y vendre leurs denrées. De gigantesques gargoulettes de terre cuite au

Chefs Brames.



BOULAM. — Les Casernes.

soleil, remplies d'eau ou de vin de palme, alignées par terre, ou portées sur la tête de femmes noires qui rappellent des personnages bibliques, lui donnent un aspect spécial que n'a pas le marché de Cachéo.

Dans la longue rue qui traverse la ville d'un bout à l'autre, parallèlement au fleuve, on voit l'habitation de l'administrateur, un café avec billard, et plusieurs maisons particulières avec étage et balcon, fort bien meublées, ma foi. Une des choses qui donne beaucoup de pittoresque à Bissao, c'est le passage fréquent de Papels de l'intérieur qui viennent y faire entendre leur musique, ou y montrer leurs costumes. L'accoutrement des jeunes circoncis est tout à fait original. Ils se confectionnent eux-mêmes, avec des feuilles de rhônier, cette carapace de colimaçon qu'ils se mettent sur le dos, ces bracelets qui ressemblent à volonté à des nageoires ou à des ailes, ces pendeloques composées d'anneaux et ces bonnets surmontés de deux ou quatre cornes de bœufs, qu'ils portent pendant toute la période qui suit la cérémonie de la circoncision. Les musiciens, eux, s'attachent autour des reins une petite tunique faite également de feuilles coupées en longs rubans qui pendent jusqu'aux genoux; leur coiffure est une sorte de petit panier orné de coquillages, de crins, et de plumes de coq. Leurs instruments consistent surtout en clochettes et en une variété de boites de conserve de toutes les formes, plus ou moins trouées, sur lesquelles ils tapent à tour de bras.

L'ensemble forme un orchestre assourdissant qui exécuterait à merveille certains passages des œuvres de Wagner. Par contre, le vrai musicien du pays, appelé « Griot », possède deux instruments très harmonieux. Le premier, appelé « Cora », est formé d'une peau de bouc tendue sur une caisse de résonnance taillée dans un bloc de bois; des cordes, variant de trois à trente environ, sont retenues sur un bâton à l'aide de petits anneaux de cuir, que l'on fait glisser pour accorder l'instrument. On en tire avec les doigts des sons assez semblables à ceux de la harpe ou de la guitare. Le deuxième est une sorte de xylophone nommé « balafon ». Des morceaux de cailcédras, taillés de façon à rendre chacun une des notes de la gamme, sont montés sur un cadre de bambou; de petites calebasses attachées au-dessous servent à renforcer le son; deux baguettes armées à leur extrémité d'une boule de caoutchouc, et maniées légèrement, font rendre au balafon des notes un peu mates mais très pures. C'est avec l'un ou l'autre de ces instruments suspendu autour du cou que le Griot s'en va de village en village. Combien de fois ce personnage nous a-t-il fait l'honneur de sa visite à notre petit lever, s'installant sur un fauteuil ou par terre pour chanter les beaux yeux, la grâce, la force et l'intelligence des Toubabs (les blancs)! Passionné pour son art qui souvent le fait riche, il joue toute la journée, s'accompagnant de ses chants tour à tour gais ou mélancoliques; il est de toutes les fêtes, partout on le respecte, partout il est bien accueilli : c'est le troubadour du Continent noir.

Quand la brise est favorable, on met environ 7 heures pour se rendre à Boulam. L'île qui porte ce nom n'est qu'une langue d'argile jaunâtre qui s'avance dans une couche de vases peu salubres. La ville est construite en amphithéâtre sur une pente douce descendant d'un vaste plateau jusqu'à la mer. Sa situation nous paraît inférieure à celle de son émule du Rio Geba, car les navires ont à tenter, pour y arriver, la navigation difficile qu'offrent les bancs de l'embouchure du Rio Grande, tandis qu'ils n'ont aucun danger à courir pour arriver à Bissao, où ils peuvent en outre s'échouer sans crainte des vases. Plusieurs grands bâtiments qui se sont échoués à Boulam n'ont jamais pu être relevés, entre autres une canonnière portugaise que l'on y voit encore.

A l'est de l'île cependant, le port Beaver est d'un accès facile, l'abri y est parfait : à l'époque des tornades seulement, les bateaux sont obligés d'y mouiller sur deux ancres. Un wharf superbe, commencé en 1888 et presque terminé, permet de débarquer sans difficultés, à l'ombre de beaux arbres, juste en face le palais du gouverneur qui fait, sur le quai, l'angle de la rue principale. Quoique plus récente que Bissao, puisqu'elle ne s'est créée que depuis vingt-cinq ans, Boulam est moins gracieuse au premier aspect, mais plus grande, plus propre, plus civilisée, comme il convient au siège du gouvernement de la Guinée. Elle comprend le quartier européen avec ses maisons construites en pierres, la plupart à deux étages, et recouvertes de tuiles; puis le quartier indigène qui s'étend assez loin dans la partie nord; les maisons y sont en pisé, recouvertes de paille, et n'ont qu'un rez-de-chaussée.

Dans le quartier européen on remarque le télégraphe avec la maisonnette où se trouve l'attache du câble; des casernes superbes en fer et briques, surélevées sur des piliers également en fer pour éviter l'invasion des fourmis et des termites; à côté se trouvent l'église et l'hôpital, de construction analogue et légère; puis les consulats de France et d'Italie, l'imprimerie, la place où des marchandes d'eau, en permanence toute la journée, vendent la calebasse de ce précieux liquide pour la somme de 20 réis (un peu plus de 10 c.). Sur le quai, une jolie maison, avec galeries à arcades en plein cintre faisant tout le tour du rez-de-chaussée et du premier, offre, avec l'aspect d'une maison romaine, tout le confort et la fraîcheur désirables en Afrique; c'est l'habitation de M. Olivier, vicomte de Sonderval, voyageur français qui s'est rendu célèbre pendant ces dernières années. Vient enfin le palais du gouverneur, ancien établissement de la maison française Maurel et Prom. Nous trouvâmes chez S. E. M. le colonel Rogerio Santos le plus gracieux accueil : tout dévoué aux intérêts de la Guinée, il nous manifesta le désir de voir des Français venir s'installer dans la colonie pour y faire fleurir le commerce et exploiter son sol.

Dans la campagne autour de la ville, sont disséminés des villages Brames et Foulahs. C'est dans l'un d'eux que nous avons fait poser, à côté d'un de ses chefs, le grand roi de tous les Brames, Domingo, portant au côté deux énormes glands formés d'une queue de cheval, insigne de l'autorité suprême. Ils sont au pied d'une de ces constructions bizarres en terre, œuvre des petits vers blancs, appelés termites. La campagne et les forêts sont remplies de ces termitières dont quelques-unes ont la forme gracieuse et élancée de chochetons d'une cathédrale gothique.

Parmi tous ces peuples on trouve des superstitions du plus haut comique. Si vous allez à la chasse, ils vous empêchent de tuer les ibis, parce qu'ils prétendent que chasseurs et spectateurs contractent illico un rhume fort dangereux. D'autres vous font les mêmes cérémonies pour les caïmans, les biches, les panthères... sous prétexte qu'ils ont avec ces animaux des liens de parenté. Si on veut les photographier, presque tous refusent énergiquement, parce que cela fait tomber les ongles et les oreilles. Il fallait voir devant mon appareil braqué les femmes épouvantées s'enfuir à toutes jambes, se poussant, se bousculant, se dissimulant les unes derrière les autres, cachant têtes et mains dans leurs pagnes, leurs calebasses ou leurs paniers. Cela donnait lieu à des scènes indescriptibles d'épouvante d'un côté, de fous rires de l'autre. De plus, un Européen a eu, il y a deux ans, la malencontreuse idée de leur montrer ce qui se passe dans une chambre noire, où l'on sait que les images sont renversées. Aussitôt le bruit s'est répandu parmi les moricauds que cette machine-là vous mettait la tête en bas, et les femmes, goûtant peu ce genre d'exercice qui, pensent-elles, retourne leur costume simple et léger, et leur fait faire malgré elle, *coram populo*, un poirier qui manque de décence, ont en abomination cet art tout pacifique.

A côté de ces humeurs craintives, on trouve parmi les noirs une confiance audacieuse dans ce qu'ils nomment « Grigris ». Croiriez-vous qu'un petit sachet de cuir, à l'intérieur duquel est cousu un verset du Coran et qu'on suspend autour du cou, suffit à vous procurer tous les bonheurs et à écarter tous les maux? C'est comme cela cependant. Avec le Grigri on ne peut être ni blessé ni tué. Quand je leur proposai de décharger sur eux une volée de balles de mon Winchester, ils allaient immédiatement se planter à 50 mètres avec un air épique de défi et de suffisance imbécile.

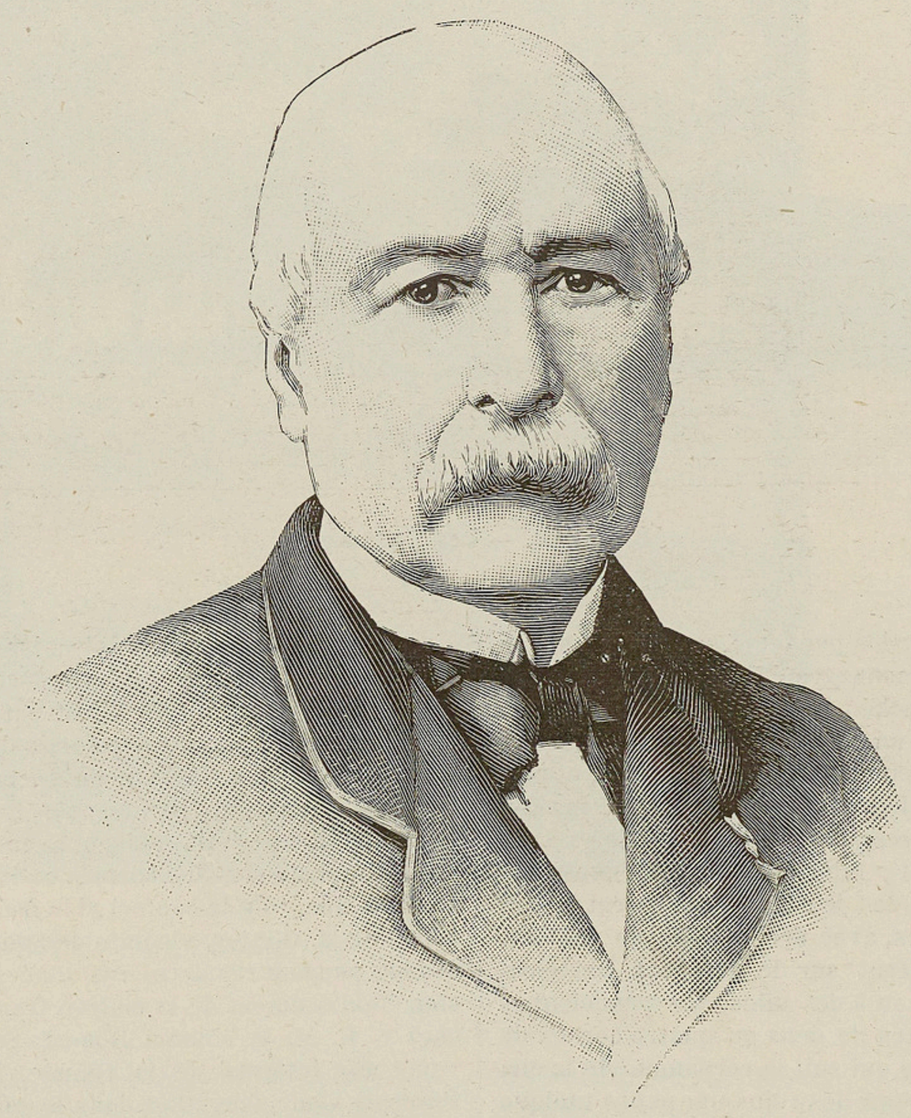
* * *

Nous compléterons bientôt ces détails dans un travail complet sur la Guinée. Ces quelques lignes, dans lesquelles nous n'avons en somme rien dit de la colonie portugaise, des richesses de son sol, des peuples de l'intérieur, etc., n'ont d'autre but que de tracer un cadre aux scènes représentées par les gravures. Elles permettront au lecteur, tranquillement assis dans son fauteuil, de faire un petit tour dans des villes européennes bâties au pays des noirs, et lui enverront, je l'espère, un chaud rayon de leur soleil, pendant qu'il grelotte au coin du feu, l'hiver.

Raoul de Rocheblanche.

M. LOCKROY PÈRE

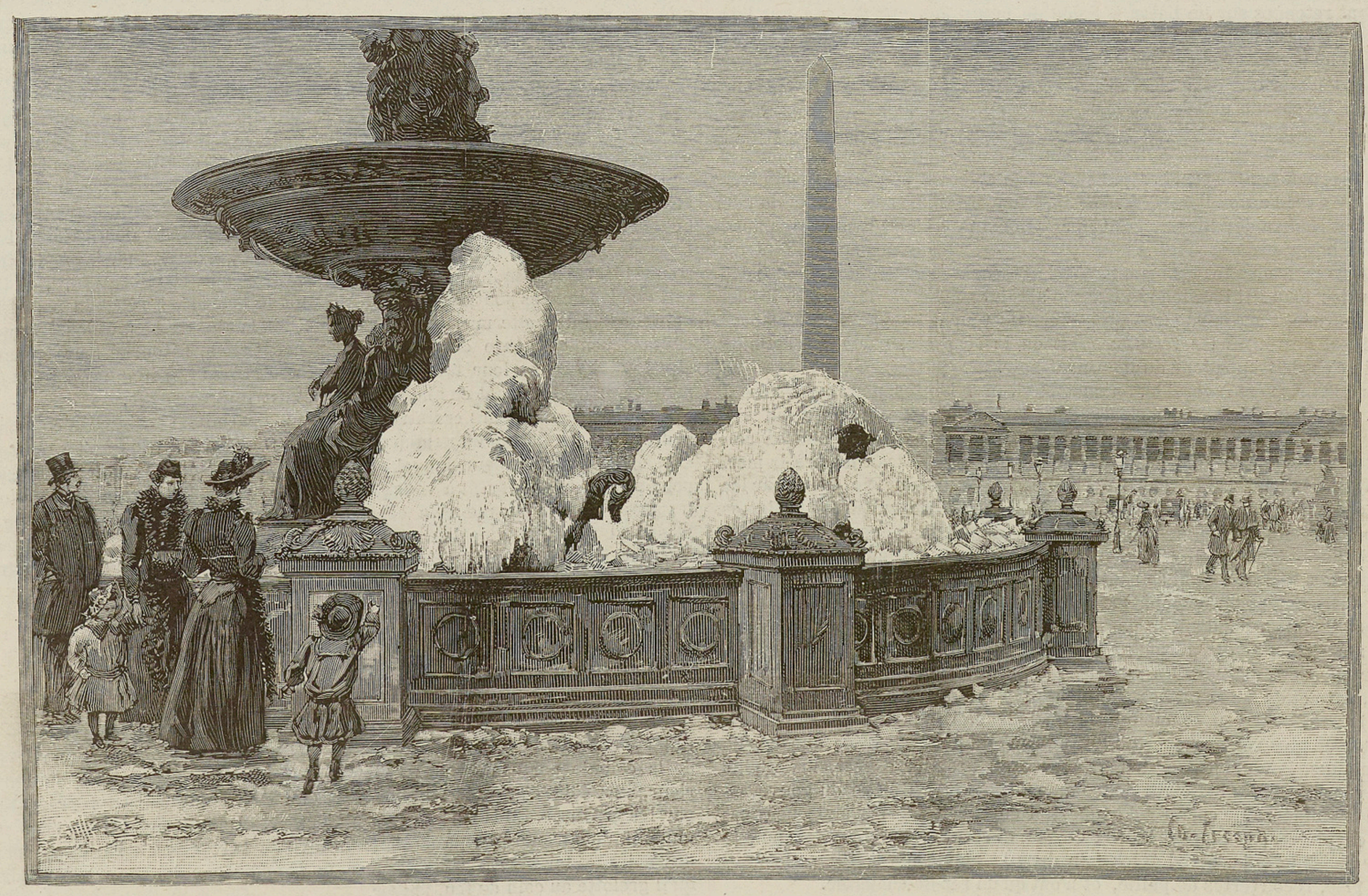
Une physionomie essentiellement parisienne vient de disparaître : M. Philippe Simon, dit Lockroy, est mort à l'âge de quatre-vingt-huit ans. Son père était le commandant Simon, qui fut chevalier de l'empire; son fils, M. Edouard Lockroy, est député de Paris et a été deux fois ministre. Philippe Simon eut une carrière longue et variée, pleine d'œuvres, toujours guidée par une activité saine et de bonne humeur. Après avoir fait de très complètes études littéraires, il passa ses examens de droit, mais abandonna bientôt le barreau : pris de la passion du théâtre, à laquelle tant de jeunes gens paient le tribut, il s'engagea comme acteur et débuta à l'Odéon, en 1827, dans les *Vêpres Siciliennes* de Casimir Delavigne. De l'Odéon, il passa à la Comédie-Française où le répertoire romantique de Victor Hugo et d'Alexandre Dumas père trouvait en lui un interprète d'autant plus intelligent et fidèle qu'une vive amitié l'unissait à ces deux illustres écrivains. Philippe Simon ne tarda pas, d'ailleurs, à devenir leur confrère; il cessa, en effet, en 1840 de jouer les pièces des autres pour en composer de son crû. C'était le temps des vaudevilles aimables, faciles, et des opéras-comiques qui n'étaient autre chose que le vaudeville agrémenté de musique. Philippe Simon-Lockroy avait la gaieté franche — la gaieté française — qui est nécessaire au genre ; il devait réussir et il réussit. D'abord, avec des collaborateurs comme Scribe, Anicet-Bourgeois, Arnould, puis tout seul, il fit applaudir un grand nombre de pièces dont plusieurs ont eu les honneurs des reprises; il écrivait aussi des livrets d'opéras-comiques dont plusieurs sont devenus très populaires; citons, dans l'ensemble du répertoire, le *Maître d'Ecole*, *Bonsoir*, *Monsieur Pantalon*, les *Trois Epiciers*, les *Chevaliers du guet* (qu'on jouait l'autre jour aux matinées classiques du Vaudeville), *Ondine*, la *Fée Carabosse*, les *Dragons de Villars*, etc...



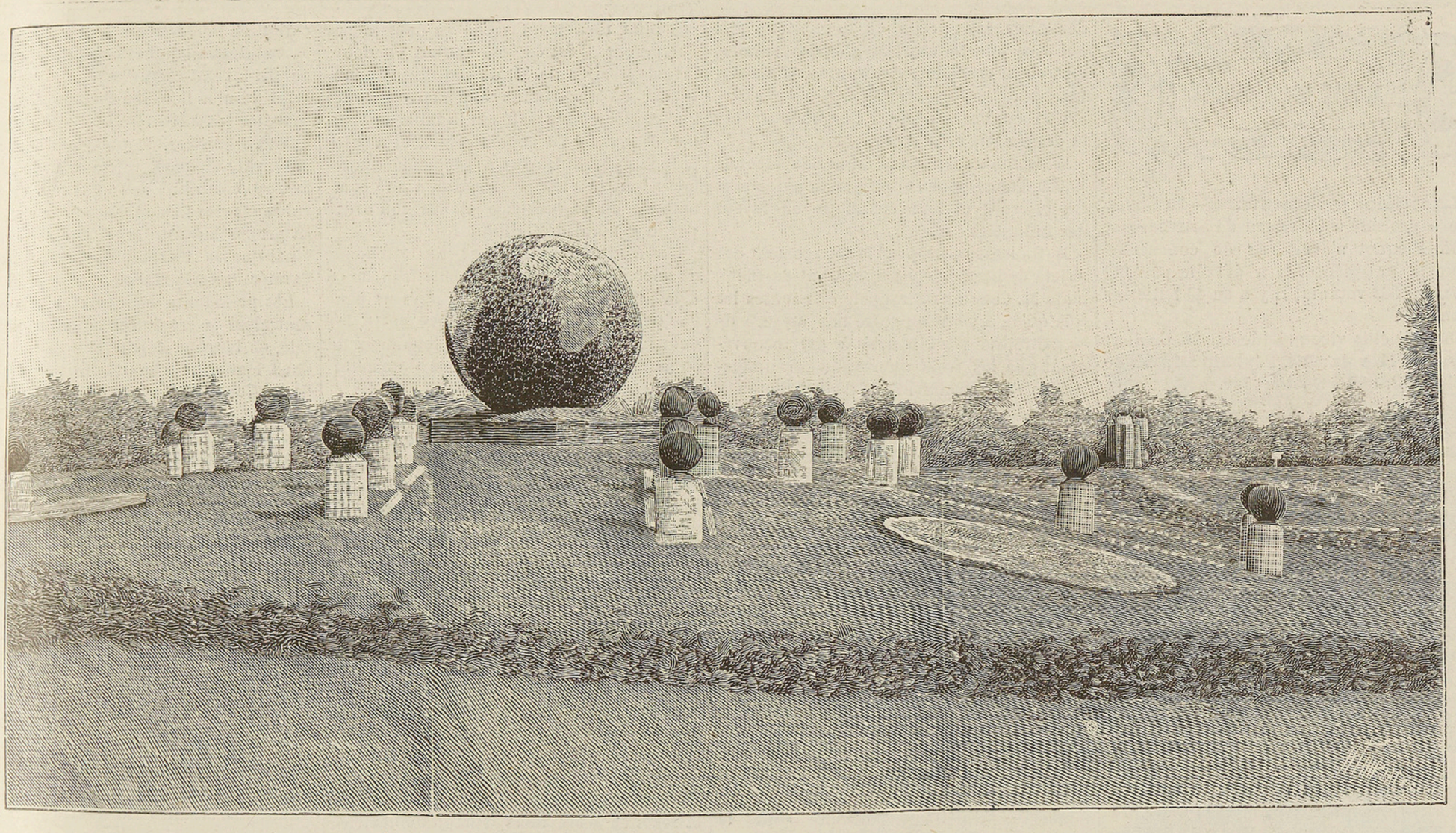
M. PHILIPPE LOCKROY

D'après une photographie de M. Nadar.

Le théâtre de la Comédie-Française qui avait pris M. Philippe Simon-Lockroy acteur et auteur, l'eut comme administrateur après 1848, sur la nomination de Ledru-Rollin, ministre de l'intérieur du gouvernement provisoire. Il ne garda pas longtemps ces fonctions : d'ailleurs, les convictions républicaines de M. Simon-Lockroy ne pouvaient le laisser longtemps en bonne grâce, au moment où la réaction commençait. Engagé comme volontaire, en 1870, à l'âge de soixante-sept ans, dans le bataillon même que commandait son fils, M. Simon-Lockroy prit part à la bataille de Champigny où il reçut à la jambe une balle qui lui fit une assez sérieuse blessure, nécessitant un repos de six mois. Dans ces dernières années, M. Philippe Simon-Lockroy, justement heureux et reposé après une carrière si pleine et si honorable, fier surtout des succès politiques de son fils, se laissait vieillir, souriant et aimable, et, comme Candide, cultivait son jardin. Ce jardin avait, d'ailleurs, cette particularité rare que M. Simon-Lockroy l'avait créé sur son balcon de la rue Washington : il y poussait des fleurs et même des fruits, qui étaient régulièrement primés aux concours horticoles; ces petits triomphes remplissaient d'aise ce vieux Parisien spirituel et de bonne humeur, dont la fin a vraiment été, selon l'expression du poète, « le soir d'un beau jour ».



L'HIVER DE 1891. — Aspect d'une des fontaines de la place de la Concorde.



Les jardins brodés de Chicago : la Mappemonde.

LES JARDINS BRODÉS DE CHICAGO

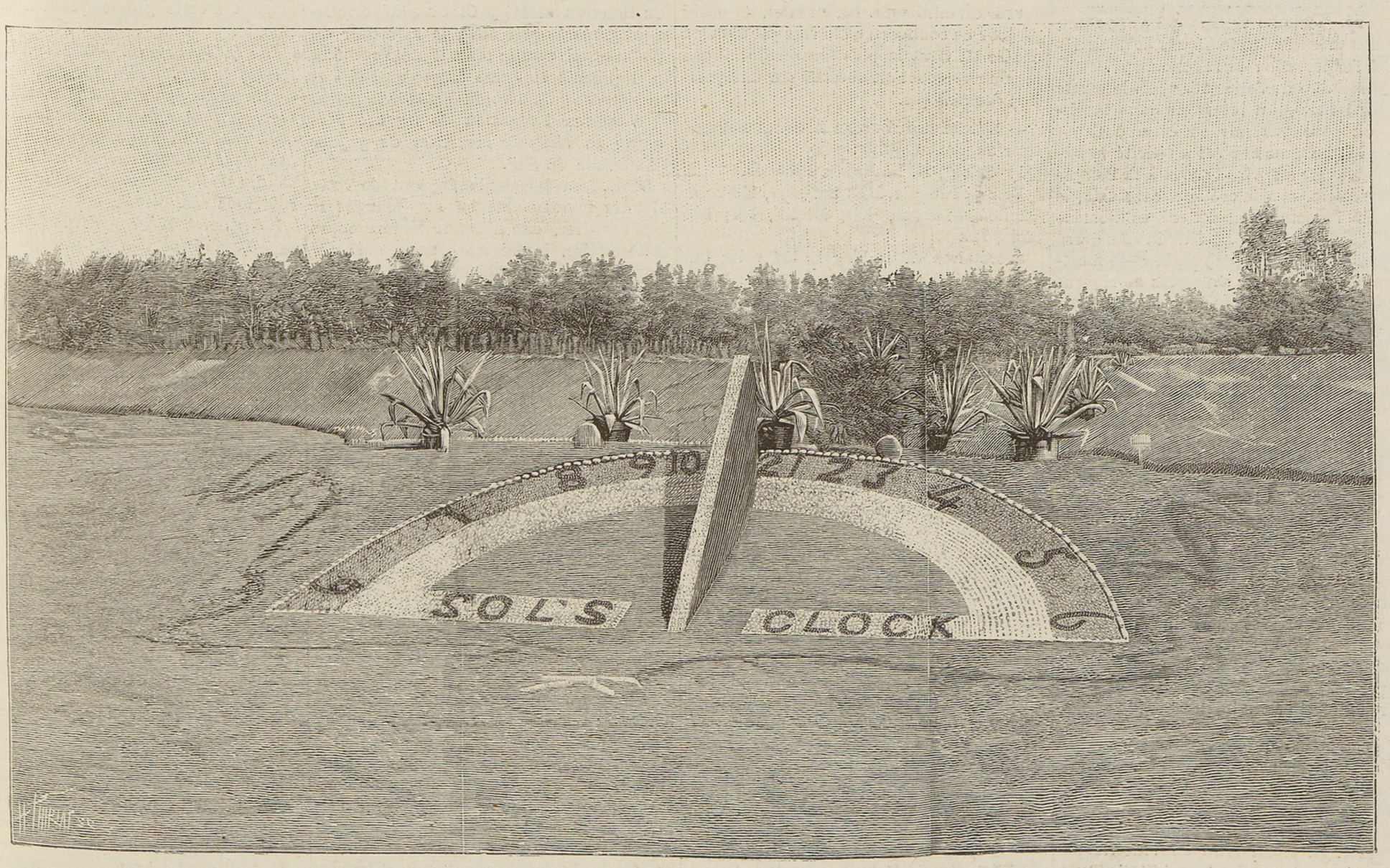
Les Américains ont adopté depuis quelque temps pour leurs jardins publics un mode de décoration qui n'est pas sans originalité, bien qu'il ne soit au demeurant que l'amplification en quelque sorte de ce que l'on fait couramment chez nous.

On sait, en effet, qu'au moyen de plantes au feuillage diversement coloré, plantées à côté les unes des autres, nos horticulteurs obtiennent des effets de tapis très curieux.

On dessine, de cette façon, sur le fond vert d'une prairie, des étoiles, des massifs, on simule des animaux, des signatures d'homme célèbre, et l'on peut écrire des distiques entiers.

Il est inutile d'insister sur ces fantaisies que tout le monde connaît

Les Américains ont appelé cela les jardins brodés, et, sous ce rapport, les parcs de Chicago renferment les chefs-d'œuvre du genre. Nous en donnons ici deux échantillons dont l'un représente le *Cadran solaire*, l'autre, la *Boule du Monde*. Ils sont constitués simplement par une carcasse métallique de fer, dessinant l'objet que l'on veut représenter, charpente qui est solidement encastrée dans le sol ou dans un socle si l'objet, comme la boule du monde, par exemple, doit tenir en l'air ou faire relief sur le sol. Dans les intervalles calculés de cette charpente sont alignés et intercalés des pots de fleurs contenant des plantes grasses de diverses couleurs. C'est d'un effet très original.



CHICAGO. — Les jardins brodés : le Cadran solaire.

HISTOIRE DE LA SEMAINE

La semaine parlementaire. — La Chambre a procédé à l'élection de son bureau.

M. Floquet n'avait pas de concurrent pour la présidence. Il a été élu par 282 voix sur 333 votants; il y a eu 43 bulletins blancs.

Ont été élus vice-présidents : M. Casimir Périer, 244 voix; M. Peytral, 234; M. de Mahy, 233, et M. Spuller, 148.

Les secrétaires sont : MM. Lavertujon, Pichon, Philipon, Rabier, Boissy-d'Anglas, Jumel, de Montalembert et d'Espeuilles. Ces deux derniers secrétaires, qui représentent la droite dans le bureau, remplacent MM. de Kergorlay et Amédée Dufaure, qui n'étaient plus candidats.

Ont été nommés questeurs : MM. Royer, Bizarelli et Guillaumou.

Suivant une habitude à peu près constante, la session a commencé par un certain nombre d'interpellations. D'abord celle de M. Ernest Roche sur l'emploi des fonds provenant du pari mutuel. Le ministre de l'intérieur a répondu en déposant sur le bureau de la Chambre une proposition de loi sur cette question, et en demandant l'ajournement de la discussion à un mois. Cet ajournement est voté par la Chambre.

Une interpellation de M. Le Veillé sur le cumul exercé par le procureur de la République à Limoges, lequel donne à l'école primaire supérieure de cette ville des leçons de législation usuelle, aboutit à l'ordre du jour pur et simple, voté par la Chambre sur la demande du ministre de la justice, par 319 voix contre 80.

L'interpellation de M. Francis Laur, « sur les mesures que le ministre des finances compte prendre pour empêcher le drainage de l'or sur les marchés étrangers », a donné lieu à un débat plus animé.

La thèse de M. Laur était que le gouvernement, bien loin de consentir, comme il l'a fait récemment, à un prêt de 75 millions à la Banque d'Angleterre par la Banque de France, devait, au contraire, imiter les gouvernements voisins qui s'opposent, par des mesures économiques et financières, à l'exportation de l'or monnayé.

Un membre de l'opposition, M. le comte de Lanjuinais, est intervenu dans la discussion pour soutenir en cette circonstance le gouvernement. Il a félicité le ministre d'avoir autorisé le prêt à la Banque d'Angleterre, et déclaré que, sans cela, le taux de l'escompte aurait été subitement élevé en France au détriment du commerce national, par contre-coup de la crise financière qui aurait sévi avec plus de rigueur encore dans le pays voisin.

M. Rouvier a pris ensuite la parole pour justifier la conduite du gouvernement et la Chambre lui a donné gain de cause en repoussant par 428 voix contre 29 l'ordre du jour de blâme déposé par M. Francis Laur.

M. Dumay a interpellé le ministre de la justice à propos de la fermeture d'une usine à Revin, de l'expulsion d'un certain nombre d'ouvriers belges pour faits de grèves et de l'attitude prise en cette circonstance par le patron de l'usine en question, M. Martin, sujet belge lui aussi, attitude que M. Dumay a déclaré provocatrice à l'égard des ouvriers en même temps que contraire à la loi. Sur la proposition de M. Calvinhac, l'examen des faits signalés par M. Dumay a été renvoyé par 250 voix contre 140 au ministre de la justice.

Une question qui ne pouvait manquer d'arriver en discussion devant la Chambre est celle qui concerne les misères sans nombre et sans nom produites par la longue période de froid que nous venons de traverser. M. le ministre de l'intérieur a présenté une demande de crédit de deux millions destiné à secourir les malheureux des villes, sans préjudice du crédit spécial qui sera affecté aux populations rurales, tout aussi cruellement atteintes, sinon davantage.

La Chambre a déclaré l'urgence et voté la discussion immédiate.

M. Dumay a demandé un prélèvement de 50,000 francs pour l'appropriation des postes-casernes et leur chauffage en faveur des indigents.

M. Gauthier a proposé le dégagement des objets de literie déposés au Mont-de-Piété, mais M. Constans a rappelé que toutes les fois qu'on a voulu prendre une mesure de ce genre, on s'est heurté à cet inconvénient que les trois quarts des reconnaissances étaient aux mains de spéculateurs, en sorte qu'au lieu de secourir des indigents, on favorisait des usuriers. Le ministre a ajouté que l'administration avait tous les éléments nécessaires pour faire équitablement et rapidement la répartition des secours. Le projet de loi a été voté à l'unanimité de 532 votants.

A la séance de lundi dernier est venue l'interpellation de M. Bourgeois (du Jura) relativement à la dénonciation des traités de commerce. C'était de beaucoup la plus importante, car elle était en quelque sorte le prélude de la discussion qui doit s'engager cette année sur l'ensemble de notre régime économique. Protectionniste à outrance, M. Bourgeois demandait la dénonciation de tous les traités de commerce indistinctement. M. Ribot, qui lui a répondu, a formellement déclaré « que la France ne devait pas s'isoler dans le monde et s'entourer de barrières, qu'elle entendait seulement réviser et élever ses tarifs dans la mesure de ce qui est juste et utile à ses intérêts ». Le ministre a été applaudi sur tous les bancs de la Chambre. La doctrine, qui tient le juste milieu entre le protectionnisme exagéré et la liberté absolue, a été approuvée à gauche comme à droite, car on a vu, chose rare, un député monarchiste, M. Paul de Cassagnac, et un député boulangiste, M. Déroulède, monter à la tribune pour s'associer à la politique économique du gouvernement. Enfin, M. Méline étant venu à son tour lui donner son appui, on pouvait s'attendre à un vote à peu près unanime en faveur du ministère. Et, en effet, un ordre du jour de confiance a été voté par 458 voix contre 11. C'est la plus forte majorité que le gouvernement ait obtenue sur une question économique.

— L'élection du bureau du Sénat a donné les résultats suivants :

Président, M. Le Royer, 168 voix.

Vice-présidents, MM. Bardoux, 158 voix; Challemel-Lacour, 153; Merlin, 146; Demole, 143.

Secrétaires, MM. Hugot, 158 voix; Cabanes, 156; Franck Chauveau, 155; Dusolier, 154; marquis de Carné, 148; Morellet, 140.

Questeurs, MM. l'amiral Peyron, 156 voix; Guyot, 154; Cazot, 143.

La charge de Sedan : M. de Beauffremont et M. de Galliffet. — A-t-il émis un paradoxe, celui qui a prétendu que seuls les romans sont vrais et que l'histoire est fausse d'un bout à l'autre? C'est une question qu'on peut se poser quand on voit quelle peine on éprouve à établir l'authenticité d'un fait contemporain, alors qu'on peut compter sur l'absolue sincérité des témoins.

Toute la semaine a été remplie par les polémiques des journaux sur ce point d'histoire : Qui a commandé la charge de Sedan? Le prince de Bauffremont, qui était à ce moment le plus ancien colonel, en revendique l'honneur, mais le marquis de Galliffet soutient de son côté que, nommé général de brigade à la date du 30 août, lui seul avait le droit de commander cette fameuse charge, qui fut une gloire au milieu de nos ruines. La question est de savoir si le décret qu'invoque le marquis de Galliffet, et qui existe en effet dans les archives de la guerre à la date du 30 août, a été bien réellement signé ce jour-là par l'empereur. C'est ce que mettent en doute les adversaires de M. de Galliffet. Le maréchal de Mac-Mahon a déclaré en effet que ce décret est resté sur la table de l'empereur, qui ne l'a jamais signé, et d'autre part le général Ducrot a proclamé hautement que la charge fameuse a été commandée en sa présence et sur son ordre par le général de Galliffet.

Comment se prononcer? En attendant qu'une communication officielle tranche ce débat une fois pour toutes, le pays ne peut que partager sa reconnaissance entre les deux héros qui méritaient tous deux de commander ces « braves gens » qu'admiraient nos ennemis.

La fuite de Padlewski. — Nous avons eu quelque raison, quand nous avons analysé l'étonnant récit de M. de Labruyère sur l'évasion de Padlewski, de nous borner à résumer ce récit, en laissant à la justice le soin de se reconnaître dans cet imbroglio et de décider quel pouvait être le texte de loi applicable à ce délit d'un nouveau genre, si audacieusement raconté.

La justice semble avoir été aussi embarrassée que nous. En effet, poursuivi devant le tribunal correctionnel, M. de Labruyère a été condamné à treize mois de prison. M. Grégoire et Mme Duc-Quercy, qui ont également coopéré à l'évasion, ont été condamnés, le premier à quatre mois, la seconde à six mois d'emprisonnement.

Mais M. de Labruyère a interjeté appel, et devant la Cour les choses ont changé d'aspect. Les magistrats n'ont plus été aussi convaincus que l'individu conduit au-delà de la frontière sous le nom de Wolf fût réellement Padlewski, et ils ont purement et simplement acquitté le prévenu.

Cet arrêt rendait impossible l'incarcération de M. Grégoire et de Mme Duc-Quercy, qui ont été mis en liberté provisoire, en attendant, soit une revision du procès provoquée par le ministère public, soit une mesure gracieuse du président de la République.

Mais où est Padlewski? un instant on a cru le tenir pour tout de bon, en Espagne. Un individu arrêté à Olot a catégoriquement déclaré qu'il était le meurtrier du général Seliverstof; mais il a été reconnu qu'il prenait là « une fausse qualité » et on suppose qu'il a voulu dépister la police et détourner l'attention de façon à permettre au véritable meurtrier de gagner l'Amérique du Sud.

Saura-t-on jamais le fin mot de cette histoire invraisemblablement étrange? Il faut l'espérer, car il serait dommage que cette affaire, intéressante comme un roman, n'eût pas le dénouement qui termine tout roman qui se respecte.

Les événements du Chili. — Depuis trente ans le Chili, faisant exception au milieu des nations latines du Nouveau-Monde, échappait au fléau des révolutions et des pronunciamientos, et cette sagesse lui avait assuré une prospérité que les républiques voisines pouvaient lui envier. Malheureusement cette situation privilégiée vient de prendre fin. Des événements, que l'on peut juger très graves malgré les réticences du télégraphe, se sont produits, et on ne sait où s'arrêtera ce mouvement qui a séparé, du premier coup, l'armée et la marine, les troupes de terre étant restées fidèles au gouvernement et les forces navales s'étant mises en partie au service des révoltés.

Depuis quelque temps déjà l'agitation existait dans les esprits, sinon dans la rue. Le pouvoir exécutif et le pouvoir législatif étaient en état de lutte constant. Dans les deux chambres, l'opposition contre le président Balmaceda comptait une majorité sérieuse et elle avait réussi à faire voter deux lois : l'une sur la réforme électorale, l'autre donnant aux chambres le droit de se réunir sur la simple convocation de leur bureau. Le Président refusa sa ratification à ces deux lois. De là le conflit à l'état aigu.

En dernier lieu, les chambres ont refusé de voter le budget.

Au 1er janvier, le président adressa un manifeste au pays, rejetant sur le congrès la responsabilité des embarras créés par l'absence des lois de finances et réglant de sa propre autorité les dépenses de l'Etat, ainsi que la fixation des contingents de l'armée et de la marine.

Les présidents des deux chambres prirent alors la résolution de quitter la capitale, en lançant à leur tour un manifeste dans lequel ils dénonçaient les violations de la Constitution commises par M. Balmaceda, et ils se réfugiaient à bord d'un navire de la flotte.

Aux dernières nouvelles, le mouvement insurrectionnel prenait de l'extension.

Amérique du Nord. — *La mer de Behring.* — Le conflit pendant entre l'Angleterre et les Etats-Unis, au sujet des pêcheries de la mer de Behring, entre dans une phase nouvelle. L'affaire a été portée par les représentants du Dominion, d'accord avec l'Angleterre, devant la Cour suprême des Etats-Unis, à laquelle les intéressés demandent d'annuler la saisie du bâtiment de pêche, *W. P. Hayward*, opérée, en 1887, par les agents du gouvernement de Washington. L'Attorney général, n'ayant pas reçu d'instruction, a demandé une remise de quinze jours pour formuler ses conclusions.

On ne peut prévoir ce que décidera la Cour suprême, mais si elle ne prononce pas un déclinatoire d'incompétence, la diplomatie se trouvera dessaisie de la question.

On sait quel est le rôle de la Cour suprême aux Etats-Unis. Gardienne du pacte constitutionnel, elle se meut dans une sphère supérieure, non seulement à celle des Etats particuliers, mais même à celle du gouvernement fédéral. Elle a le droit — qu'elle a déjà exercé — d'annuler les lois contraires à la lettre, ou même à l'esprit de la Constitution. Il sera curieux de voir la solution que ce tribunal, qui n'a pas d'analogue dans le monde entier, apportera à cette grosse question internationale.

Les Indiens sioux. — Comme il était facile de le prévoir, les Indiens, cernés de toutes parts, épuisés par le manque de vivres, en sont réduits à faire leur soumission. Toutefois, plusieurs villes limitrophes des réserves sont encore visitées par des bandes de Peaux-Rouges, et l'on craint des collisions sanglantes.

Le général Miles a eu une conférence avec Eagle Pipe, l'un des principaux chefs indiens, afin d'établir les bases d'un arrangement mettant un terme au conflit. Toutefois l'insurrection, mal éteinte, reste menaçante sur différents poins.

Nécrologie. — Le compositeur Léo Delibes.

M. Godart, conseiller à la Cour d'appel de Paris.

M. Coquille, rédacteur au journal l'*Univers* depuis 1845.

Mme Benoit Fould.

M. George Bancroft, célèbre historien et homme politique américain.

M. Alonzo Martinez, président de la Chambre des députés en Espagne.

M. Macé de Lépinay, doyen honoraire de la faculté des lettres de Grenoble.

Le sculpteur Aimé Millet.

M. Emile Barlatier, directeur du *Sémaphore*, de Marseille.

M. Carle, rédacteur du même journal.

M. Laisné, architecte, membre de la Commission des monuments historiques.

M. François Thiery, grand négociant français établi à Bruxelles, qui montra un dévouement sans bornes en faveur de nos soldats réfugiés en Belgique en 1870.

M. Philippe Lockroy, auteur dramatique, père de l'ancien ministre.

LES THÉATRES

THÉATRE-FRANÇAIS, ODÉON. — L'anniversaire de Molière.

Le Théâtre-Français et l'Odéon ont fêté l'un et l'autre, le 15 janvier, avec le *Tartuffe*, l'anniversaire de Molière. Voilà un chef-d'œuvre, le public s'entendrait à merveille, si les critiques et les conférenciers n'avaient pas la prétention de le lui démontrer. Mais, par le temps qui court, où une série de beaux esprits et d'érudits accaparent Molière pour le professer, chacun d'eux à son système à son sujet et sa théorie: chacun a son idée à propos de telle pièce ou de telle autre. Ce n'est pas toujours celle de Molière, et l'auteur et le commentateur sont quelquefois en complète contradiction, ce qui ne laisse pas d'étonner un tant soit peu le public.

J'assistais il y a quelques mois à une conférence d'un homme d'esprit sur le *Tartuffe*. La conférence précédait comme toujours la comédie. Pendant plus d'une heure, nous écoutâmes avec le plus grand intérêt cette causerie charmante, facile, improvisée pour être imprimée plus tard, pleine d'aperçus les plus ingénieux, et explicative du génie de Molière, l'homme et l'œuvre à la fois, avec une abondance de procédés de critique et de psychologie merveilleuse. On joua la pièce ensuite. La salle étonnée ne s'y retrouvait plus. Le texte détruisait le commentaire, mais là, de fond en comble.

Faut-il s'en étonner? Le génie de Molière n'a pas tant de complications, tant d'habiletés, et est tout entier dans sa simplicité même, et je ne sache pas d'œuvre plus claire que ce merveilleux *Tartuffe*. Notez qu'en dehors de la comédie qui suffit à s'expliquer elle-même en ses cinq actes incomparables, nous possédons sur l'*Imposteur* une lettre qui pourrait bien être de Molière lui-même et qui est un compte-rendu de sa répétition générale, compte-rendu très fidèle puisqu'il parle de quelques scènes supprimées à la première représentation. Le feuilleton est fait de main de maître; c'est un décalque exact de la comédie. Donc sur le Tartuffe, pas un doute, pas un point d'interrogation; même dans les plus petits détails. Les caractères sont d'une franchise absolue, les personnages se dessinent par des lignes nettement arrêtées; c'était affaire au temps de déranger tout cela et de donner par endroits une autre version que celle du poète.

Tartuffe, selon l'indication de Molière lui-même, paraît sous l'ajustement d'un homme du monde, avec le petit chapeau, les grands cheveux, le grand collet, l'épée et les dentelles sur tout l'habit. Nous le voulons maintenant sous l'accoutrement d'un homme d'église. Je regrette, pour ma part, que M. Got ait donné en cela dans les travers du temps. Je l'écoutais, l'autre soir, dans ce terrible rôle. Il est impossible de pousser plus loin l'art de la comédie. Si j'avais un conseil à donner à un jeune comédien à ses débuts, je lui dirais: « Allez voir ce maître des maîtres; pas un mot, pas un regard, pas un geste qui n'ait son accent, sa vérité, sa puissance. C'est la perfection même; jamais il ne vous sera donné de retrouver un ensemble aussi complet. Mais pourquoi M. Got a-t-il diminué l'importance de ce personnage en le réduisant au rôle d'un amoureux de sacristie? Oui, certes, Tartuffe convoite la femme d'Orgon, mais il veut sa fille aussi, mais il veut la fortune de cet imbécile. C'est un fier gueux que ce Tartuffe! et c'est vraiment lui faire du tort que de s'arrêter à la bagatelle de ses désirs effrontés et de ne pas lui donner tous ses vices.

Mon avis est donc que M. Got a fait erreur sur ce *Tartuffe*, qui en a trompé bien d'autres du reste, Boileau un des premiers; oui, Boileau, l'ami de Molière. Jugez, dès lors, si on est pardonné de s'égarer à ce sujet.

Il existe à la Bibliothèque un manuscrit de la main de Brossette. Ce sont des notes; elles ont été publiées il y a une trentaine d'années, à la suite de la correspondance de Brossette avec Boileau; elles sont peu connues, et pourtant elles sont des plus curieuses. Brossette, avocat au parlement de Lyon, avait une grande admiration pour Boileau; il était jeune et il rendait souvent visite au poète déjà vieux, qui le recevait dans sa maison d'Auteuil, et lui parlait du grand siècle et de ses amis, de Racine et de Molière surtout, pour lequel il avait une admiration toute particulière. Il le plaçait au-dessus de Racine et de Corneille, mais il le critiquait pour l'irrégularité des dénouements de la plupart de ses pièces.

Ce dénouement du *Tartuffe* lui paraissait particulièrement mauvais. Il l'avait dit à Molière, en lui en proposant un meilleur et de sa façon à lui. C'était bien simple. Plus de cassette et de papiers d'état compromettants, plus d'exempt armé de l'autorité du roi et conduisant Tartuffe en prison: après la découverte de l'imposture du Tartuffe, la famille d'Orgon, siégeant en cour de justice, délibérait sur ce qu'il y avait à faire souffrir à ce coquin. Chacun, jusqu'à Dorine, disait son mot; le frère d'Orgon opinait qu'il fallait mépriser la conduite d'un tel homme: on devait le chasser en ajoutant « une série de coups de bâton donnés méthodiquement: Mme Pernelle qui survenait alors aurait fait le diable à quatre pour soutenir l'homme et la vertu de son cher Tartuffe. La scène aurait été belle; on aurait pu lui faire dire bien des choses sur lesquelles le parterre aurait éclaté de rire: Mme Pernelle aurait querellé le parterre et se serait retirée en grondant, ce qui aurait agréablement fini la comédie, au lieu que, de la manière qu'elle est disposée, elle laisse le spectateur dans le tragique. »

Justement dans le tragique. C'était le but que visait le poète. Le *Tartuffe* est et veut être un drame. Molière écouta Boileau dans ses observations et laissa les choses telles qu'elles étaient, avec le superbe, le terrible cinquième acte, le plus beau à coup sûr de tout son œuvre.

M. SAVIGNY.

ANNONCES

Les annonces sont reçues chez MM. AUDBOURG et Cie, *fermiers exclusifs de la publicité de* L'ILLUSTRATION, *10, place de la Bourse.*

Tarif des insertions, 5 francs la ligne.

JEUNES MÈRES. — *BÉBÉ* est surtout exposé à contracter les *bronchites*, la *rougeole*, la *scarlatine*, la *petite vérole*, le *croup*, etc., lorsqu'il souffre des dents. C'est donc pour vous un devoir de *prévenir ces souffrances* par l'emploi du *Sirop du Dr DELABARRE*, 3 fr. 50 le flac. Dr Fumouze, 78, faubourg Saint-Denis, Paris.

MAISON r. Bellefond, 30 et 32. Ce 919 m. Fac. 34 m. R. br. 24,731 f. M. à p. 300,000 f. A adj. s. 1 ench. ch. not. de Paris, le 3 février 1891. S'ad. à Me MEUNIÉ, not., 17, r. du Cherche-Midi

Etude de Me SÉNART, avoué à Paris, rue Le Peletier, 18.
VENTE au Palais de justice, à Paris, le mercredi 4 février 1891.
1° D'UNE MAISON sise à PARIS
bd Haussmann, 167. Cont. 170 m. 32 environ.
Produit brut environ, 14,200 fr.
Mise à prix : 125,000 francs.
2° D'UNE MAISON de campagne sise à Maisons-Laffitte (Seine-et-Oise), av. d'Albine, 4. Ce 6,102 m. env.
Mise à prix : 20,000 francs.
S'ad. à Mes Sénart, Mercier et Rouy, avoués à Paris, Plocque et Rey, notaires à Paris.

MAISON à Paris, 8, impasse de l'Orillon. Ce 130 m. R. b. 12,570 f. M. à p. 130,000 f. A adj. s. 1 ench. ch. not. de Paris, le 3 février 1891. S'ad. à Me DELAFON, not., bd de Strasbourg, 6.

Grand terrain AVe KLÉBER, 88 et 97, rue Lauriston.
Cont. 6,739 m. 34. M. à p. (100 f. le m.) 673,934 fr.
2 lots de terrains RUE HAMELIN 15 et 16. Cont. de 1,660 m. et 530 m. (50 f. le m.). M. à pr. 83,021 f. et 26,505 f. A adj. s. 1 ench. ch. des notaires de Paris, le 3 février 1891. S'adr. à Me MASSION, not., 58, bd Haussmann.

MAISON à Paris, r. de Vaugirard, 265. Cont. 440 m. Rev. 4,930 f. M. à p. 50,000 f. A adj. s. 1 ench. ch. des not. de Paris, le 3 février 1891. S'ad. à Me DE GERVAL, notaire, 30, rue Beuret.

Etude de Me LAISNEY, avoué à Paris, rue Godot-de-Mauroi, 36.
VENTE au Palais de Justice à Paris, le 5 février 1891, en deux lots :
1° DOMAINE DE BRIANTE
arrondissement d'Alençon (Orne). Comprenant maison d'habitation, château, moulin.
Contenance : 236 hectares 41 ares.
Mise à prix : 150,000 francs.
2° MATÉRIEL DE DISTILLERIE
et magasin à alcool de Briante.
Mise à prix : 2,000 francs.
Prêt du Crédit foncier, 400,000 fr.
S'adresser à Mes Laisney de Biéville, Fouquet, avoués à Paris.

PROPriété r. de Penthièvre, 34. Cont. 1,406 m. R. b. 47.170 f. M. à p. 500,000 f. Prêt du Créd. fonc. 360,000 f. A adj. s. 1 enc. ch. not. Paris, 3 févr. 91. S'ad. à Me LABITTE, notaire, 85, bd Malesherbes.

MAISON à Levallois-Perret, r. Chevallier, 61. Ce 612 m. Rev. 5,250 fr. M. à p. 50,000 f. A adj. ét. BRAULT, not. à Neuilly, le 5 février 91.

GOUVERNEMENT IMPÉRIAL DE RUSSIE

CONVERSION ET REMBOURSEMENT

De l'Emprunt consolidé 4 1/2 °/o de 1875

Au moyen d'un Emprunt consolidé 4 0/0 or de 320 millions de francs

AFFRANCHI A TOUT JAMAIS DE TOUT IMPÔT RUSSE

En vertu d'un Oukase Impérial, les titres de l'**Emprunt 4 1/2 °/o 1875** sont appelés au **remboursement** pour le 1er mai et cesseront de porter intérêt à partir de cette date.

En même temps S. M. l'Empereur a autorisé l'émission d'un Emprunt consolidé **4 °/o** or de 320 millions de francs, exclusivement affecté jusqu'à due concurrence à la **conversion** et au remboursement de l'Emprunt **4 1/2 °/o** 1875, le surplus dudit Emprunt devant être remboursé en **espèces.**

Les demandes de conversion seront reçues à Paris
Chez **MM. de ROTHSCHILD Frères**
21, rue Laffitte
Jusqu'au **29 JANVIER 1891** aux conditions suivantes :

Contre L. st. **100** ou Fr. **2,520** de capital nominal au pair, plus 3 mois d'intérêts, du 1er octobre 1890 au 1er janvier 1891, soit **2,548 Fr. 35. On recevra :** 5 obligations de **500** fr., rapportant 20 fr. d'intérêts annuels, *jouissance du 1er janvier 1891*, de l'Emprunt consolidé **4** °/o or, à

Fr. **485 75**.	Fr.	**2.428 75**
Et **une soulte en espèces de**	»	**119 60**
TOTAL ÉGAL. .	Fr.	**2.548 35**

Les demandes de conversion doivent être accompagnées des titres munis du coupon à échoir le 1er avril 1891 ou d'un **cautionnement** de 5 0/0, avec l'engagement d'adresser ces titres au plus tard le 19 février 1891. Elles seront servies dans l'ordre de présentation et les dernières qui excèderaient le montant du nouvel emprunt ne seront pas admises.

(*Déclaration faite au timbre le 15 janvier 1891.*)

CAPSULES DARTOIS Contre Toux Bronchites Phthisie

PACIFIC STEAM NAVIGATION COMPANY
Ligne régulière de paquebots-poste de Bordeaux à la Corogne, Carril, Vigo Lisbonne, Pernambuco, Bahia, Rio-Janeiro, Montevidéo, Buenos-Ayres, Sandy Point, Coronel, Talcahuano et Valparaiso, avec correspondances pour tous les ports du Sud Pacifique. S'adr. à Bordeaux, à M. HENRY DAVIS, 1, pavé des Chartrons; à Paris, à The Cunard S-S., Co LIMd, 38, avenue de l'Opéra.

Seul M. de la MOUILLERIE, 39, rue Station, Suresnes, possède réel secret, qui efface à jamais : CICATRICES PETITE VÉROLE, RIDES, TACHES. *Se méfier des contref.*

ETABLISSEMENT DE SAINT-GALMIER (Loire)
SOURCE BADOIT
L'EAU DE TABLE SANS RIVALE, LA PLUS GAZEUSE
Débit : 30 millions *de bouteilles par an. Vente* 12 millions

Les belles patineuses du lac ne sauraient assez reconnaître le mérite de la *Crême Simon* qui leur a permis de se livrer à leur distraction favorite sans abîmer leur teint et revenir avec des figures gercées et crevassées.

Oui, contre le froid et le vent glacé, il n'y a que la *Crême Simon*, à base de glycérine, qui peut braver les rigueurs du temps, et faire que le soir, au théâtre ou au bal, on est aussi fraiche et aussi parfumée que si on sortait d'un bain de lait.

Paris, maison *Simon*, 36, rue de Provence.

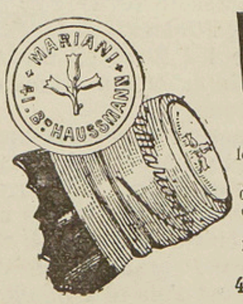
OREZZA EAU ACIDULE FERRUGINEUSE
contre *Anémie, Chlorose, Gastralgie* et toutes les maladies provenant de l'appauvrissement du sang. Consulter MM. les Médecins.

VIANDE, FER & QUINA
L'aliment uni aux toniques les plus réparateurs
VIN
FERRUGINEUX AROUD
au QUINA et aux principes solubles de la VIANDE
RÉGÉNÉRATEUR DU SANG
Guérit sûrement: Chlorose, Fluxurs blanches, ÉPUISEMENTS, APPAUVRISSEMENT OU ALTÉRATION DU SANG — 5 fr.
Dépôt Gal : J. FERRÉ, suer de Aroud, 102, r. Richelieu, Paris et les phies.

GLYCO-PHÉNIQUE DU Dr DÉCLAT
Antiseptique, Maux de Gorge, Toilette, Hygiène.

NIGRITINE
Teinture Instantanée
POUR les CHEVEUX et la BARBE
GARANTIE INOFFENSIVE
NOIR, CHATAIN, BRUN
GELLÉ FRÈRES Parfumeurs
6, Avenue de l'Opéra, PARIS

Traitement des Affections de Poitrine
SIROP et PATE PECTORALE
DE **PIERRE LAMOUROUX**
Entrepôt général : 45, Rue Vauvilliers, Paris
DÉPOT DANS TOUTES LES PHARMACIES



VIN MARIANI
à la Coca du Pérou
le plus EFFICACE
le plus FORTIFIANT
le plus AGRÉABLE
des Vins Toniques recommandés aux *CONVALESCENTS ANÉMIQUES*
PAR LE CORPS MÉDICAL
Phie MARIANI
41, Bd Haussmann, et Pharmacies

L. T. PIVER A PARIS
PARFUMERIE
AU
CORYLOPSIS DU JAPON
SAVON. EXTRAIT. EAU DE TOILETTE. POUDRE. HUILE &c

ESS-ORIZA- **BOUQUET-LYMPIA** *Pour le Mouchoir*
Parfumerie-Oriza, L. LEGRAND, 11, Pl. de la Madeleine

NOS GRAVURES

Mme LA BARONNE LEGOUX

Il y a quinze ou vingt jours encore on pouvait voir aux premières représentations comme aux reprises de nos théâtres lyriques une grande et belle femme, à la taille élancée, à l'allure majestueuse et distinguée, aux grands yeux bleus éclairant un visage qu'encadraient de magnifiques cheveux de la nuance dite blond vénitien. C'était Mme la baronne Jules Legoux, qui vient de succomber malheureusement aux suites d'une congestion pulmonaire, dans sa quarante-neuvième année. Elle était, comme nous venons de le dire, de toutes les solennités artistiques : son rang social, ses qualités d'esprit, sa beauté, marquaient sa place dans toute les grandes fêtes mondaines où Paris déploie tous ses fastes; mais Mme la baronne Legoux avait d'autres titres pour prendre rang parmi les notabilités qui composent dans notre capitale le tribunal du bon goût. Sous le pseudonyme de Gilbert des Roches, elle avait écrit plusieurs compositions musicales dont les connaisseurs appréciaient la facture savante et l'inspiration toujours délicate. Ces œuvres ne parvinrent pas toutes au public : on sait quelles difficultés retardent au théâtre l'avènement d'un talent nouveau, surtout d'un talent musical. Pour Gilbert des Roches, il y avait encore ceci qu'elle était femme, femme du monde, et que le public et les directeurs de théâtre — déjà un peu défiants à l'égard des artistes inédits — le sont plus encore quand ces artistes sont des amateurs. Pourtant *Armide et Renaud*, exécuté aux concerts du Château-d'Eau, avait montré que la musique de Gilbert des Roches serait goûtée des auditeurs d'une grande salle de spectacle.

C'est donc, avec la baronne Legoux, une artiste d'un vrai talent qui disparait.

LEO DELIBES

La mort est, cet hiver, impitoyable. Elle vient d'enlever à l'art français un de ses représentants les plus brillants, les plus aimés. Léo Delibes, l'auteur de tant de partitions si aimables, si charmantes, a succombé vendredi dernier après une agonie douloureuse. Il souffrait depuis longtemps d'une albuminerie assez grave; soudain un transport au cerveau s'est déclaré. En quelques heures, la mort achevait son œuvre.

Léo Delibes avait cinquante-cinq ans. Né d'une famille peu aisée, à Saint-Germain-du-Val, près du Mans, en 1836, il montra de bonne heure de grandes dispositions et une passion très vive pour la musique. A peine âgé de douze ans, il remportait le prix de solfège au Conservatoire. On le recherchait, dans les églises, comme enfant de chœur. Après avoir appris le piano avec Le Couppey, l'orgue avec Bazin, la composition dans la classe d'Adolphe Adam, il devint accompagnateur au Théâtre-Lyrique. Il commençait déjà à composer des fantaisies comme les *Deux vieilles gardes*, des opérettes, comme le *Serpent à plumes*, l'*Omelette à la Follembuche*, etc., pour les Bouffes, *Maître Griffard* et le *Jardinier et son seigneur* pour le Théâtre-Lyrique.

En 1862, Delibes passe à l'Opéra, comme second chef des chœurs. M. Emile Perrin lui confie la musique du ballet la *Source*, qui réussit, et dès lors Delibes, après un court retour à l'opérette (*L'Ecossais de Chatou*, la *Cour du roi Pétaud*), marche de succès en succès... C'est d'abord *Coppelia*, le chef-d'œuvre des ballets, dont la faveur dure encore et durera longtemps. Puis viennent successivement : à l'Opéra-Comique, *Le Roi l'a dit*, ouvrage plein de bonne humeur et d'esprit; à l'Opéra, *Sylvia*; à l'Opéra-Comique, *Jean de Nivelle*, qui dépassa la centième représentation, et enfin *Lakmé*, cette œuvre si tendre, si poétique. Il venait de terminer une nouvelle œuvre, *Cassia*, où il avait voulu se mettre tout entier, et qui, assure-t-on, était encore plus large, plus complète que ce qu'il avait écrit jusqu'ici... Hélas! il ne sera pas là pour l'entendre!...

Officier de la Légion d'honneur, il était membre de l'Académie des beaux-arts depuis 1884 et aussi professeur de composition au Conservatoire.

Il s'en va, sincèrement pleuré par tous ceux qui, le connaissant, avaient apprécié sa bonne grâce et la délicatesse de son âme... Les maîtres qui ont parlé sur sa tombe, après avoir célébré son talent, ont rendu hommage à son caractère... Quelle est sa place, au juste, dans l'école française? Un des orateurs qui ont prononcé son éloge funèbre, le directeur des Beaux-Arts, l'a ainsi déterminée : « Léo Delibes, a-t-il dit, se rattachait directement à cette lignée de musiciens français, qui, au milieu du dernier siècle, créèrent l'opéra-comique, et, malgré les influences étrangères, lui conservèrent jusqu'à nos jours, cette marque d'esprit et de gaieté, de sentiment et de poésie familière, pour laquelle nous sommes ingrats dans nos heures d'injustice, mais à laquelle nous revenons toujours, car elle est notre fidèle image. »

Adolphe Aderer.

AIMÉ MILLET

La semaine dernière, c'était d'Eugène Delaplanche, l'un des sculpteurs qui se sont le plus passionnément inspirés des efforts et des recherches de la nouvelle école, que nous enregistrions la mort. Cette semaine, la sculpture a fait une autre perte : celle d'Aimé Millet, l'un des derniers représentants de l'art romantique.

L'auteur du *Vercingétorix* de la colline d'Alix-Sainte-Reine (Côte-d'Or) ne fut pas en effet un artiste qui rêva les menues délicatesses et les finesses d'exécution des Florentins. Il voyait « grand ». Il avait la robuste conviction de cette génération de 1830, qui pensait que le beau avait surtout de vastes dimensions.

De là, des œuvres souvent imparfaites, mais toujours inspirées par un magnifique enthousiasme et par l'ambition du colossal.

Aimé Millet était né en 1816. Après avoir longtemps hésité entre la peinture et la sculpture et exposé plusieurs fois des dessins très remarqués dans les salons annuels, il entra dans l'atelier de David d'Angers. Dès 1857, il obtenait un grand succès avec son *Ariane*, qui, achetée par l'Etat pour le musée du Luxembourg, lui valut une première médaille. Ce fut le commencement d'une carrière glorieuse. En 1859, il recevait la croix de la Légion d'honneur; en 1867, à l'Exposition Universelle, il remportait, pour la seconde fois, une première médaille; en 1870, il était promu au grade d'officier dans l'ordre de la Légion d'honneur.

Les œuvres d'Aimé Millet sont nombreuses. Nous avons cité déjà son *Ariane* et son *Vercingétorix*. Cette dernière lui attira une grande popularité; au Salon de 1865 — le même où figura le *Chanteur florentin* de Dubois — ses dimensions prodigieuses eurent le don d'enthousiasmer la foule. D'ailleurs, la simplicité héroïque du chef gaulois, ses moustaches tombantes, son front intelligent, éveillaient chez tous des émotions patriotiques et l'on était reconnaissant à Aimé Millet de l'avoir dépeint tel à peu près qu'on l'imaginait volontiers.

A Paris, on connait surtout son *Apollon* gigantesque qui domine l'Opéra, le *Commerce*, la *Finance* et la *Prudence*, qui décorent la façade du Comptoir d'Escompte, ses tombeaux de Murger, de Baudin et d'Edgard Quinet.

LES LIVRES NOUVEAUX

L'Annuaire illustré de l'armée française, par Roger de Beauvoir. — La maison E. Plon, Nourrit et Cie vient de mettre en vente sa publication nouvelle : *L'Annuaire illustré de l'armée française*, de notre collaborateur et ami, M. Henri-Roger de Beauvoir. L'annuaire de 1891 est encore un progrès sensible sur ceux de 1890 et 1889, quoique ceux-ci, par leur remarquable exécution typographique et artistique, aussi bien que par l'utilité de leurs renseignements, aient été, dès leur apparition, classés parmi les albums *nécessaires*, *indispensables* à tous, aujourd'hui que l'armée est la nation toute entière, et, par le luxe de leur édition, aussi bien placés sur la table du salon que sur celle du cabinet de travail. Mais les renseignements utiles ont été multipliés en celui-ci, qui est un guide sûr et complet pour tous ceux qu'intéresse le rouage compliqué de notre organisation militaire. Toutes les questions de recrutement, de conseils de révision, d'appels de classes, d'engagements et de réengagements, etc., etc., y sont résumées avec clarté; les compositions de corps d'armée, les emplacements de troupes, indiqués dans le plus complet détail; les écoles militaires minutieusement étudiées; tout enfin fait de ce bel ouvrage le *vade mecum* indispensable à tout Francais qui, n'ayant pas dépassé 45 ans, se trouve soumis à des obligations militaires. Que dire de la partie artistique, absolument remarquable? Plus de soixante compositions *absolument inédites*, signées de noms d'artistes d'un talent reconnu, de grands dessins de page entière d'Armand Dumaresq, de Hœnen, Perboyre, Comba, Soé, etc.; quelques très beaux portraits de Fernand de Launay et Serendat de Belzim; quantité de jolis croquis semés à travers tout l'ouvrage, en font un album précieux; la typographie est irréprochable; on a peine à comprendre comment on peut livrer au public, pour un prix aussi modique, un ouvrage qui, outre son utilité technique, tient une place honorable à côté des plus belles publications illustrées.

A. L.

Trois mois en Irlande, par Mlle M.-A. de Bovet. 1 vol. in-18°, 3 fr. 50 (Hachette). — S'il y a plaisir à lire ce récit d'un voyage de trois mois dans la verte Erin, il n'en faut pas seulement trouver la cause dans la beauté et l'originalité de la « terre d'Emeraude », mais aussi et surtout dans l'esprit de la voyageuse et le talent de l'écrivain. Pays charmant, paraît-il, et malheureux à coup sûr, que l'Irlande ! et Mlle de Bovet n'hésite pas à lui témoigner son intérêt et ses sympathies, autant pour ses attraits que pour ses infortunes. C'est ce témoignage, suivant elle, qui lui a manqué le plus, depuis sept siècles de conquêtes, pour lui réchauffer le cœur, et, comme il dépend de chacun de le lui donner, elle nous en sollicite et nous propose, comme une bonne action qui n'irait pas sans plaisir, d'aller en Irlande le lui porter nous-même. Il est certain que cela est tentant après avoir lu son livre. Et nous dirons volontiers avec elle : qu'on aille en Irlande — au moins dans le livre de Mlle de Bovet.

L. P.

Les récréations photographiques, par A. Bergeret et F. Drouin (Mendel, éditeur, 118, rue d'Assas. Prix : 6 fr.).

Intéressant volume qui, ainsi que son titre l'indique, a pour but de fournir à l'amateur l'occasion de sortir des sentiers battus et de se délasser de ce que la photographie peut avoir par certains côtés de fatigant et de laborieux.

Les auteurs, sans négliger le côté pratique, ont passé en revue tout ce que l'art peut fournir d'amusant dans le métier.

Art de grimer les modèles, photographie astronomique, photominiature, photographie en ballon, en cerf-volant, photographie des feux d'artifices, des étincelles électriques, des fantômes, ombromanie, le photographe farceur, pour se photographier soi-même, photographe et badauds, les commandements du photographe amateur, sont les titres de quelques-uns des chapitres de l'ouvrage de MM. Bergeret et Drouin, ils suffisent à montrer ce qu'est l'œuvre tout entière.

Instruire et amuser, tel est le but que les auteurs s'étaient proposé, ils y ont pleinement réussi.

Chants et légendes de l'aveugle, par M. Guilbeau (Librairie Boulanger, 83, rue de Rennes) — Très curieux volume de poésies. L'auteur, qui est aveugle-né, parle en aveugle des impressions et des sensations des aveugles, et les images dont il se sert procèdent, non de la vue, mais de l'ouïe, ce sens si développé chez les êtres atteints de cécité; aussi son œuvre est-elle à la fois psychologique, naturaliste et artistique. On la sent vécue.

LE COMITÉ DU YACHT FRANÇAIS

Un comité vient de se constituer sous la présidence d'honneur de M. le vice-amiral Jurien de la Gravière, à l'effet d'encourager la construction de yachts de course français, capables de lutter avec les champions les plus célèbres d'Angleterre et d'Amérique. On sait quelle importance la navigation de plaisance maritime a prise dans ces deux pays, où les courses de bateaux à voiles passionnent autant la foule que les plus importantes réunions hippiques. La compétition pour la Coupe de l'*América*, qui dure depuis des années, pour la possession de ce trophée que les Anglais n'ont pu encore reprendre aux Américains, est regardée de part et d'autre comme ayant un immense intérêt national, car l'effort nécessaire pour créer le yacht digne de prendre part à cette espèce de tournoi suppose dans le peuple où il se produit un sens maritime très développé, et la passion en quelque sorte des choses de la mer.

La navigation de plaisance a fait en ces derniers temps, en France, de très rapides progrès ; mais, si le nombre de ceux qui pratiquent ce sport si noble s'est très promptement développé, la construction des bateaux de mer, il faut le dire, est restée à peu près stationnaire, Et pourtant, nos architectes navals, nos constructeurs, nos ouvriers, ne sont pas moins habiles que ceux de l'étranger. Il ne leur manque que l'occasion de montrer leur savoir-faire. C'est pour la leur donner que le *Comité du yacht français* vient d'être créé.

Il se propose de distribuer des primes et des encouragements aux propriétaires de bateaux de course et aux architectes navals, jusqu'au jour où constructeurs, amateurs et équipages se seront assez perfectionnés pour pouvoir entrer en lice avec chance de succès contre leurs rivaux d'Angleterre ou d'Amérique. A cet effet, il créera des courses spéciales, donnera des prix aux plus méritants, récompensera ceux qui les premiers iront affronter la lutte avec l'étranger. Dès à présent, et pour faire connaître d'une façon précise le but auquel il aspire, il a décidé d'organiser une régate à courir dans les eaux françaises entre yacths de toutes nations, pendant la saison de 1892. D'ici là, on peut légitimement espérer que le yachting français, grâce aux encouragements qu'il recevra, se sera mis en mesure de soutenir dignement l'honneur des trois couleurs.

Le mouvement qui va nécessairement se produire dans les chantiers français, sous l'action du comité, aura les plus heureux effets pour les industries maritimes, pour ne parler ici que du côté matériel et économique de cette question. On ne sait pas assez en France que la navigation de plaisance maritime fait vivre en Angleterre tout un peuple de marins d'élite qu'on ne peut évaluer à moins de 20,000 hommes, et que les 3,400 yachts que l'on compte dans le Royaume-Uni représentent un capital de 300 millions.

Dans notre pays, il existe déjà plus de 1,000 yachts à voiles ou à vapeur jaugeant ensemble 20,090 tonneaux et occupant 5,000 marins. Il ne s'agit donc que de développer un sport déjà très prospère par lui-même, et de lui donner chez nous la légitime importance à laquelle il a droit, par les mêmes moyens que l'on a employés avec succès pour faire du sport hippique ce qu'il est aujourd'hui.

Notre puissance navale, nos industries maritimes, sont directement intéressées au développement de la navigation de plaisance. C'est ce qu'ont compris les membres du comité du yacht français où l'on voit, à côté de yachtmen comme MM. Perignon, Ménier, Demay, Pilon, Loste, Sahagué, Caillebotte, comte de Damrémont, baron de Sède, comte de Guebriant, comte Mosselman, etc., des marins comme l'amiral Jurien de la Gravière, le vice-amiral Miot, le contre-amiral Logé, des savants comme M. Georges Pouchet, de grands industriels comme M. A. Couvreux, les chefs de grands établissements de crédit ou des société de navigation, comme MM. P. Donon et Duprat, directeur des Chargeurs-Réunis, etc.

Le Comité du yacht français, afin de réunir les fonds dont il a besoin pour mener à bien l'œuvre patriotique qu'il a entreprise, fait appel au concours de tous. Il a déjà réuni d'importantes souscriptions, et son appel sera, certainement, entendu en France, où la sympathie du public est acquise d'avance à tout ce qui touche à la marine.

La souscription reste ouverte au bureau du journal le *Yacht*, 55, rue de Chateaudun.

L. MARC, Directeur-Gérant.

Imprimerie de l'*Illustration*, L. Marc,
13, rue Saint-Georges, Paris.

CHARME DANGEREUX

PAR

ANDRÉ THEURIET

Illustrations d'ÉMILE BAYARD

Suite et fin. — Voir nos numéros depuis le 13 décembre 1890.

Mania, flattée d'avoir accaparé l'attention du prince, agitait lentement son éventail et ses instincts de coquetterie se réveillaient peu à peu, tandis qu'elle savourait les compliments de Gregoriew.

— Oui, répondit-elle en ébauchant sa moue moqueuse, nous sommes toutes charmantes ici... c'est convenu ; mais revenons aux Asiatiques... En avez-vous trouvé de particulièrement intéressantes?

— Oui, une... à Damas ; une Anglaise sur laquelle on contait des choses étranges...

— Vraiment... Quel âge ?

— Soixante-dix ans... Mais elle n'en paraissait que vingt-cinq, et là-bas on prétendait qu'elle possédait le secret de l'éternelle jeunesse.

— C'est merveilleux !... Vous a-t-elle communiqué sa recette ?

— Oui... Vous désirez la connaître ?

— Comment donc ?... Naturellement.

— Eh bien, je vous la donnerai quand vous serez septuagénaire... Jusque-là vous n'en avez pas besoin.

— Vous vous moquez de moi, ce n'est pas gentil ! s'écria-t-elle en riant ; — puis tout-à-coup sa figure mobile se rembrunit et exprima l'agacement. Elle venait d'apercevoir Jacques qui rôdait autour de la table, les traits contractés et le regard furibond.

— Pardon, prince, dit-elle, je suis obligée de vous fausser compagnie... Je n'ai encore salué personne et je manque à tous mes devoirs...

Elle se leva, se mêla un moment aux groupes épars et finit par retrouver le peintre.

— Vous voilà enfin ! s'exclama-t-elle, en lui tendant sa main qu'il ne sembla pas voir, d'où sortez-vous ?

— Vous le sauriez, répondit-il avec une irritation à peine contenue, si, depuis votre arrivée, vous aviez eu des regards pour d'autres que M. Gregoriew.

Elle le dévisagea d'un air très calme et, connaissant ses emportements, elle s'empressa de lui prendre le bras. Elle l'emmena dans le salon contigu, dont la porte-fenêtre était ouverte sur les jardins. Quand ils furent seuls, au milieu d'une des terrasses, elle murmura avec impatience :

— Pourquoi ce mauvais visage ? qu'avez-vous contre moi ?

— Vous le demandez ? riposta-t-il les dents serrées, croyez-vous qu'il me soit agréable de vous voir fleureter avec ce prince russe ?

— Vous êtes jaloux du prince... un étranger que je connais à peine !

— Et auquel vous permettez de vous baiser la joue !

— Le baiser de Pâques... C'est une formalité banale qui ne tire pas à conséquence.

— Et cette rencontre avec lui chez Mme Nicolaïdès, c'est sans conséquence aussi, n'est-ce pas ?

— Pouvais-je prévoir que je l'y rencontrerais ?

— Pourquoi aviez-vous eu soin alors de me cacher que vous alliez à cette soirée ?

Elle fronça le sourcil, et d'un ton hautain :

— Assez... Vous devriez mieux me connaître et savoir que je n'ai l'habitude de rien cacher... Et, puisque nous sommes sur ce chapitre, laissez-moi vous dire que si j'étais tentée de vous moins aimer, vous prenez, en ce moment, le plus sûr moyen de m'induire à la tentation... Ne jouez pas à la jalousie, c'est un vilain jeu et un jeu de vilains.

— Comment ne serais-je pas jaloux, s'écria-t-il, quand vos coquetteries avec ce monsieur défrayent déjà les conversations de vos amis ?... On en parlait tout à l'heure hautement dans le salon de Mme Koloubine.

— Puis-je empêcher les gens de bavarder, et comment osez-vous prêter attention à de pareilles niaiseries ?... Oui, j'ai été aimable avec le prince, quel mal y voyez-vous ?... Dans notre monde, mon cher, ces galanteries de salon sont une sorte de monnaie courante, sans valeur, et c'est manquer d'usage que de s'en formaliser...

Elle vit qu'il souffrait réellement, et, lui serrant plus étroitement le bras, elle leva vers lui ses beaux yeux changeants :

— Jacques, continua-t-elle, d'une voix attendrie, je ne sais pas mentir... Le jour où je ne vous aimerai plus, je vous le dirai franchement et honnêtement... mais, rassurez-vous, ce jour-là n'est pas arrivé et, s'il ne dépend que de moi, il arrivera le plus tard possible.

Jacques, encore tourmenté par un reste d'inquiétude, la regardait, puis détournait les yeux vers le jardin où le vent du nord courbait les arbres. Par-dessus les verdures agitées, on apercevait la mer d'un bleu sombre. C'était ce même paysage qu'il avait contemplé pour la première fois avec Mania, et, comme jadis, les captivantes prunelles slaves fondirent sa colère.

— Que ce jour-là n'arrive jamais, Mania, soupira-t-il en la serrant contre lui avec une fougue passionnée, car je vous aime trop pour supporter de vous perdre !

— Quel sauvage vous faites ! murmura-t-elle en riant ; maintenant, rentrons ; mais venez dîner ce soir à la maison... Je ne recevrai personne que vous, monsieur !

XVI

Il y a une chanson populaire que Jacques se souvenait d'avoir jadis entendue aux fêtes de village, et qui dit :

L'amour, l'amour est comme une montagne ;
On y monte en chantant, on pleure en descendant.

Depuis le départ de sa mère et de Thérèse, le peintre vérifiait à ses dépens l'exactitude de ce vieux refrain.

Peu de jours après cet événement, il avait reçu une courte lettre, datée du Prieuré, par laquelle sa femme lui annonçait qu'elle s'était retirée à Rochetaillée et qu'elle comptait y vivre désormais. Elle ajoutait qu'elle avait cru devoir informer Mme Moret de sa résolution, et que celle-ci l'approuvait entièrement. En effet, le même courrier apportait au peintre une lettre de la petite mère. La pauvre femme était consternée. Dans son désarroi et sa désolation, elle ne se sentait pas la force d'adresser des reproches à son fils. Elle déplorait seulement que le bon Dieu l'eût fait vivre assez longtemps pour voir ses enfants désunis, et elle souhaitait de quitter ce monde au plus vite. Il lui était impossible de rester dans ce Paris qui ne lui rappelait que des choses pénibles, et elle se préparait à retourner à Rochetaillée.

Jacques était alors trop ébloui et enivré par les premières félicités de sa liaison avec Mania pour que ces nouvelles le touchassent profondément. Il les avait prévues, d'ailleurs, et les regardait comme les conséquences fatales de sa liberté reconquise. Il répondit à Mme Moret d'une façon respectueuse et évasive, en regrettant le chagrin qu'il lui causait, mais sans s'expliquer sur ses projets pour l'avenir ni sur l'époque de son retour à Paris. Il lui envoyait une procuration permettant à Thérèse de toucher directement les revenus qui lui étaient personnels, et il la priait de veiller à ce que les intérêts de sa femme n'eussent rien à souffrir de la rupture de la vie commune. C'était pour lui une question de dignité, et il mettait son amour-propre à ne plus intervenir dans l'administration des biens dotaux.

Lorsqu'il était parti pour Nice, il avait emporté tous ses fonds disponibles. Il avait vendu un certain nombre de petites toiles et touché une avance considérable sur un plafond qu'il devait exécuter à la Ville, et dont l'esquisse était achevée. A l'aide de ces ressources, il espérait atteindre sans difficulté le moment où il rentrerait à Paris. Mais les incidents de la séparation dérangèrent forcément l'équilibre de son budget. Jusqu'alors il avait mené une vie régulière, qui, tout en étant large et honorable, se trouvait proportionnée à sa modeste fortune d'artiste. Il n'en fut plus de même lorsque son existence devint intimement associée à celle de Mme Liebling. Mania faisait partie d'une société où l'on aimait à s'amuser et où l'on dépensait sans compter. Elle-même vivait en grande dame, habituée dès son enfance à ne se priver de rien. Satisfaire un caprice, si coûteux qu'il fût, lui paraissait une chose d'autant plus naturelle que les gens de son monde avaient les mêmes manières de voir et d'agir. Insoucieuse ou ignorante des questions d'argent, elle ne supposait pas que parmi ses intimes il se trouvât quelqu'un obligé de calculer ou de modérer sa dépense. Presque chaque jour, au gré de sa fantaisie, elle organisait des parties de campagne ou de théâtre auxquelles Jacques était convié. Non seulement il ne déclinait aucune de ces invitations, mais il les recherchait comme le moyen le plus commode de voir son amie fréquemment et sans faire jaser. Tous ces plaisirs, quotidiennement renouvelés, lui revenaient d'autant plus cher qu'il mettait une certaine ostentation à s'y montrer particulièrement généreux. Ayant peu l'expérience de ce genre de vie, et craignant toujours d'être considéré comme un intrus sans usage par les gens avec lesquels il frayait, il s'efforçait de paraître plus libéral qu'eux, et souvent dépassait la mesure. Puis Mania, à son insu, était à chaque instant pour lui une occasion de dépenses imprévues. Tantôt c'étaient des orchidées, convoitées à l'étalage d'une fleuriste et qu'il s'empressait de lui offrir ; tantôt un bibelot rare, entrevu chez un marchand de curiosités et dont elle avait fantaisie ; tantôt une vente de charité où elle tenait un comptoir, et où Jacques se ruinait en futiles acquisitions. En outre, il avait à cœur de ne point faire tache parmi les jeunes gens riches qui fréquentaient rue de la Paix, et il luttait d'élégance avec eux. Les voitures, les gants, le tailleur et le chemisier achevaient ainsi de vider sa bourse.

A la fin d'avril, il ne possédait plus un sou et il se voyait contraint d'emprunter vingt louis à Lechantre, en attendant qu'il avisât anx moyens de battre monnaie. Il avait écrit à ses marchands de tableaux et leur avait demandé quelques avances sur des œuvres qu'il promettait d'exécuter pour eux. Mais ceux-ci, flairant un homme tourmenté par des besoins d'argent, s'étaient fait tirer l'oreille afin d'avoir sa peinture à meilleur compte. A grand'peine il obtenait d'eux quelques billets de mille francs en échange de traités fort durs, par lesquels il s'engageait à livrer un certain nombre de tableaux, à date fixe.

Maintenant il fallait tenir ces engagements et Jacques, pris d'inquiétude, se déterminait à se remettre à la besogne. Malheureusement, il n'avait ni cette liberté d'esprit ni cette facilité d'exécution qui permettaient à Lechantre de brosser rapidement de jolies pochades dont il trouvait le placement immédiat. Il travaillait péniblement ; ce n'était que par une suite non interrompue de laborieux efforts qu'il se rendait maître de ses idées et leur donnait une forme définitive. D'ailleurs son genre de talent se prêtait moins à l'improvisation que celui de Lechantre. Ce dernier trouvait partout des motifs de paysages ; il s'assimilait vite le caractère du site qu'il étudiait et il le rendait avec une grâce et une souplesse merveilleuses. Jacques, au contraire, se heurtait dès le début à des difficultés presque insurmontables. Les tableaux qu'il projetait et dont il avait déjà esquissé la composition devaient représenter des scènes de la vie rustique et avoir pour objectif les paysans de ce terroir de Rochetaillée, dont le décor lui était familier. Quelles que fussent la vivacité de ses souvenirs et l'exactitude de ses croquis, il était trop consciencieux pour exécuter de chic quelqu'une de ces compositions longuement méditées et dont il voulait faire l'œuvre capitale de sa vie. Il comprenait que, pour mener à bien une pareille entreprise, il lui eût fallu le milieu et le plein air du pays natal. Et puis il était trop pressé par le temps pour s'atteler à une de ces grandes machines et, après réflexion, il se décidait à y renoncer momentanément.

Il se rejetait alors sur des sujets pris dans ce Midi où il vivait depuis tantôt six mois ; mais là aussi il choppait contre des obstacles d'un autre ordre. — Précisément parce que la nature de ce pays nouveau l'avait fortement charmé, il était encore trop sous le coup de cet éblouissement pour coordonner ses sensations et les objectiver fidèlement sur la toile. Ces grands aspects de mer et de montagnes, cette lumière victorieuse, ces colorations intenses, le désorientaient. Il ne les avait pas assez froidement étudiés pour en rendre la magie. Le paysage et les gens ne lui étaient pas familiers et, quand il se trouvait placé devant ses modèles, il avait de soudaines timidités

et de cruelles hésitations ; ses tâtonnements n'aboutissaient qu'à une exécution molle, sans précision et sans originalité. Il ne s'illusionnait pas sur la médiocre qualité du travail, et cette constatation de son impuissance le désespérait. Pour triompher de cet état d'infériorité, pour accoutumer peu à peu son pinceau à interpréter cette nature rebelle, il aurait fallu un labeur patient, une complète solitude, un calme absolu, et toutes ces conditions lui manquaient. Dès qu'il était loin de Mania, son esprit inquiet s'agitait. L'image de Mme Liebling troublait ses méditations et s'interposait entre lui et sa toile. Il se demandait ce qu'elle faisait en son absence, en quelle société elle se trouvait, quels étaient ceux qui cherchaient à lui plaire, et comment elle les accueillait !... Alors une seule préoccupation, un seul désir, s'emparaient de lui : — se débarrasser en hâte de ce travail qu'il s'imposait comme une tâche et courir rejoindre sa maîtresse. — Quand, après une soirée dépensée au théâtre, rue de la Paix ou dans le salon de Mme Koloubine, il rentrait chez lui, fatigué de conversations creuses, agacé par les fâcheux qui papillonnaient autour de la jeune femme, irrité des coquetteries qu'elle se permettait sans scrupule, énervé par une attente trompée ou un rendez-vous ajourné, il avait le lendemain des réveils amers. Il reprenait avec ennui le travail commencé, et ne rassemblait que malaisément les idées éparpillées par les dissipations de la veille.

Avez-vous observé parfois dans la campagne ces nids d'araignées suspendus à une broussaille ? Là, dans une sorte de frêle hamac laineux vivent ramassées en boule des centaines de minuscules aragnes. Si vous effleurez d'une branchette ce petit monde assoupi, immédiatement toute la nitée s'effare avec un grouillement de fourmis, se désagrège, se disperse et ne retrouve plus sa cohésion première. — Il en est de même des idées nécessaires à l'exécution d'une œuvre d'art ; dès qu'on en trouble la lente agglomération, elles s'enfuient, et, malgré de pénibles efforts, on les rétablit rarement dans leur ordre et leur intégrité. — Après ces interruptions, Jacques se remettait à la besogne avec une douloureuse tension d'esprit et souvent le travail qu'il infligeait à son cerveau fatigué n'avait d'autre résultat que de déterminer un malaise physique, un retour exaspéré des désordres pour lesquels son médecin l'avait envoyé dans le Midi. Les palpitations revenaient par accès plus rapprochés, l'action du cœur était précipitée et irrégulière ; il semblait que l'organe, soudainement accru en volume, envahît toute la cavité de la poitrine ; la succession trop rapide des pulsations gênait la respiration ; il pâlissait, s'angoissait et se sentait pris de défaillance. Alors il jetait sa brosse avec rage et sortait pour respirer plus librement au grand air.

Lorsqu'à la suite de ces crises il se retrouvait dans la société de Mania, il y apportait malgré lui la trace de ses souffrances et de ses découragements. Au milieu des amusements et des conversations de l'entourage de Mme Liebling, il restait longtemps sous le coup d'une lassitude générale et s'enfermait dans une maussaderie taciturne. Tandis qu'autour de lui bourdonnaient les rires et les bavardages frivoles de ce monde d'oisifs, il demeurait abattu et indifférent : aussi son arrivée jetait un froid ; on s'accordait à le considérer comme un trouble-fête.

— Ma chère, disait la petite baronne Pepper à son amie, votre peintre pourrait avantageusement remplacer une pompe à incendie : quand il entre, il éteint le feu...

Mania, à son tour, commençait à se froisser et à s'impatienter de ces accès de tristesse, qui se produisaient même dans le tête-à-tête. Parfois, lorsqu'ils étaient ensemble et que la jeune femme interrogeait l'artiste sur ses travaux, il répondait d'un air de mauvaise humeur, et peu à peu tombait dans un morne silence. Après avoir en vain essayé de lutter contre cette tristesse inexpliquée, Mania, de guerre lasse, se mettait au piano. La musique remplaçait la conversation et, bercé par le rythme, Jacques s'enfonçait plus avant dans sa rêverie désenchantée. — « Décidément, songeait-il, je ne sais plus peindre... D'où me vient cette impuissance à rendre la physionomie de ce pays-ci ?... Est-ce mon cerveau qui se dessèche ? Est-ce la souffrance physique qui me fausse la vue ou m'alourdit la main ?... Ou bien ai-je le sort des talents précoces qui donnent d'un seul coup ce qu'ils ont dans la tête et ne peuvent plus se renouveler ?... Suis-je réellement vidé, fini ? » Il sentait combien sa maussaderie devait paraître étrange à sa maîtresse, mais il ne se souciait pas de lui en révéler la cause. Son amour-propre et une sorte de méfiance superstitieuse l'empêchaient de confesser son état maladif et ses misérables avortements. Il craignait de déchoir dans l'esprit et dans le cœur de cette femme, qui ne l'avait aimé que pour son talent et sa notoriété. Il mettait une fierté farouche à lui cacher ses défaillances et ses découragements...

Et, tandis qu'il s'absorbait dans sa songerie, Mania, par-dessus le piano, l'épiait d'un air vexé et l'étudiait à la dérobée. Ignorant les motifs de sa tristesse, elle l'attribuait à d'offensants regrets. Elle s'imaginait qu'il repensait à Thérèse, et que le fantôme de l'épouse abandonnée revenait déjà le hanter. Ce soupçon une fois entré dans son âme exclusive y réveillait les rancunes provoquées jadis par la présence de Mme Moret. A son tour, sa fierté s'indignait de cette tendresse rétrospective, dont elle croyait surprendre des indices dans l'attitude de Jacques. « Cette femme, se disait-elle avec un violent dépit, a conservé sur lui son ancienne influence. Là, dans mon salon, seul avec moi, c'est à elle qu'il pense. Ce n'est pas ma figure qui l'occupe, c'est le froid profil de cette madone de village ! Il la regrette ; peut-être même est-il repris d'un caprice pour elle et songe-t-il à l'aller retrouver ?... Et moi, qui me suis oubliée au point de me donner à ce peintre de paysanneries, j'ai l'humiliation de me voir négligée, sacrifiée à un revenez-y d'amour rustique... Non, ce ne sera pas, et j'aurai ma revanche !... »

Poussée par un revif de jalousie, elle manœuvrait alors avec cette douceur féline et caressante où excelle la race slave, pour dépister ce revenant détesté et reprendre un empire absolu sur l'esprit de Jacques. Elle y parvenait sans peine, puisqu'en réalité l'artiste l'aimait toujours avec la même aveugle passion. Mais, quand elle supposait avoir reconquis ce cœur qui n'avait jamais cessé d'être à elle, elle se vengeait de ses humiliations et du mal qu'elle s'était donné, en criblant de sarcasmes acérés l'épouse abandonnée qu'elle traitait encore en rivale ; les allusions désobligeantes, les récriminations inutiles, blessaient Jacques qui y voyait un manque de générosité. Parfois les choses allaient si loin qu'il s'emportait contre Mme Liebling et lui imposait durement silence.

Cet acharnement contre la mémoire de Thérèse eut pour résultat de ramener la pensée de Jacques vers l'humble monde de Rochetaillée, avec lequel il avait si brusquement rompu toute relation. Jusqu'alors il s'était efforcé de l'oublier ; mais maintenant son esprit tourmenté y faisait de mélancoliques pèlerinages. Il revoyait avec un regret attendri ces rues campagnardes où il avait tant de fois erré, le soir, en rêvant à un tableau commencé ; ces sentiers au bord de l'Aujon où il avait trouvé ses meilleures inspirations. Il songeait que là-bas, en ce pays pacifiquement obscur, il n'eût certes pas été arrêté dans son travail par les difficultés et les doutes dont il souffrait à Nice. Fatalement, à l'extrémité de chacun de ces sentiers, au détour de chacune de ces rues du pays natal, revisité en imagination, se dressait l'image de celle qu'il avait si cruellement trahie, de celle qu'il avait si longtemps nommée « sa muse et sa flamme ». Alors une sourde irritation le prenait et opérait en lui un revirement bizarre. Son orgueil se refusait à reconnaître l'action salutaire de Thérèse sur son talent. Il se révoltait contre cet asservissement au passé. N'avait-il pas encore la pleine possession de tous ses moyens ? La nature du midi n'était-elle pas aussi suggestive que celle de Rochetaillée ? L'amour de Mania et son esprit original ne pouvaient-ils pas lui aider à renouveler et à agrandir sa manière ?... Pourquoi cette patricienne n'exercerait-elle pas, elle aussi, une influence heureuse sur ses futures productions ?... Pourquoi ?... Hélas ! tout simplement parce qu'il ne sentait pas entre elle et lui cette incessante communion d'idées, cette sollicitude de toutes les minutes, cette tendre abnégation, qui réchauffent et soutiennent les efforts d'un artiste. La vie de Mme Liébling était trop prise par les visites, les plaisirs, les préoccupations de toilette, pour qu'elle s'intéressât sérieusement, patiemment, au travail lent, aux fréquents recommencements, aux continuels hauts et bas, qui sont inhérents à l'exécution d'une œuvre ; elle goûtait et admirait la peinture, mais en mondaine et en dilettante, à ses heures, quand le tableau était achevé et dans son cadre. Tout ce qui précédait n'avait pour elle aucun attrait. « Elle n'aimait pas, disait-elle, voir faire la cuisine. » Elle ne pouvait être ni une auxiliaire ni une conseillère utile. Jacques était forcé de le reconnaître ; il en concevait un secret dépit et apportait plus que jamais dans son commerce avec elle un esprit aigri, une humeur assombrie.

A la longue, cette maussaderie croissante devait fatiguer Mme Liebling. Pour la supporter avec résignation, il lui aurait fallu une mansuétude qu'elle ne possédait pas. Elle s'en était alarmée d'abord, elle s'en énerva ensuite, puis peu à peu s'en désintéressa. Elle prit le parti de laisser le peintre bouder dans son coin et de chercher à se distraire avec des compagnons plus aimables.

Ces derniers ne manquèrent pas, et parmi eux le plus assidu et le mieux accueilli fut le prince Gregoriew. Il était élégant, très homme du monde, beau garçon et brillant causeur ; toutes qualités qui devaient le rendre agréable à Mania. Il devina promptement qu'il était sympathique et redoubla d'attention. Mania trouvait du plaisir en sa société et ne le dissimulait pas. Les orageuses péripéties de sa liaison avec Moret et le progressif désenchantement qui s'en était suivi lui causaient une lassitude à laquelle la galanterie courtoise et bonne enfant du prince apportait une heureuse diversion. Elle ne songeait nullement à donner un successeur à Jacques, ayant eu trop peu à se louer de son essai de passion pour être tentée d'en renouveler l'expérience. Mais, tout en restant fidèle à sa parole, elle n'était pas fâchée de nouer des relations d'amicale camaraderie avec un homme jeune, bien né, spirituel et pouvant lui faire honneur. Ils étaient du même monde, ils parlaient la même langue et, avec Serge Gregoriew, elle n'avait pas à craindre cette sauvage humeur, ces emportements, ce manque de correction, qui l'humiliaient comme une mésalliance.

Bientôt le prince devint le cavalier préféré de Mme Liebling. Chaque après-midi, entre cinq et six heures, Jacques le voyait arriver rue de la Paix et constatait, en enrageant, l'accueil affectueux qu'il recevait. Il avait toujours supporté avec ennui les jeunes oisifs qui meublaient le salon de Mania, mais il ne les avait jamais considérés comme dangereux ; ils lui semblaient pour cela trop insignifiants. Il n'en alla plus de même avec le prince Gregoriew. Jacques était assez perspicace pour reconnaître en lui un homme d'une valeur réelle, une intelligence et un caractère. L'assiduité de Serge chez Mania et l'empressement de cette dernière ressuscitèrent rapidement les soupçons que l'artiste avait déjà conçus chez Mme Koloubine, le jour de la fête de Pâques. A partir de ce moment, tout lui devint suspect et il perdit le repos.

Il connut à son tour les méfiances, les mortifications et les harcèlements de la jalousie. Il surveillait anxieusement les gestes et les paroles de la jeune femme et de Gregoriew. Les moindres propos aimables, les plus innocentes familiarités, devenaient, de sa part, matière à de fâcheuses conjectures. Rentré chez lui, il se torturait le cerveau et passait une partie de ses nuits à se remémorer les faits qui l'avaient désagréablement frappé, afin d'y découvrir des symptômes de trahison. Les incidents les plus insignifiants prenaient de l'importance à ses yeux et surexcitaient son imagination malade. Les heures d'absence lui paraissaient odieusement longues et, brusquement, il accourait rue de la Paix, l'esprit troublé, le cœur ulcéré, avec la résolution de provoquer une explication. Mais, dès qu'il entrait dans le salon, les fantômes qu'il s'était créés de loin semblaient n'avoir plus la même consistance. La sérénité enjouée de Mania, l'exquise politesse et l'air bon enfant du prince, ôtaient tout

prétexte aux récriminations. Ils n'avaient ni l'un ni l'autre la mine de gens qui ont un secret à cacher ; et Jacques, à défaut de griefs sérieux, était obligé, sous peine de paraître ridicule, de renfermer en lui ses soupçons et ses grondantes rancunes.

Un après-midi de mai, comme il gravissait le perron de Mme Liebling, après que le concierge eût fait tinter le timbre, il vit la porte du vestibule s'ouvrir avant même qu'il n'eût atteint le palier et un valet de pied s'avança vers lui.

— Mme la baronne est sortie, dit le laquais avec cette impassible et sournoise déférence qui distingue les domestiques bien stylés.

Rien qu'en examinant la figure circonspecte et finaude du *larbin*, Jacques crut deviner qu'il obéissait à une consigne.

— Savez-vous où Mme Liebling est allée ? demanda-t-il avec une insistance d'un goût douteux.

— Non, monsieur... c'est jeudi aujourd'hui... Mme la baronne est peut-être chez la princesse Koloubine.

Le valet de pied rentra dans le vestibule dont la porte vitrée se referma au nez de Jacques et l'artiste redescendit lentement les marches du perron. — Les airs réservés du laquais lui semblaient louches et il s'étonnait que Mania ne l'eût pas prévenu de son absence. En traversant la cour, il aperçut dans la remise le cocher occupé à laver la voiture de Mme Liebling. — Elle n'avait donc pas fait atteler pour se rendre à la villa Endymion ! — Cette circonstance lui parut plus suspecte encore et une pointe aiguë lui meurtrit le cœur. Il courut chez Mme Koloubine où il ne trouva ni Mania ni le prince Gregoriew. Jacques passa une heure mortelle à attendre et, ne voyant rien venir, se fit conduire de nouveau rue de la Paix. Là, il renvoya sa voiture et se promena devant l'hôtel de Mme Liebling. Bien que la soirée fût très chaude, les fenêtres étaient closes et le logis semblait désert. Après une demi-heure d'attente, il eut honte de son manège et résolut de rentrer chez lui. Au moment où il tournait déjà l'angle d'une rue latérale, il crut entendre la grille de l'hôtel se refermer. Son cœur sursauta, il revint sur ses pas et distingua — mais de trop loin — une silhouette masculine qui s'éloignait dans une direction opposée. Sa jalousie s'envenima et il revint furieux rue Carabacel. Le soir même, il reçut un billet de Mania. Elle s'excusait d'avoir été absente et lui indiquait pour le lendemain une heure où elle serait seule. Loin de le calmer, cette attention lui parut une ruse imaginée pour détourner ses soupçons et lui donner le change. Ce fut avec un visage rembruni et un esprit prévenu qu'il se présenta au rendez-vous assigné.

Mania était seule, en effet, et elle reçut le peintre avec la sérénité souriante d'une personne qui n'a pas le plus petit méfait sur la conscience.

— Je suis désolée de vous avoir manqué hier, commença-t-elle, et surtout de m'être absenté sans avoir eu le temps de vous prévenir.

— Vous étiez donc réellement sortie ? demanda Jacques d'un ton sarcastiquement incrédule.

— Du moment où je vous le dis, répliqua-t-elle avec une hauteur dédaigneuse, rien ne vous donne le droit d'en douter.

— Excusez-moi, reprit-il amèrement, le doute m'était permis, car votre concierge avait donné le coup de timbre comme lorsque vous êtes chez vous, et votre voiture n'avait pas quitté la remise... Vous êtes donc sortie à pied ?

— Que vous importe ! repartit-elle en se contenant à grand'peine, je suis sortie, voilà tout.

— Vous n'êtes pas allée chez Mme Koloubine, comme le prétendait votre domestique... je vous y ai attendue en vain pendant une heure. De guerre lasse, je suis revenu devant votre hôtel, et j'ai vu un homme en sortir.

Mania haussa les épaules : son familier sourire ironique retroussa les coins de sa bouche, et, d'une voix agacée :

— Mes compliments ! vous faites un joli métier !... Savez-vous comment cela s'appelle dans toutes les langues ?... De l'espionnage.

— Appelez-le comme vous voudrez... C'était mon droit d'agir ainsi, parce que je vous aime follement et que j'ai des raisons d'être jaloux.

— Jaloux ! Et de qui, s'il vous plaît ?

— De ce prince Gregoriew dont vous vous êtes entichée, et qui ne sort plus d'ici.

Elle se mordit les lèvres sans répliquer, et Jacques, interprétant son silence comme un aveu, continua avec rage :

— Vous le voyez, vous n'osez pas dire non !

— Je n'ai pas coutume de répondre à des sottises... Le prince Gregoriew est reçu ici en ami, et c'est tout. Rien dans ma conduite, rien dans son attitude, ne vous autorise à m'adresser des questions injurieuses... Le prince s'est toujours comporté avec la correction d'un homme de bonne compagnie, d'un homme bien élevé, et certaines gens de ma connaissance gagneraient à se modeler sur lui... Quant à vos prétendus griefs, ils sont ridicules... En vérité, je vous trouve bien exigeant pour les autres et bien indulgent pour vous ! Si j'étais, moi aussi, d'humeur querelleuse, j'aurais de plus sérieux reproches à vous adresser. Croyez-vous, par exemple, que je ne m'aperçoive pas de vos distractions, de vos tristesses et de vos airs ennuyés ?... Quand nous sommes ensemble, je ne puis vous arracher une parole. — Votre corps est ici, mais votre pensée voyage ailleurs, et je sais parfaitement où elle va !

Par une manœuvre habile et très féminine, d'accusée elle devenait accusatrice et prenait hardiment l'offensive.

— Oui, poursuivit-elle sarcastiquement, vous regrettez le temps passé, vous avez la nostalgie de votre province et des personnes qui l'habitent... Mon Dieu, je le comprends ; et cela part d'un bon naturel... Mais vous devriez au moins l'avouer franchement, car, sachez-le bien, mon cher, je ne me soucie point de retenir les gens malgré eux, et si vous vous sentez dépaysé chez moi, vous êtes libre !...

Devant ce congé si hautement signifié, toute la colère de Jacques tomba pour faire place à un sentiment de détresse. La peur de perdre Mania à tout jamais le rendit lâche. Il s'humilia, se jeta aux genoux de Mme Liebling, sollicita son pardon et l'obtint. Mais cette capitulation le mettait désormais à la merci de celle qu'il aimait si aveuglément, et la situation ne fit que s'aggraver. Son prestige était diminué ; il n'avait plus, pour imposer à Mania, cette autorité virile devant laquelle les femmes se plaisent à trembler. Comme elle le lui avait déclaré elle-même, elle ne supportait pas la faiblesse chez autrui et n'estimait que les gens qui lui tenaient tête. A partir de ce jour, elle n'usa plus d'aucun ménagement, et, loin de modifier ses façons de vivre, elle reprit toute son indépendance. Jacques en souffrit atrocement sans avoir le courage de formuler de nouvelles plaintes ; mais ces muettes souffrances jointes à des inquiétudes d'argent altérèrent davantage sa santé et le déséquilibrèrent complètement. Dévoré de jalousie, ne tenant plus en place, il changeait à vue d'œil et son état alarmait gravement Francis Lechantre.

Tout en partageant sa vie entre de faciles plaisirs et des travaux fructueux, ce dernier commençait à s'ennuyer de Paris. Seule, son amitié pour Jacques le retenait à Nice. Il se faisait scrupule d'abandonner son ancien élève dans l'état de dépression physique et morale où il le voyait et de temps à autre il hasardait de timides allusions à un départ possible. Mais Jacques détournait la conversation ou se refusait net à quitter Nice. On avait ainsi atteint le milieu de mai, quand un matin le paysagiste arriva rue Carabacel.

— Mon petit, dit-il d'un ton bref et décidé, je fais mes paquets... As-tu des commissions pour Paris ?

— Comment ! vous me laissez ? demanda Jacques attristé.

— Dame ! je n'ai pas l'intention de m'éterniser à Nice où la chaleur devient intolérable. Comme je le répétais hier à Peppina : il n'est si bonne compagnie qui ne se sépare... Mes affaires me rappellent ; j'ai patienté jusqu'à présent, j'ai même lâché le jury et raté le Salon pour rester plus longtemps avec toi ; mais mon séjour ici n'a plus de raison, puisque toi-même tu pars.

— Moi, je pars ? s'écria Jacques stupéfait, où avez-vous pris cela ?

— Où ?... Chez la princesse Koloubine, hier soir... N'es-tu pas du voyage au lac de Côme organisé par le prince Gregoriew ?

— Je ne sais pas seulement ce que vous voulez dire.

— Vraiment ! reprit Lechantre en feignant la surprise ; il paraît que ce sera tout à fait princier... Départ pour Gênes en yacht, halte à Milan, villégiature à Bellagio, puis retour par Lugano et le lac Majeur... La baronne Pepper, Jacobsen et Mlle Sônia préparent déjà leurs malles, et, comme Mme Liebling est de la partie, il n'est pas douteux que tu l'accompagneras.

Jacques était devenu très pâle.

— Je l'ai vue hier... elle ne m'a parlé de rien.

— Pas possible ! — Ils partent tous demain matin à neuf heures.

— Alors, balbutia le malheureux, c'est... qu'elle me trompe !

— Ceci est un autre point de vue, répondit Francis d'un ton apitoyé, et je crois Mme Liebling fort capable d'une infidélité... Même, à te parler franchement, mon garçon, en écoutant hier ces belles dames deviser du voyage, je me suis douté de quelque manigance et j'ai voulu te prévenir pour que ta Viennoise ne se moque pas de toi.

— Oh ! elle ne partira pas, grommela Jacques, je saurai bien l'en empêcher.

— Ça, c'est bon pour le discours... Si elle veut filer, je te défie bien d'y mettre obstacle !... Non, sacrebleu, tu as autre chose à faire, quelque chose de plus digne de toi : c'est de prendre la balle au bond et de rompre une liaison qui ruinera ton avenir !

— Monsieur Lechantre, dit le peintre en lui étreignant le bras, jurez-moi que vous ne cherchez pas à m'indisposer contre elle !... Vous êtes sûr qu'elle est du voyage ?

— Parbleu, si tu doutes de mes paroles, tu as un moyen bien simple de les vérifier : va trouver ta Mania et pose-lui nettement la question.

— J'y vais !

— Un instant !... Il est trop matin et elle ne te recevra pas... Non, viens déjeuner avec moi en attendant l'heure où l'on peut décemment se présenter chez elle. Je lui dois une visite d'adieu, je t'accompagnerai et nous saurons immédiatement à quoi nous en tenir...

Il entraîna Jacques dehors. Celui-ci se laissa conduire comme un enfant. La colère et l'abattement se succédaient en lui par à-coups et il assista sans desserrer les dents au déjeuner de Lechantre. Quand l'heure fut venue de se rendre rue de la Paix, Francis fut obligé de le faire monter dans une voiture, tant sa surexcitation devenait inquiétante.

— Allons, murmurait ce dernier, sois un homme !... montre à cette grande dame qu'on ne joue pas sous jambes un artiste de ta valeur... Dis-lui son fait et signifie-lui carrément son congé... Je me présenterai seul : comme on ne se méfie pas de moi, on me recevra... Une fois la porte ouverte, je te ferai signe.

Lechantre gravit en effet seul le perron, tandis que Jacques restait dans la cour derrière un massif d'orangers. Le valet de pied porta la carte du paysagiste à Mme Liebling et, comme Francis l'avait prévu, elle donna l'ordre de le recevoir ; mais, quand le laquais revint et se trouva en face d'un second visiteur, il comprit qu'il avait commis une bévue. Néanmoins, ne se croyant pas le droit de barrer le passage à un familier de la maison, il introduisit flegmatiquement les deux artistes dans le salon où Mme Liebling se trouvait seule.

En apercevant Jacques qui s'avançait farouchement, les yeux enflammés et les traits contractés, Mania devina qu'il était au courant de ses projets de départ et résolut d'attendre bravement le premier choc.

— Est-il vrai que vous partez demain avec le prince Gregoriew ? demanda brusquement Moret en la regardant en face.

— D'abord, répondit-elle sans se déconcerter, je ne pars pas avec le prince...

il nous prête son yacht jusqu'à Gênes et nous accompagne au lac de Côme, ce qui est bien différent... C'est une excursion projetée depuis longtemps avec Jacobsen et la baronne Pepper.

— Comment se fait-il qu'on ne m'en ait point parlé?

— Je n'en sais rien, répliqua-t-elle en haussant les épaules; la partie a été organisée par d'autres que par moi et je n'ai pas eu à intervenir dans le choix des invités... Du reste, il est temps encore de réparer un oubli et, si vous le désirez, j'en parlerai à ces messieurs.

— Vous savez parfaitement que je n'accepterai pas une semblable invitation!

— Ceci est votre affaire, cher maître, et je n'entends ni violenter votre conscience, ni modifier mes projets... Je suivrai mes amis.

— Mania, s'écria-t-il d'un ton d'abord suppliant, puis graduellement impérieux, vous ne ferez pas cela.... Vous m'écouterez... Vous ne partirez pas!

— Et qui m'en empêchera? riposta-t-elle avec hauteur.

— Moi!... moi qui vous aime, qui ai tout abandonné pour vous et qui ai le droit d'exiger que vous me sacrifiiez un caprice!

— Je vous en prie, ne vous exaltez pas, interrompit-elle froidement, sinon cette conversation risquera de se changer en une scène de mauvais goût... Je n'ai d'ordre à recevoir de personne et j'entends agir à ma guise.

Elle se retourna vers Lechantre et ajouta sarcastiquement :

— Rappelez votre ami aux convenances, monsieur, sans quoi j'aurai le regret de vous quitter.

Mais Jacques ne l'écoutait plus. La colère l'aveuglait, son tempérament de paysan reprenait le dessus et lui faisait perdre toute mesure. Il marcha d'un air de menace vers Mme Liebling, et lui saisissant le bras brutalement :

— Mania! cria-t-il, tu ne me quitteras pas, entends-tu, et tu ne partiras pas!... Tu oublies que tu es ma maîtresse et que... et que...

Il ne put continuer. Son visage livide avait une tragique expression d'angoisse; le souffle lui manquait, les paroles ne venaient plus à ses lèvres ; une syncope le prit et il s'affaissa dans les bras de Lechantre.

XVII

La maison de Mme Moret, à Rochetaillée, était l'une des dernières du village, la plus voisine du pont qui relie les deux versants de la gorge étroite où l'Aujon s'est frayé un passage entre deux parois de rocher. Les fenêtres de la façade postérieure s'ouvraient sur les terrasses d'un jardin aménagé dans les assises de la roche et suspendu comme un balcon au-dessus de la rivière. De là, on voyait, sur le versant opposé, le vieux château, masse grise flanquée d'une tourelle en éteignoir, qui se dressait isolément à mi-côte, puis le regard suivant les sinuosités du cours de l'Aujon s'arrêtait, en amont, à un fouillis d'arbres d'où surgissaient les toits de tuile et les colombiers du Prieuré.

On était au mois d'août; dans la clarté du matin, ce coin de vallée, enserré de tous côtés par des patis montueux aux cîmes boisées, donnait une impression de sauvage et pacifique solitude. Parmi les arbres des vergers et les aunaies humides qui se croisaient au-dessus de la rivière çà et là ensoleillée; dans l'immobilité assoupie des bois qui fermaient l'horizon, l'on se sentait bien loin du tapage des grandes villes, à cent lieues des agitations de la vie mondaine. Les rares bruits que percevait l'oreille : martellements sur l'enclume d'un maréchal-ferrant, ronflement de batteuses, roucoulements de pigeons ramiers, s'harmonisaient avec l'intimité de ce frais paysage et n'en troublaient point la quiétude. Seul, à la tête du pont, dans la direction de la route d'Arc-en-Barrois, un break attelé de deux postiers ornés de grelots et sur les panneaux duquel on lisait : Correspondance du chemin de fer, » suggérait l'idée d'une relation possible entre ce pays perdu et le monde civilisé, et jetait une note discordante dans le calme du village et de la forêt.

La porte du logis Moret s'entr'ouvrit et laissa voir la silhouette affairée de la petite mère, escortant jusqu'au milieu de la rue Francis Lechantre et le docteur Langlois. Le médecin, gros et court, coiffé d'un feutre gris et portant son pardessus sur le bras, serra la main de Mme Moret en lui murmurant de minutieuses recommandations, puis la petite mère rentra chez elle tandis que les deux hommes se dirigeaient vers le break, autour duquel des gamins stationnaient curieusement.

— Hé bien, docteur, que pensez-vous de Jacques? demanda Lechantre, quand ils furent seuls.

Les lèvres de Langlois se plissèrent en une moue mécontente.

— Il est très gravement touché, répondit-il, et je vous ai prié de m'accompagner pour vous poser certaines questions que je ne pouvais formuler là-haut, sous peine d'alarmer cette brave femme... En rentrant à Paris, j'ai trouvé votre carte avec un mot, puis avant-hier j'ai reçu votre télégramme et je suis accouru; mais j'ignore ce qui s'est passé à Nice et j'ai besoin d'être renseigné sur les débuts de la maladie... Au lieu de se reposer là-bas, je suppose que Jacques a mené une vie de bâton de chaise... Des veilles réitérées, des émotions trop excitantes et les petites dames brochant sur le tout, hein?...

— Vous avez deviné juste... Il y a dans son affaire une satanée créature qui l'a brouillé avec sa femme et dont il s'est absurdement amouraché... Ah! elle l'a mené bon train!...

Rapidement, Lechantre raconta la séparation des deux époux, le départ de Thérèse, l'affolement de Jacques et ses amours avec Mme Liebling.

— Souffrait-il depuis longtemps?

— Oui, mais il n'en convenait pas et je n'en aurais rien su, si, devant moi, après une scène avec sa maîtresse, il n'avait été brusquement terrassé par une syncope. Je l'ai ramené chez lui, j'ai appelé un médecin qui l'a soigné tant bien que mal et a ordonné un changement de climat. Dès qu'il a été transportable, je l'ai conduit à Paris où je comptais vous trouver, mais vous étiez allé à je ne sais quel congrès... Il y a eu d'abord un mieux relatif, puis les crises ont reparu et, sur les conseils d'un de vos confrères, nous sommes partis pour Rochetaillée. Nous espérions que l'air natal le guérirait... Une leurre! Depuis son retour, il a déjà eu deux accès, et quand il est dans cet état, c'est navrant à voir.

— Je vous crois... Il devient très pâle, n'est-ce pas? sa figure exprime la terreur, il suffoque, puis la syncope arrive?...

— C'est cela, et, à chaque nouvelle crise, la douleur semble s'étendre; il se plaint maintenant de souffrances intolérables dans le cou et le long du bras gauche.

— Parfaitement... Il arrivera même que le désordre gagnera les nerfs gastriques et alors nausées, vomissements...

— Mais enfin, qu'est-ce que cette sacrée maladie? s'exclama Lechantre en se croisant les bras et en se posant en face du docteur.

Celui-ci haussa les épaules, leva les yeux au ciel et répliqua lentement :

— Cher monsieur, l'état général est mauvais et il y a des complications... J'avais d'abord traité notre ami pour une hyperkinésie cardiaque...

— Hyperkinésie! interrompit Francis, parlez-moi hébreu tout de suite... Qu'entendez-vous par là?

— C'est, reprit Langlois en souriant, un trouble de l'innervation, la maladie des gens qui ont abusé des travaux intellectuels ou des plaisirs de l'amour, et quelquefois de tous les deux.

— Et c'est grave?

— Quelquefois; mais on en guérit, à condition de mener une vie régulière et de s'abstenir de tout excès... Seulement Jacques a fait tout le contraire, à ce qu'il semble, et maintenant je crains une autre affection plus dangereuse et plus mystérieuse... Les symptômes que j'ai observés me font redouter une angine de poitrine.

— Ah! mon Dieu, soupira le pauvre Lechantre effaré; enfin, ça peut se guérir aussi, n'est-ce pas, docteur?

— Hum! repartit Langlois, les cas de guérison sont très rares... et je ne dois pas vous dissimuler que la mort subite peut survenir au milieu d'un accès.

— C'est impossible!... Vous ne pouvez pas laisser mourir comme un chien un artiste de la valeur de Jacques!... Il y a certainement un remède et vous, qui êtes un maître, vous devez le trouver!

— Mon cher monsieur, nous ne faisons pas de miracles... J'ai prescrit un traitement de morphine et d'aconit qui réussit quelquefois... et, comme le malade est jeune, il y a des chances pour que nous parvenions à éloigner un dénouement fatal... Mais il faudrait une hygiène sévère, un repos absolu, des soins donnés avec intelligence et amour... Autant qu'il m'est permis d'en juger, on ne peut guère compter sur M^lle^ Christine, et la maman Moret est trop âgée pour suffire à la peine... Une seule personne serait capable d'opérer le miracle que vous demandez : la jeune M^me^ Moret... Elle est ici, n'est-ce pas?

— Je vais l'aller voir en vous quittant.

— Croyez-vous qu'elle consente à retourner près de son mari?

— Je l'espère... Jacques a eu de grands torts, mais Thérèse est un bon cœur, elle oubliera ses griefs... Si le gamin peut être sauvé, elle le sauvera!

Ils étaient arrivés près du break, Langlois y monta.

— Adieu, dit-il en consultant sa montre, je n'ai plus que le temps juste d'atteindre Latrecey avant le passage du train... Je compte sur vous... Avant tout, il s'agit de prévenir le retour des accès. S'il y avait urgence, un télégramme, et je reviendrai... Bon courage, monsieur Lechantre!...

Le conducteur toucha les chevaux qui prirent le trot, et, avec un résonnant bruit de grelots, le break fila dans la direction d'Arc. Quand il eut disparu au milieu du lumineux poudroiement de la route, Lechantre poussa un soupir, puis, traversant le pont, descendit vers l'étroit sentier qui longeait l'Aujon et conduisait au Prieuré.

Francis glissait sur le sol humide de cette sente herbeuse où les menthes foulées exhalaient leur odeur poivrée et, tout en se hâtant, il songeait à Thérèse : — En quelles dispositions allait-il la retrouver et que lui dirait-il pour la décider? Depuis que Jacques était rentré à Rochetaillée, il n'avait pas une fois fait allusion à sa femme; quand l'angoisse qui le poignait lui laissait un peu de liberté d'esprit, il ne parlait que de Nice ou de sa peinture. Lechantre ne se sentait guère autorisé à transmettre des propositions de réconciliation qui, d'ailleurs, seraient peut-être repoussées par la jeune femme, et cependant il était convaincu que la présence de Thérèse pouvait seule exercer une influence salutaire sur la santé du malade. — Après un quart d'heure de marche, il vit les bâtiments du Prieuré se dresser au sommet du tertre gazonneux qui surplombait au-dessus de l'Aujon et son cœur battit violemment lorsqu'il pénétra dans la cour de la ferme.

La porte de la vaste pièce servant de cuisine et de parloir était ouverte et il y entra résolument. Au bruit de son pas, une forme vaguement entrevue s'agita dans la pénombre, puis s'avança en pleine lumière et, le paysagiste reconnut Thérèse.

Elle portait des vêtements de couleur foncée et était simplement coiffée de ses bandeaux plats; cette toilette sombre faisait plus vivement ressortir la pâleur mate de sa figure ainsi que la lueur attristée de ses grands yeux cernés. Elle tressaillit à l'aspect de Lechantre et lui tendit la main.

— Bonjour, Thérèse! dit Francis très ému, je suis content de vous revoir.

— Et moi de vous recevoir au Prieuré, répondit-elle avec un calme voulu; y a-t-il longtemps que vous êtes dans notre pays?

— Cinq jours seulement. — il prit profondément sa respiration et ajouta : — Thérèse, je ne suis pas seul... Jacques est ici...

Il avait à peine articulé ces mots que d'un geste énergique la jeune femme interrompit :

— M. Lechantre, ne continuez pas... La personne dont vous voulez parler m'est devenue étrangère; j'ai défendu que son nom soit prononcé ici, j'ai rompu avec tous ceux qui pouvaient me le rappeler... Je désire ne plus rien savoir afin de mieux oublier... Oh! oui, oublier surtout!... et vous me désobligeriez en insistant.

— J'insisterai cependant, répliqua bravement Francis, je parlerai et vous me mettrez à la porte après si vous voulez... Je sais mieux que tout autre, Thérèse, ce que vous avez supporté et combien vous avez lieu d'être irritée; mais il y a des circonstances où les cœurs les plus rancuniers doivent se montrer généreux.

— Quelles circonstances? demanda-t-elle, interdite.

— Lorsque le coupable a été si durement frappé qu'il a droit à la pitié de ceux même qu'il a le plus offensés.

Elle pensa que l'insinuation de Lechantre visait sans doute quelque trahison de la femme qui avait été sa rivale et elle repartit d'un ton âpre :

— S'il souffre à son tour, ce n'est que justice!

— Vous êtes dure, Thérèse! riposta le paysagiste en s'échauffant; ah! parbleu, s'il ne s'agissait que d'une souffrance morale, je dirais : « Elle a raison, ce sera pour Jacques une expiation et il en sortira retrempé. » Mais c'est le corps qui est malade, et d'une maladie qui est encore plus implacable que vous...

La jeune femme s'efforçait de rester impassible, mais ses lèvres étaient remuées par un involontaire tremblement qui n'échappa point à l'attention de Lechantre.

— Je l'ai ramené, poursuivit-il, dans un état presque désespéré... Il est faible comme un enfant, amaigri, méconnaissable... Langlois, qui sort d'ici, parle d'une angine de poitrine et déclare que des soins assidus, intelligents, peuvent seuls empêcher la maladie de devenir mortelle... Il s'agit de le sauver et il n'y a que vous qui soyez capable d'opérer ce miracle. — Sacrebleu! on ne peut pourtant pas laisser le peintre de la *Rentrée des avoines* mourir comme le premier venu!

Thérèse demeurait impénétrable; néanmoins on sentait qu'elle luttait contre elle-même; ses sourcils se fronçaient, ses yeux avaient un éclat humide.

— Pardon, murmura-t-elle, je... je ne peux pas vous donner en ce moment une réponse... J'ai peur que ce que vous demandez ne soit réellement au-dessus de mes forces... J'ai besoin d'être seule et de réfléchir à ce que je dois faire... Excusez-moi!

Elle le quitta précipitamment et courut s'enfermer dans sa chambre.

Resté seul, le paysagiste sortit de la ferme. Il était encore incertain du résultat de sa démarche, et cependant il emportait une lueur d'espoir. « Telle que je connais Thérèse, se disait-il, il est impossible qu'elle ne se laisse point attendrir... elle viendra. »

Il rentra plus rassuré chez les Moret et trouva la petite mère très affairée dans sa cuisine. La pauvre femme, encore agitée par la visite du médecin, était assise, les coudes sur le dressoir, la figure penchée sur un livre qu'elle compulsait laborieusement.

— Ah! M. Lechantre, s'écria-t-elle en relevant la tête, je vous attendais avec impatience. Vous avez reconduit le docteur et il s'est sans doute montré moins réservé avec vous?... A-t-il réellement de l'espoir?

— Oui, maman Moret, tranquillisez-vous! Langlois assure qu'avec un régime sévère et en suivant de point en point ses ordonnances, nous parviendrons à enrayer le mal... Comment est Jacques?

— Toujours le même : soucieux, ne parlant point et passant son temps à crayonner... Je le trouve si affaibli et je voudrais tant le voir manger, M. Lechantre!... Ce matin, il a eu une fantaisie et il m'a demandé de lui accommoder un plat qu'on lui servait à Nice... Il appelle cela un *risotto* et je suis en train de me creuser la tête pour voir si je pourrai venir à bout de cuisiner ça à son idée.

— Un *risotto*, s'écria Francis en se trémoussant pour paraître gai, ça me connaît, madame Moret, et je puis vous donner un coup de main... D'abord, vous allez faire un roux, vous y mettrez votre riz, que vous nourrirez avec du bouillon et du jus de viande... Quand il sera à point, nous le lierons avec du parmesan râpé et nous aurons un *risotto* onctueux, à se lécher les doigts jusqu'au coude...

Comme il achevait, Christine rentra de l'église. En entendant Lechantre et sa mère discuter gravement cette question de cuisine, elle haussa les épaules, et, comme le paysagiste l'invitait à mettre aussi la main à la pâte, elle insinua aigrement qu'on s'occupait trop de la nourriture du corps et trop peu de celle de l'âme. Elle plaignit ceux qui avaient des yeux pour ne point voir. — Quant à elle, loin de s'abuser, elle trouvait Jacques dangereusement malade et n'attendait plus de secours que d'en haut. — Ce sermon eut pour résultat de faire pleurer M^me^ Moret et Lechantre furieux s'emporta :

— Mademoiselle Christine, répliqua-t-il vertement, il se peut que vous ayez raison et que, comme Marie de Magdala, vous ayez choisi la meilleure part; mais Marthe aussi avait du bon et sans elle Notre Seigneur n'eût pas soupé... C'est pourquoi, si vous m'en croyez, vous aiderez votre mère à confectionner son *risotto*... Moi, je vais causer avec Jacques... Madame Moret, n'oubliez pas de m'appeler dès que le riz sera cuit...

Il gagna la chambre de son ami. Le malade, recroquevillé sous des couvertures, s'était blotti dans un large fauteuil près de la fenêtre ouverte. Bien que la matinée fût chaude, il grelottait dans son plaid. Ainsi que Lechantre l'avait déclaré à Thérèse, il était effrayamment changé : son corps amaigri flottait dans ses vêtements; ses cheveux et sa barbe semblaient n'avoir plus de vie, ses joues creuses étaient blafardes; au fond de leur orbite ses yeux noirs renfoncés se mouvaient sans cesse, avec cette inquiète expression questionneuse des malades, qui cherchent à lire sur la figure des gens ce que ceux-ci pensent de leur état. Il tenait un album sur ses genoux et ses doigts émaciés y crayonnaient un paysage.

— Bravo, petit! Tu t'es remis à la besogne, c'est bon signe, dit Lechantre en se penchant pour examiner le croquis.

Il croyait y retrouver le site qui s'étendait en face de la fenêtre, mais il

s'aperçut que Jacques avait dessiné de souvenir la rade de Villefranche vue de la route de Beaulieu.

— Tiens, continua-t-il, pour un croqueton fait de chic, c'est gentil !

— Non, soupira tristement Jacques en fermant l'album, ça ne vaut rien. Ça manque de chaleur... Il me faudrait la lumière de là-bas... Ah ! les couchers de soleil de la villa Endymion !... Les collines d'oliviers et de pins s'enlevant sur un fond d'or, où brillait clair comme argent un mince croissant de lune !... Voilà ce qu'il me faudrait pour me redonner le ton !... Ici le paysage est gris et le soleil ne réchauffe pas... Et puis il y a cette angoisse, cette peur d'étouffer qui me paralyse les doigts. Non, voyez-vous, je ne pourrai plus peindre, je suis fini !... Entre nous, M. Lechantre, poursuivit-il en fouillant avidement les yeux de son interlocuteur, que pense Langlois ?

— Langlois ! répondit Lechantre en affectant un air enjoué, il déclare que tu as tort de te tracasser, qu'avec un bon régime et des soins, avant l'hiver tu pourras reprendre tes travaux.

— Ah ! si c'était vrai ! soupira Jacques avec découragement... Tenez, si l'on me disait : « On va te couper les deux jambes, mais tu pourras de nouveau peindre », j'en ferais volontiers le sacrifice... Je retournerais à Nice et, cette fois, je suis sûr que j'y exécuterais un beau tableau. Vous n'avez pas idée comme ce pays-là me hante ! Je n'ai qu'à fermer les yeux pour revoir en pleine lumière les gens et les choses. Je sens d'ici l'odeur des eucalyptus et je suis obsédé, la nuit, par un air qu'on jouait à la redoute... Vous savez, quand nous avons vu venir à nous Mania, avec sa robe blanche semée de pavots rouges !

— Il y pense toujours ! se dit Lechantre qui avait la langue levée pour parler de sa visite à Thérèse et qui s'arrêta, jugeant le moment inopportun.

Ils furent interrompus par Christine qui venait dresser le couvert de son frère sur une petite table, et par Mme Moret qui appelait le paysagiste du fond de sa cuisine.

— Attends, s'écria celui-ci, je vais revenir... C'est pour une surprise que nous t'avons ménagée, un plat niçois qui te remettra en appétit...

Cinq minutes après il rentrait avec la petite mère apportant entre deux assiettes le *risotto* qui dégageait une affriolante odeur.

— Voilà, s'exclama comiquement Lechantre, le *risotto* demandé... Nous y avons même insinué quelques truffes de Bourgogne... Ah ! dame, elles ne valent pas celles du Piémont, mais on fait ce qu'on peut... goûte-moi ça !

Tout en plaisantant, il servait le malade, tandis que la petite mère, réjouie à l'idée que son Benjamin allait enfin manger, versait allègrement dans un verre à pied un doigt de vin de Bordeaux et coupait des tranches de pain.

Jacques, à l'aspect du plat qu'il avait désiré, eut d'abord dans les yeux un sourire enfantin. Il avala quelques bouchées du fameux *risotto*, les mastiqua péniblement, puis d'un air de mauvaise humeur rejeta sa fourchette sur la nappe et repoussa son assiette.

— Comment ! tu ne le trouves pas à ton goût? demanda Mme Moret consternée.

— Non, murmura-t-il, ce n'est pas ça... Pour que ce fût bon, il faudrait le manger là-bas, apprêté par les gens du pays, servi en face des citronniers de Beaulieu... Emportez cette pâtée de riz... Elle me répugne et je n'ai plus faim.

Christine pinça ses lèvres ironiquement et débarrassa la table, tandis que la pauvre Mme Moret s'enfuyait pour pleurer à son aise dans sa cuisine. Le peintre et son ancien maître restèrent de nouveau seuls dans la chambre, par la fenêtre de laquelle montaient faiblement les rumeurs du village.

— Sacrebleu ! gronda Francis, tu désoles ta bonne femme de mère !... Il faudrait pourtant voir à te nourrir, si tu veux reprendre des forces !...

— Je ne me rétablirai jamais ici, repartit tristement Jacques... Je vous rends justice à tous, vous me soignez admirablement, et maman se met en quatre pour moi, mais c'est peine perdue... L'air de Rochetaillée ne me vaut rien et je n'y respire pas... Voyez-vous, le charme de Nice m'a empoigné, et il ne me lâchera pas... Ah ! les Niçois ont raison de prendre pour symbole une hirondelle avec cette devise : « Je reviendrai ! » Quand on a une fois vécu dans cette lumière, on ne vit plus ailleurs. Mon corps ne peut se guérir ici, parce que mon cœur est resté au bord de la mer bleue... Je ne vous parle plus de Mania, et vous vous imaginez peut-être que je l'ai oubliée ; mais non, je ne songe qu'à elle ; dans mes nuits d'insomnie, je la vois constamment ; elle reste attachée à ma chair et à ma pensée... Soyez franc avec moi, Lechantre, avez-vous entendu parler d'elle depuis notre départ?

— Oui, répondit évasivement le paysagiste, elle a quitté Nice et n'y reviendra plus.

— Détrompez-vous, protesta Jacques avec exaltation, elle y retournera ! Elle a subi le charme, elle aussi... Elle y reviendra, et s'étonnera de ne pas m'y voir... Il n'est pas possible qu'elle ne m'aime plus ! Je suis sûr que si elle me savait en danger, elle accourrait me chercher ici...

— Eh ! riposta Francis impatienté, elle a connu ta maladie et n'a pas bougé.

— Vous la calomniez... J'ai été grossier avec elle et elle m'en a gardé rancune, mais, au fond du cœur, elle le regrette... Tenez, ajouta-t-il avec l'obstination des malades, promettez-moi une chose, mon bon Lechantre !...

— Quoi, entêté gamin?

— Promettez-moi d'écrire à Mania où je suis et à quel point je souffre... Une lettre de vous la convaincra davantage... Si vous voulez que j'aie l'esprit en repos et que je me soigne sérieusement, jurez-moi que vous écrirez... aujourd'hui !

— Oui, oui, balbutia Lechantre, effrayé de l'expression anxieuse des traits de Jacques, et craignant qu'un refus n'amenât le retour d'une des crises qui mettaient chaque fois la vie du malade en péril.

— Merci... Vous êtes un brave camarade... Ecrivez vite !... Si votre lettre est achevée à temps, elle pourra partir par le courrier de ce soir... Dites-lui bien tout... et que je l'adore... Allez !

Avec un geste d'enfant gâté, il le pressait pour qu'il montât immédiatement dans sa chambre. Lechantre s'exécuta. — Comme il traversait le couloir, il fut arrêté par la maman Moret, très émue, qui s'élançait vers lui, le prenait par le bras et l'entraînait dans une pièce voisine.

— Venez, venez, M. Lechantre !

Il entra et tressaillit ; Thérèse était devant lui.

— M. Lechantre, dit d'un ton ferme la jeune femme, j'ai réfléchi depuis ce matin, j'ai vu plus clairement où était mon devoir et je suis venue... Croyez-vous que ma présence puisse sérieusement être bonne à votre ami?

Après la conversation qu'il avait eue avec Jacques, l'instant d'avant, le brave Francis hésitait à répondre affirmativement, mais la petite mère ne lui laissa pas le temps de parler, et avec pétulance :

— Si elle lui sera bonne? s'écria-t-elle, les yeux pleins de larmes, ah ! Thérèse, ma fille, peux-tu en douter?... Elle lui vaudra mieux que tous les remèdes des médecins... Je n'osais pas te demander de venir chez nous... Je craignais... Mais, n'est-ce pas, tout est oublié?... Tu es la meilleure des créatures, tu es un ange du bon Dieu !

En même temps, emportée par la surprise, l'émotion et la joie, elle saisissait les mains de sa bru et, malgré celle-ci, elle les baisait dévotement. A la fin Thérèse se jeta à son cou et les deux femmes s'embrassèrent en sanglotant.

— Je vais prévenir Jacques, hasarda Francis qui se sentait inquiet.

— Non, non, repartit impérieusement la petite mère, laissez-moi le plaisir de lui annoncer moi-même la bonne nouvelle... Attendez-moi un moment dans le couloir ; ce ne sera pas long !

Elle se précipita vers la chambre de son garçon, tandis que Lechantre et Thérèse la suivaient à quelques pas de distance. Dans son empressement, la bonne femme oublia de refermer la porte et s'avança à pas discrets, les yeux brillants, l'air joyeusement mystérieux, vers Jacques enfoncé dans sa rêverie.

— Mon *fi*, commença-t-elle, tu ne te plaindras plus de ta solitude... M. Langlois est à peine parti qu'il t'arrive une nouvelle visite...

— Une visite? murmura le peintre en rouvrant ses yeux assoupis.

— Quelqu'un que tu n'as pas vu depuis longtemps... une dame...

— Une dame?...

Dans l'esprit de Jacques, uniquement occupé de Nice et des souvenirs de l'hiver, l'idée que cette visiteuse était peut-être Mania surgit brusquement.

— Oui, une dame qui t'aime bien et que nous aimons tous... Seulement, promets-moi de ne pas t'agiter !

Jacques ouvrait des yeux effarés et ne comprenait plus très bien. Pourtant, il s'était levé sur ses jambes chancelantes, et, pris d'un soudain retour de coquetterie, il se débarrassait de son plaid, rajustait sa cravate, boutonnait son veston.

— Faites-la entrer, balbutia-t-il d'une voix tremblante.

— Allons, chuchota Lechantre à Thérèse, du courage !

Il l'entraîna vers la chambre, en la poussant doucement devant lui. Jacques, les yeux ravivés par une chimérique espérance, avait fait quelques pas. Il reconnut sa femme et s'arrêta :

— Thérèse !...

Sa figure exprima un vague désappointement ; la flamme de ses yeux s'était éteinte et il s'appuyait au dossier de son fauteuil d'un air décontenancé. Ce brusque changement de physionomie n'échappa point au regard perspicace de Thérèse ; elle pressentit que ce n'était pas elle que Jacques attendait, et cette pensée mortifiante rouvrit douloureusement ses blessures. Une pression suppliante de la main de Francis lui rappela qu'elle était venue pour remplir un devoir, et, comprimant une dernière révolte, imposant silence à ses rancunes réveillées, elle s'avança vers Jacques qui osait à peine la regarder.

Dans la chambre du malade il y eut un moment d'anxieuse attente. Mme Moret essuyait furtivement ses paupières mouillées et Lechantre, très tourmenté, se demandait ce qui allait résulter de cette périlleuse entrevue. Thérèse posa doucement la main sur l'épaule de son mari.

— Jacques, dit-elle, j'ai appris que tu étais souffrant et je suis venue... Oublions le passé... Il ne faut plus songer qu'à te soigner et à te guérir.

Il leva vers elle un regard timide, un regard d'enfant peureux et encore mal rassuré, puis des larmes lui montèrent aux yeux. Le mot de « passé » évoquait en lui tant de sentiments poignants et contraires !...

— Merci, murmura-t-il dans un sanglot.

Ces larmes et ce sanglot remuèrent profondément la jeune femme. Elle vit Jacques si lamentablement transformé par la maladie, si faible, si hâve et amaigri, que la compassion étouffa son ressentiment. Elle eut pitié de ce malheureux que quelques mois de souffrances avaient réduit à cet état d'amoindrissement. Elle ne se souvint plus que des jours heureux et la tendresse d'autrefois lui amollit le cœur. Sur un signe qu'elle leur fit, la petite mère et Lechantre se retirèrent. Le mari infidèle et la femme abandonnée se retrouvèrent seuls dans la chambre close.

Alors, avec une sollicitude attendrie, Thérèse força Jacques à s'étendre dans son fauteuil ; elle s'assit sur un tabouret à ses pieds et lui prit les mains :

— Jacques, commença-t-elle, aie confiance en moi !... Je reviens à toi comme au temps où nous étions encore au Prieuré et où nous vivions si heureux... Je ne me rappelle que ces moments-là, les moments où tu m'aimais et où j'étais si fière de ton amour !... J'ai oublié le reste comme un mauvais rêve. Cet heureux temps d'autrefois, si tu veux, nous le retrouverons tout entier. Dès que ta santé sera meilleure, nous retournerons au Prieuré, tu verras que rien n'y est changé et que le bonheur t'y attend comme jadis...

Doucement, maternellement, comme on parle à un enfant endolori, elle lui remémorait les menus détails de leurs souvenirs de jeunesse et le renseignait sur les choses et les gens qui l'avaient intéressé autrefois : — les *quoichiers* du verger donnaient toujours leurs exquises prunes violettes ; les couchers de soleil étaient toujours aussi beaux sur l'Aujon ; l'ancien berger, le *Rat d'eau*, prenait de l'âge, mais il se maintenait très vert, pêchait toujours avec la même ardeur et demandait souvent des nouvelles de Jacques...

Tout en remontant ce lointain courant des communes souvenances, elle relevait de temps en temps ses profonds yeux noirs vers le malade ; soudain elle s'aperçut qu'il ne semblait pas l'entendre... Le regard du peintre se fixait distraitement sur une petite étude pendue au mur, en face du fauteuil, et, en examinant cette toile qui détournait l'attention de Jacques, Thérèse reconnut qu'elle représentait un coin du petit port de Saint-Jean. De nouveau, cette inconsciente marque d'insensibilité lui perça le cœur et elle s'interrompit avec un geste douloureux.

Le geste désolé de la jeune femme tira Jacques de la rêverie où son esprit s'égarait ; une rougeur lui monta aux joues et, confus comme un écolier pris en faute, il balbutia :

— Pardon !... Je suis indigne !...

Puis l'émotion, la honte et les regrets qui l'agitaient provoquèrent fatalement une de ces terribles crises qui se manifestaient avec une soudaineté fulgurante. Sa respiration s'embarrassa, son visage eut cette farouche expression d'angoisse qui annonçait l'approche du paroxysme. Il portait avec un geste désespéré ses mains à sa poitrine et suppliait qu'on lui donnât de l'air. Une pâleur de cendre envahit sa figure et la syncope arriva.

Quand il sortit de son évanouissement, il retrouva autour de lui sa mère, Thérèse et Lechantre terrifiés. Il agita la tête pour les remercier de leurs soins et retomba dans son mutisme habituel.

A partir de ce moment, les accès se renouvelèrent à des intervalles plus rapprochés. Il ne pouvait plus supporter le lit. La nuit, l'appréhension d'une crise le tenait en éveil et il se traînait péniblement de fauteuil en fauteuil. Thérèse, Mme Moret, Christine et Francis le veillaient alternativement. Quand venait le tour de ce dernier, Jacques lui répétait dès qu'ils se trouvaient seuls :

— Vous avez écrit, n'est-ce pas ?

— Oui, répondait complaisamment le paysagiste, auquel les mensonges ne coûtaient plus.

— Bien... Il faudra aussi télégraphier à Langlois... Je veux qu'il me prolonge jusqu'à l'arrivée de Mania... car elle viendra ; elle ne peut pas ne point venir ! — Et, ajouta-t-il, avec un égoïsme féroce, quand elle sera ici, vous trouverez un prétexte pour éloigner Thérèse...

Cette chimérique attente de Mme Liebling semblait seule le soutenir contre la violence de plus en plus terrassante des paroxysmes. Néanmoins, ses forces diminuaient, il mangeait à peine et la faiblesse physique amenait peu à peu l'amoindrissement de l'intelligence. La fièvre ne le quittait plus guère et son cerveau était continuellement hanté par une sorte de délire lucide. Sa taciturnité des premiers jours avait fait place à une verbosité nerveuse. Il se montrait plus tendrement expansif, mais cette expansion était pour Thérèse une source d'affliction et de nouveaux navrements de cœur. Le milieu de Rochetaillée ne semblait plus exister pour lui ; c'était toujours Nice qu'il avait maintenant devant les yeux et dont il parlait avec exaltation.

Jusque dans les affres de la suffocation, le charme invincible des sirènes de la côte d'azur persistait. Il s'incarnait dans l'ensorcelante image de Mania, dont l'arrivée sans cesse attendue obsédait le malade. — Après avoir subi à Nice les tortures de la jalousie, Thérèse souffrait encore de l'infidélité conjugale pendant les tristes et suprêmes veillées où elle prodiguait ses soins au moribond. Jacques, même en sa présence, rappelait avec une intarissable loquacité tous les incidents du précédent hiver. Pour les peindre en paroles, il retrouvait cette justesse de la vision, cette vivacité de coloration, qui lui avaient manqué à Nice. Il revoyait la promenade des Anglais avec sa perspective de montagnes veloutées d'un bleu tendre, et son va-et-vient de promeneurs, heureux de vivre au soleil. Il avait l'hallucination des verdures du jardin public à l'heure où la foule circule autour du kiosque des musiciens, et où les glycines robustes enlacent les pins jusqu'à la cime pour retomber de toutes parts en grappes d'un mauve attendri. — Et toujours, dans ces évocations de soleil et de fleurs, revenait l'apparition de Mania, se détachant sur la mer azurée dans sa toilette blanche, et marchant d'un pas rythmé par la cadence d'une musique imaginaire...

Thérèse sentait ses dernières rancunes s'évanouir à la vue de ce malheureux frôlé chaque jour de plus près par l'aile de la mort. Elle songeait qu'il pouvait brusquement disparaître dans l'une de ces crises toujours plus rapprochées, et, reprise d'une tendresse mêlée de pitié pour le bien-aimé d'autrefois, elle poussait l'abnégation jusqu'à se faire la complice de ses chimères, jusqu'à le bercer en des espérances qui pourtant, elle le savait bien, avaient toutes pour objectif une rivale mortellement haïe.

— Oui, murmurait-elle le cœur meurtri, je te le promets, nous retournerons à Nice... Dès que tu seras moins faible, nous partirons. Nous passerons l'hiver là-bas... Tu y retrouveras les citronniers, la mer bleue, le soleil et... et tout ce que tu aimes. Calme-toi seulement, ne t'agite plus... Ne pense en ce moment qu'à regagner des forces pour le voyage...

Jacques étonné, presque méfiant, regardait d'abord Thérèse d'un air craintif, puis ses yeux s'illuminaient, et il s'absorbait égoïstement dans ces fiévreuses visions — oubliant celle qui les lui avait suggérées, et à qui elles étaient cruellement odieuses...

Une nuit, où l'on attendait le docteur Langlois mandé en toute hâte, et où Jacques, haletant dans son fauteuil, interrogeait fiévreusement Lechantre, l'hallucination devint plus aiguë. Le malade affirmait avec véhémence que Mme Liebling arriverait certainement cette nuit-là, et pressait son ami d'ouvrir la fenêtre pour épier s'il n'entendrait pas un roulement de voiture. — Vers les premières blancheurs de l'aube, un tintement de grelots résonna soudain sur la route.

— C'est elle ! c'est Mania ! s'écria le malheureux visionnaire ; Lechantre, descendez vite... plus vite donc !

Puis, comme cette émotion était trop forte pour son organisme épuisé, ses traits se contractèrent, il porta ses mains à sa poitrine et, déjà suffoquant :

— Trop tard ! soupira-t-il en écoutant la voiture qui s'arrêtait devant la porte.

Lechantre, effrayé, appelait Thérèse, puis courait ouvrir à Langlois. Quand il rentra avec le médecin, il était trop tard en effet. La mort arrivait avec une vélocité d'oiseau de proie. — Les rougeurs du soleil levant glissaient par la fenêtre entrebâillée ; au dehors le village se réveillait ; le pâtre de Rochetaillée, le *Rat d'eau*, toujours robuste et alerte, soufflait vigoureusement dans sa corne pour rassembler son troupeau, et, aux sons de la trompe du vieux berger de son enfance, le peintre de la *Rentrée des avoines* s'éteignait, les yeux encore pleins de la décevante et ensorcelante vision de Nice.

André Theuriet.

FIN

(Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège. S'adresser, pour traiter, à M. Alp. Lemerre, 27-31, passage Choiseul, Paris.)